This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

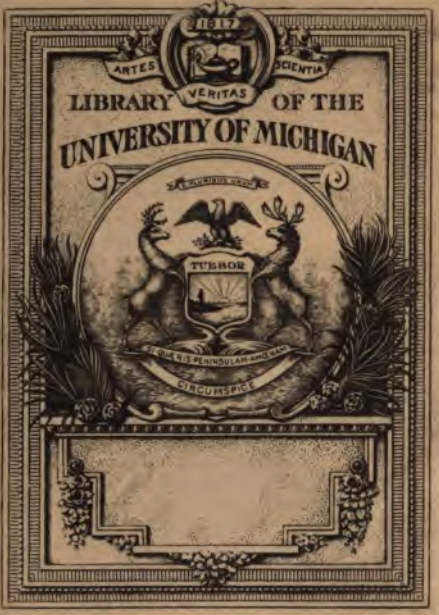
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PG
LI
P.S.

BIBLIOTHÈQUE DES THEATRES,

Lettre G.

TOME XXI.

Pièces contenues dans ce Volume.

George Dandin.
Glorieux. (le)
Gouvernante. (la)
Grondeur. (le)

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Compoſée de plus de 530 Tragédies, Comédies Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Paſtorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertiſſemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Muſiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre G.

TOME XXI.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

Sam. Cyd. Rom. Lang.
8° 7-138

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Repréſenté pour la premiere fois, pour le Roi, à Verſailles, le 15 de Juillet 1668; & depuis donnée au Public à Paris, ſur le Théâtre du Palais Royal, le 9 Novembre de la même année 1668,

Par la troupe du ROI.

8° 17-38 Rés.

PERSONNAGES.

GEORGE DANDIN, riche Payſan, Mari d'Angélique.

ANGELIQUE, Femme de George Dandin, & Fille de M. de Sotenville.

M. de SOTENVILLE, Gentilhomme Campagnard, Pere d'Angélique.

Mad. De SOTENVILLE, ſa Femme.

CLITANDRE, Amoureux d'Angélique.

CLAUDINE, Suivante d'Angélique.

LUBIN, Payſan, ſervant Clitandre.

COLIN, Valet de George Dandin.

La Scène eſt devant la Maiſon de George Dandin.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, *seul.*

AH! qu'une femme Demoiſelle eſt une étrange affaire, & que mon mariage eſt une leçon bien parlante à tous les Payſans qui veulent s'élever au-deſſus de leur condition, & s'allier, comme j'ai fait, à la maiſon d'un Gentilhomme. La Nobleſſe de ſoi eſt bonne : c'eſt une choſe conſidérable aſſurément, mais elle eſt accompagnée de tant de mauvaiſes circonſtan-

GEORGE DANDIN.

Pourquoi ?

LUBIN.

Mon Dieu, parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore.

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'eſt que je viens de parler à la Maitreſſe du logis de la part d'un certain Monſieur qui lui fait les doux yeux, & il ne faut pas qu'on ſache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voila la raiſon. On m'a enchargé de prende garde que perſonne ne me vît, & je vous prie au moins de ne pas dire que vous m'ayez vu.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je ſuis bien-aiſe de faire les choſes ſecrettement comme on m'a commandé.

GEORGE DANDIN.

C'eſt bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils diſent, eſt un jaloux qui ne veut pas qu'on faſſe l'amour à ſa femme, & il feroit le diable à quatre ſi cela venoit à ſes oreilles. Vous comprenez bien.

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il ſache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien.

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vu ſortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien.

GEORGE DANDIN.

Aſſurément. Hé comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans ?

LUBIN.

C'eſt le Seigneur de notre pays, Monſieur le Vicomte de choſe.... Foin, je ne me ſouviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, Monſieur Cli.... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Eſt-ce ce jeune Courtiſan, qui demeure....

LUBIN.

Oui. Auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN, *à part.*

C'eſt pour cela que depuis peu ce damoiſeau poli s'eſt venu loger contre moi; j'avois bon nez, ſans doute, & ſon voiſinage déjà m'avoit donné quelque ſoupçon.

LUBIN.

Taſtigué, c'eſt le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pieces d'or pour aller dire ſeulement à la femme qu'il eſt amoureux d'elle, & qu'il ſouhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer ſi bien, & ce qu'eſt, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix ſols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, avez-vous fait votre meſſage?

LUBIN.

Oui, j'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à ſa Maitreſſe.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah! coquine de ſervante.

LUBIN.

Morguène cette Claudine-là eſt tout-à-fait jolie, elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne ſoyons mariés enſemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponſe a fait la Maitreſſe à ce Monſieur le courtiſan ?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire.... attendez, je ne ſais ſi je me ſouviendrai bien de tout cela : Qu'elle lui eſt tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cauſe de ſon mari qui eſt fantaſque, il garde d'en rien faire paroître, & qu'il faudra ſonger à chercher quelque invention pour ſe pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah ! pendarde de femme.

LUBIN.

Tétiguène cela ſera drôle, car le mari ne ſe doutera point de la manigance, voilà ce qui eſt de bon. Et il aura un pied de nez, avec ſa jalouſie. Eſt-ce pas ?

GEORGE DANDIN.

Cela eſt vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche couſue au moins ! Gardez bien le ſecret, afin que le mari ne le ſache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui,

LUBIN.

Pour moi je vais faire ſemblant de rien, je ſuis fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III.

GEORGE DANDIN, *ſeul.*

Hé bien, George Dandin, vous voyez de qu air votre femme vous traite. Voila ce que c'eſt d'avo voulu épouſer une Demoiſelle; l'on vous accommo de toutes pieces, ſans que vous puiſſiez vous venge & la Gentilhommerie vous tient les bras liés. L'ég lité de condition laiſſe du moins à l'honneur d'un ma la liberté du reſſentiment, & ſi c'étoit une Payſann vous auriez maintenant toutes vos coudées franch à vous en faire la juſtice à bons coups de bâton. Ma vous avez voulu tâter de la Nobleſſe, & il vous e nuyoit d'être maître chez vous. Ah! j'enrage de to mon cœur, & je me donnerois volontiers des ſoufflet Quoi! écouter impudemment l'amour d'un Damo ſeau, & y promettre en même temps de la corre pondance? Morbleu, je ne veux point laiſſer paſſ une occaſion de la ſorte. Il me faut de ce pas all faire mes plaintes au pere & à la mere, & les rend témoins à telle fin que de raiſon, des ſujets de ch grin & de reſſentiment que leur fille me donne. Ma les voici l'un & l'autre fort à propos.

SCENE IV.

M. ET Mad. DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

QUEST-CE, mon gendre ? vous me paraiſſez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Auſſi en ai-je du ſujet, &c....

Mad. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas ſaluer les gens quand vous les approchez.

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mere, c'eſt que j'ai d'autres choſes en tête, &....

Mad. DE SOTENVILLE.

Encore ? Eſt-il poſſible, notre gendre, que vous ſachiez ſi peu votre monde, & qu'il n'y ait pas moyen de vous inſtruire de la maniere qu'il faut vivre parmi les perſonnes de qualité ?

GEORGE DANDIN.

Comment ?

[redacted]

GEORGE DANDIN.

Puiſqu'il faut parler cathégoriquement, je vous dirai, Monſieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

M. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'eſt pas reſpectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui ſont au deſſus de nous, il faut dire Monſieur tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monſieur tout court, & non plus Monſieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

M. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez auſſi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment, ma femme n'eſt pas ma femme?

Mad. DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle eſt votre femme; mais il ne vous eſt pas permis de l'appeller ainſi, & c'eſt tout ce que vous pourriez faire, ſi vous aviez épouſé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN.

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Eh, de grace, mettez pour un moment votre Gentilhommerie à côté, & ſouffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diantre ſoit la tyrannie

Mad. DE SOTENVILLE.

Ne vous déférez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de ma belle-mere, & ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire Madame ?

GEORGE DANDIN.

Parbleu, si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeller ma belle-mere.

Mad. DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot là, avec une personne de ma condition ; que tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

M. DE SOTENVILLE.

C'en est assez mamour, laissons cela.

Mad. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-dessus, & j'ai sçu montrer en ma vie par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'un pouce de mes prétentions. Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN.

Puiſqu'il faut parler catégoriquement, je vous dirai, Monſieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

M. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'eſt pas reſpectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui ſont au deſſus de nous, il faut dire Monſieur tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monſieur tout court, & non plus Monſieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

M. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez auſſi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment, ma femme n'eſt pas ma femme?

Mad. DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle eſt votre femme; mais il ne vous eſt pas permis de l'appeller ainſi, & c'eſt tout ce que vous pourriez faire, ſi vous aviez épouſé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN.

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Eh, de grace, mettez pour un moment votre Gentilhommerie à côté, & ſouffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diantre ſoit la tyrannie

de toutes ces hiſtoires-là. Je vous dis donc que je ſuis mal ſatisfait de mon mariage.

M. DE SOTENVILLE.

Et la raiſon, mon gendre?

Mad. DE SOTENVILLE.

Quoi, parler ainſi d'une choſe dont vous avez tiré de ſi grands avantages?

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puiſque Madame y a? L'aventure n'a pas été mauvaiſe pour vous, car ſans moi vos affaires, avec votre permiſſion, étoient fort délabrées, & mon argent a ſervi à reboucher d'aſſez bon trous; mais moi dequoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un alongement de nom, & au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monſieur de la Dandiniere?

M. DE SOTENVILLE.

Ne contez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maiſon de Sotenville?

Mad. DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être iſſue? Maiſon ou le ventre anoblit; & qui par ce beau privilege rendra vos enfans Gentilshommes.

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui eſt bien, mes enfans ſeront Gentilshommes, mais je ſerai cocu moi, ſi l'on n'y met ordre.

M. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choſes qui ſont contre l'honneur.

Mad. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille eſt d'une race trop pleine de vertu pour ſe porter jamais à faire aucune choſe dont l'honnêteté ſoit bleſſée: & de la maiſon de la Prudorerie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, dans la maiſon de Sotenville on n'a jamais vue de coquette, &. la bravoure n'y eſt pas plus héréditaire aux mâles, que la chaſteté aux femelles.

Mad. DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la Maitreſſe d'un Duc & Pair, Gouverneur de notre Province.

M. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mahurine de Sotenville qui refuſa vingt mille écus d'un Favori du Roi, qui ne demandoit ſeulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Ho bien votre fille n'eſt pas ſi difficile que cela, & elle s'eſt apprivoiſée depuis qu'elle eſt chez moi.

M. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre, nous ne ſommes point gens à la ſupporter dans de mauvaiſes actions, & nous ſerons les premiers, ſa mere & moi, à vous en faire la juſtice.

Mad. DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie ſur les matieres de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la ſévérité poſſible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'eſt qu'il y a ici un certain Courtiſan que vous avez vue, qui eſt amoureux d'elle à ma barbe, & qui lui a fait faire des proteſtations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.

Mad. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de ſa mere.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, je lui paſſerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, ſi elle avoit forfait à ſon honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui ſe paſſe pour vous faire mes plaintes, & je vous demande raiſon de cette affaire-là.

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, & je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites?

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

M. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins, car entre Gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, & il n'est pas question d'aller faire ici un pas de Clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

M. DE SOTENVILLE.

Mamour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Mad. DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après de sages exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné?

M. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine, vous verrez de quel bois nous nous chauffons lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

M. DE SOTENVILLE

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE.

C'eſt un coquin & un maraut.

M. DE SOTENVILLE.

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je ſavois qui ce peut être je lui donnerois en votre préſence de l'épée dans le ventre.

M. DE SOTENVILLE.

Soutenez donc la choſe.

GEORGE DANDIN.

Elle eſt toute ſoutenue, il eſt vrai.

CLITANDRE.

Eſt ce votre gendre, Monſieur, qui....

M. DE SOTENVILLE.

Oui, c'eſt lui-même qui s'en eſt plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir, & ſans cela je lui apprendrois bien à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi.

SCENE VI.

M. & Mad. DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

M. DE SOTENVILLE.

POur ce qui eſt de cela, la jalouſie eſt une étrange choſe ! J'amene ici ma fille pour éclaicir l'affaire en préſence de tout le monde.

CLITANDRE.

Eſt-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari que je ſuis amoureux de vous ?

ANGELIQUE.

Moi, & comment lui aurois je dit ? Eſt-ce que cela eſt ? Je voudrois bien le voir vraiment que vous fuſſiez amoureux de moi. Jouez vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler. C'eſt une choſe que je vous conſeille de faire. Avez recours pour voir à tous les détours des Amans. Eſſayez un peu par plaiſir à m'envoyer des ambaſſades, à m'écrire ſecrettement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y ſera pas, ou le tems que je ſortirai pour me parler de votre amour. Vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ſerez reçu comme il faut.

noiſe. Mais je vous connois il y a long-tems, & vous êtes une déſolée.

CLAUDINE.

Madame, eſt-ce que....

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien porter la folle-enchere de tous les autres. Et vous n'avez point de pere Gentilhomme.

ANGÉLIQUE.

C'eſt une impoſture ſi grande, & qui me touche ſi fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre; cela eſt bien horrible d'être accuſée par un mari lorſqu'on ne lui fait rien qui ne ſoit à faire. Hélas! ſi je ſuis blâmable de quelque choſe, c'eſt d'en uſer trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Aſſurément.

ANGÉLIQUE.

Tout mon malheur eſt de le trop conſiderer, & plût au Ciel que je fuſſe capable de ſouffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne ſerois pas tant à plaindre. Adieu, je me retire, & je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette ſorte.

Mad. DE SOTENVILLE.

Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai, & ſi j'étois en ſa place je n'y marchanderois pas. Oui,

Oui, Monſieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma Maitreſſe. Pouſſez, c'eſt moi qui vous le dis, ce ſera fort bien employé, & je m'offre à vous y ſervir, puiſqu'il m'en a déja taxée.

M. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous diſe ces choſes-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Mad. DE SOTENVILLE.

Allez, ſongez à mieux traiter une Demoiſelle bien née, & prenez garde déſormais à ne plus faire de pareilles bevues.

GEORGE DANDIN.

J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorſque j'ai raiſon.

CLITANDRE.

Monſieur, vous voyez comme j'ai été fauſſement accuſé. Vous êtes homme qui ſavez les maximes du point d'honneur, & je vous demande raiſon de l'affront qui m'a été fait.

M. DE SOTENVILLE.

Cela eſt juſte, & c'eſt l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites ſatisfaction à Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Comment ſatisfaction?

M. DE SOTENVILLE.

Oui. Cela ſe doit dans les regles pour l'avoir à tort accuſé.

GEORGE DANDIN.

C'eſt une choſe moi dont je ne demeure pas d'accord de l'avoir à tort accuſé, & je ſais bien ce que j'en penſe.

M. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque penſée qui vous puiſſe reſter, il a nié, c'eſt ſatisfaire les perſonnes, & l'on n'a nul droit de ſe plaindre de tout homme qui ſe dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que ſi je le trouvois couché avec ma femme, il en ſeroit quitte pour ſe dédire.

M. DE SOTENVILLE.

Point de raiſonnement. Faites-lui les excuſes que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi, je lui ferai encore des excuſes après...

M. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je. Il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puiſque c'eſt moi qui vous conduit.

GEORGE DANDIN.

Je ne ſaurois....

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Allons. Laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin!

M. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main le premier, Monsieur est Gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN.

J'enrage.

M. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi. Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon.

Ha! *Il voit que son gendre fait difficulté de lui obéir.*

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon.

M. DE SOTENVILLE.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

M. DE SOTENVILLE.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

GEORGE DANDIN.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire.

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire.

M. DE SOTENVILLE.

Que je ſuis votre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je ſois ſerviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

M. DE SOTENVILLE.

Il le menace encore.

Ah!

CLITANDRE.

Il ſuffit, Monſieur.

M. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes. Que je ſuis votre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Que, que, que je ſuis votre ſerviteur.

CLITANDRE.

Monſieur, je ſuis le votre de tout mon cœur, & je ne ſonge plus à ce qui s'eſt paſſé. Pour vous, Monſieur, je vous donne le bon jour, & ſuis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

M. DE SOTENVILLE.

Je vous baiſe les mains, & quand il vous plaira je vous donnerai le divertiſſement de courre un lièvre.

CLITANDRE.

C'eſt trop de graces que vous me faites.

M. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pouſſer les choſes. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne ſouffrira point que l'on vous faſſe aucun affront.

SCÈNE VII.

GEORGE DANDIN.

AH! que je.... vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu, cela vous ſied fort bien, & vous voila ajuſté comme il faut, vous avez juſtement ce que vous méritez. Allons, il s'agit ſeulement de déſabuſer le pere & la mere, & je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réuſſir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

OUI, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre Maître.

LUBIN.

Par ma foi je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dit point qu'il m'avoit vu sortir, & il faut que les gens en ce pays-ci soient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vraiment ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde que de te prendre pour son Ambassadeur, & il s'est allé servir là d'un homme bien chanseux.

LUBIN.

Va, une autre fois je serai plus fin, & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il ſera tems.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela, écoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton viſage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'eſt-ce?

LUBIN.

Claudine?

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Hé, là, ne ſais-tu pas bien ce que je veux dire?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte, tu me peux croire, puiſque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me ſens tout tribrouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment eſt-ce que tu fais pour être ſi jolie ?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beure pour faire un quarteron. Si tu veux tu ſeras ma femme, je ſerai ton mari, & nous ſerons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu ſerois peut-être jaloux comme notre Maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi je hais les maris ſoupçonneux, & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un ſi plein de confiance, & ſûr de ma chaſteté, qu'il ne vit ſans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je ſerai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'eſt la plus ſotte choſe du monda que de ſe defier d'une femme, & de la tourmenter. La vérité de l'affaire eſt qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait ſonger a mal, & ce ſont ſouvent les maris qui avec leurs vacarmes ſe font eux-mêmes ce qu'ils ſont.

LUBIN.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorſqu'un mari ſe met à notre diſcrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, & il eſt comme ceux qui nous ouvrent leur bourſe & nous diſent, prenez. Nous en uſons honnêtement, & nous nous contentons de la raiſon. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va. Je ſerai de ceux qui ouvrent leur bourſe, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Viens-donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Viens, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Eh! un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laisse-moi-là, te dis je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Ahi!

LUBIN.

Ah! que tu es rude à pauvre gens. Fi que cela est mal-honnête de refuser les personnes. N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te caresse? Eh là.

CLAUDINE.

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN.

Oh la farouche. La sauvage. Fi, pouah, la vilaine qui est cruelle.

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'est-ce que cela te coûteroit de me laisser faire?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiſer ſeulement en rabattant ſur notre mariage.

CLAUDINE.

Je ſuis votre Servante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, ſur l'et-tant-moins.

CLAUDINE.

Eh que nenni. J'y ai déja été attrapée. Adieu. Va-t'en, & dis à Monſieur le Vicomte que j'aurai oin de rendre ſon billet.

LUBIN.

Adieu beauté rude aſniere.

CLAUDINE.

Le mot eſt amoureux.

LUBIN.

Adieu rocher, caillou, pierre-de-taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE.

Je vais remettre aux mains de ma Maitreſſe... Mais la voici avec ſon Mari, éloignons-nous, & attendons qu'elle ſoit ſeule.

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLITANDRE.

GEORGE DANDIN.

NON, non, on ne m'abuſe pas avec tant de facilité, & je ne ſuis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait eſt véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne penſe, & votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

CLITANDRE *au fond du Théâtre.*

Ah! la voilà. Mais le mari eſt avec elle.

GEORGE DANDIN.

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, & le peu de reſpect que vous avez pour le nœud qui vous joint. (*Clitandre & Angélique ſe ſaluent.*) Mon Dieu, laiſſez-là votre révérence, ce n'eſt pas de ces ſortes de reſpects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous mocquer.

ANGÉLIQUE.

Moi, me mocquer; en aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je ſais votre penſée, *Clitandre & Angélique ſe reſaluent.* Et connois.... Encore? ah, ne raillons

pas davantage ! je n'ignore pas qu'à cauſe de votre nobleſſe vous me tenez fort au-deſſous de vous, & le reſpect que je vous veux dire ne regarde point ma perſonne. J'entens parler de celui que vous devez à des nœuds auſſi vénérables que le ſont ceux du mariage. (*Angélique fait ſigne à Clitandre.*) Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de ſottiſes.

ANGÉLIQUE.

Qui ſonge à lever les épaules ?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage eſt une chaîne à laquelle on doit porter toute ſorte de reſpect, & que c'eſt fort mal fait à vous d'en uſer comme vous faites. *Angélique fait ſigne de la tête.* Oui, oui, mal fait à vous, & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE.

Moi ! je ne ſais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le ſais fort bien moi, & vos mépris me ſont connus. Si je ne ſuis pas né noble, au moins ſuis-je d'une race où il n'y a point de reproche, & la famille des Dandins....

CLITANDRE,

Derriere Angélique ſans être apperçu de Dandin.

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN.

Eh !

ANGÉLIQUE.

Quoi ? Je ne dis mot.

GEORGE DANDIN *tourne autour de ſa femme & Clitandre ſe retire en faiſant une grande révérence à George Dandin.*

Le voilà qui vient roder autour de vous.

ANGÉLIQUE.

Hé bien eſt-ce ma faute ? Que voulez-vous que j'y faſſe ?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y faſſiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à ſon mari. Quoi qu'on en puiſſe dire, les Galans n'obſedent jamais que quand on le veut bien : il y a un certain air doucereux qui les attire ainſi que le miel fait les mouches, & les honnêtes femmes ont des manieres qui les ſavent chaſſer d'abord.

ANGÉLIQUE.

Moi les chaſſer ? & par quelle raiſon ? je ne me ſcandaliſe point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaiſir.

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais quel perſonnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

ANGÉLIQUE.

Le perſonnage d'un honnête homme qui eſt bien-aiſe de voir ſa femme conſidérée.

GEORGE DANDIN.

Je ſuis votre valet Ce n'eſt pas là mon conte, & les Dandins ne ſont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE.

Oh, les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent. Car pour moi je vous déclare que mon deſſein n'eſt pas de renoncer au monde, & de m'enterrer tout vive dans un mari. Comment, parce qu'un homme s'aviſe de nous épouſer, il faut d'abord que toutes choſes ſoient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans, c'eſt une choſe merveilleuſe que cette tyrannie de Meſſieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on ſoit morte à tous les divertiſſemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me mocque de cela, & ne veux point mourir ſi jeune.

GEORGE DANDIN.

C'eſt ainſi que vous ſatisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

ANGÉLIQUE.

Moi? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous avant le mariage demandé mon conſentement, & ſi je voulois bien de vous? Vous n'avez conſulté pour cela que mon pere, & ma mere, ce ſont eux proprement qui vous ont épouſé, & c'eſt pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez priſe ſans conſulter mes ſentimens, je prétens n'être point obligée à me ſoumettre en eſclave à vos volontés, & je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeuneſſe, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau

monde, & goûter le plaiſir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition, & rendez graces au Ciel de ce que je ne ſuis pas capable de quelque choſe de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui! c'eſt ainſi que vous le prenez. Je ſuis votre mari, & je vous dis que je n'entens pas cela.

ANGÉLIQUE.

Moi je ſuis votre femme, & je vous dis que je l'entens.

GEORGE DANDIN.

Il me prend des tentations d'accommoder tout ſon viſage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de ſa vie aux diſeurs de fleurettes. Ah! allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

SCÈNE III.

CLAUDINE, ANGÉLIQUE.

CLAUDINE.

J'Avois, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous ſavez.

ANGÉLIQUE.

Voyons. *Elle lit bas.*

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE.

Ah, Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! que dans tous leurs discours & dans toutes leurs actions les gens de Cour ont un air agréable, & qu'est-ce que c'est auprès d'eux que nos gens de Province?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent gueres.

ANGÉLIQUE

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE.

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici....

SCÈNE IV.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

VRAIMENT, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens; mais ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus. (*Il fouille dans sa poche.*)

CLAUDINE.

Eh! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là, & je vous rends service, parce que vous le méritez, & je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE.

Je te suis obligé. (*Il lui donne de l'argent.*)

LUBIN.

Puisque nous serons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde aussi-bien que le baiser.

CLITANDRE.

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle Maîtresse?

CLAUDINE.

Oui, elle est allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir?

CLAUDINE.

Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à risquer?

CLAUDINE.

Non, non, son mari n'est pas au logis, & puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son pere & sa mere, & pourvu qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est point à craindre.

LUBIN.

Tastiguenne que j'aurai là une habile femme! elle a de l'esprit comme quatre.

SCÈNE V.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN.

VOICI mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il put se résoudre à vouloir rendre témoignage au pere & à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire.

LUBIN.

Ah! vous voilà, Monsieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en secret.

GEORGE DANDIN.

Moi?

LUBIN.

Oui, Vous avez été tout rapporter au mari. Et vous êtes cauſe qu'il a fait du vacarme. Je ſuis bien-aiſe de ſavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Écoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui ſe paſſe à cette heure, mais pour votre punition vous ne ſaurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment? Qu'eſt-ce qui ſe paſſe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'eſt d'avoir cauſé, vous n'en tâterez plus, & je vous laiſſe ſur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin, vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'eſt pas cela.

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y ſuis, & jamais je n'eus tant de ſujet d'y être.

Mad. DE SOTENVILLE.

Vous nous venez étourdir la tête ?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame, & l'on fait bien pis à la mienne.

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous laſſez-vous point de vous rendre importun ?

GEORGE DANDIN.

Non. Mais je me laſſe fort d'être pris pour dupe.

Mad. DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos penſées extravagantes ?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame ; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

Mad. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, cherchez des termes moins offenſans que ceux-là !

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd ne peut rire.

Mad. DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épouſé une Demoiſelle.

GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Je m'en ſouviens aſſez, & ne m'en ſouviendra que trop.

M. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en ſouvenez, ſongez donc à parler d'elle avec plus de reſpect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne ſonge-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement? Quoi! parce qu'elle eſt Demoiſelle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, ſans que j'oſe ſouffler?

M. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'eſt défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais vous, que pourrez-vous dire, ſi je vous fais voir maintenant que le Galant eſt avec elle?

Mad. DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maiſon?

M. DE SOTENVILLE.

Dans votre maiſon?

GEORGE DANDIN.

Oui. Dans ma propre maiſon.

Mad. DE SOTENVILLE.

Si cela eſt, nous ſerons pour vous contre elle.

M. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous eſt plus cher que toute choſe, & ſi vous dites vrai nous la renonceron pour notre ſang, & l'abandonnerons à votre colere.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me ſuivre.

Mad. DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

M. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, vous allez voir. Tenez. Ai-je menti?

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILE, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Adieu. J'ai peur qu'on ne vous surprenne ici, & j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi, donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GORGE DANDIN.

Approchons doucement par derriere, & tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE.

Ah! Madame, tout est perdu. Voilà votre pere & votre mere accompagnés de votre mari.

CLITANDRE.

Ah, Ciel!

ANGÉLIQUE.

Ne faites pas ſemblant de rien, & me laiſſez faire tous deux. Quoi! vous oſez en uſer de la ſorte, après l'affaire de tantôt, & c'eſt ainſi que vous diſſi nulez vos ſentimens? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des deſſeins de me ſolliciter: J'en témoigne mon dépit, & m'explique à vous clairement en préſence de tout le monde. Vous niez hautement la choſe, & me donnez parole de n'avoir aucune penſée de m'offenſer; & cependant le même jour vous prenez la hardieſſe de venir chez moi me rendre viſite; de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent ſots contes pour me perſuader de répondre à vos extravagances; comme ſi j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enſeignée? Si mon pere ſavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entrepriſes. Mais une honnête femme n'aime point les éclats. (*Elle fait ſigne à Claudine d'apporter un bâton.*) Je n'ai garde de lui en rien dire, & je veux vous montrer que toute femme que je ſuis, j'ai aſſez de courage pour me venger moi-même des offenſes que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'eſt pas d'un Gentilhomme, & ce n'eſt pas en Gentilhomme auſſi que je veux vous traiter.

(*Elle prend le bâton, & bat ſon mari au lieu de Clitandre, qui met George Dandin entre deux.*)

CLITANDRE.

Ah, ah, ah, ah, ah. Doucement. *Puis il s'enfuit.*

CLAUDINE.

Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE *faiſant ſemblant de parler à Clitandre.*

S'il vous demeure quelque choſe ſur le cœur, je ſuis pour répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE.

Ah, mon pere, vous êtes là !

M. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille, & je vois qu'en ſageſſe & en courage tu te montres un digne rejetton de la maiſon de Sotenville. Viens ça, approche toi que je t'embraſſe.

Mad. DE SOTENVILLE.

Embraſſe-moi auſſi ma fille. Là ! je pleure de joie, & reconnois mon ſang aux choſes que tu viens de faire.

M. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette aventure eſt pour vous pleine de douceurs !

Vous aviez un juſte ſujet de vous alarmer, mais vos ſoupçons ſe trouvent diſſipés le plus avantageuſement du monde.

Mad. DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Aſſurément. Voilà une femme, celle-là, vous êtes trop heureux de l'avoir, & vous devriez baiſer les pas où elle paſſe.

GEORGE DANDIN.

Euh, traîtreſſe!

M. DE SOTENVILLE.

Qu'eſt-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu votre femme, de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous.

ANGÉLIQUE.

Non, non, mon pere, il n'eſt pas néceſſaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, & tout ce que j'en fais n'eſt que pour l'amour de moi-même.

M. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous, ma fille?

ANGÉLIQUE.

Je me retire, mon pere, pour ne me voir point obligée à recevoir ſes complimens.

CLAUDINE.

Elle a raiſon d'être en colere. C'eſt une femme qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN.

Scélérate.

M. DE SOTENVILLE.

C'eſt un petit reſſentiment de l'affaire de tantôt, & cela ſe paſſera avec un peu de careſſe que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez vous-en faire la paix enſemble, & tâchez de l'appaiſer par des excuſes de votre emportement.

Mad. DE SOTENVILLE.

Vous devez conſidérer que c'eſt une fille élevée à la vertu, & qui n'eſt point accoutumée à ſe voir ſoupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je ſuis ravie de voir vos déſordres finis, & des tranſports de joie que vous doit donner ſa conduite.

GEORGE DANDIN.

Je ne dis mot. Car je ne gagnerois rien à parler; jamais il ne s'eſt rien vu d'égale à ma diſgrace.

Oui, j'admire mon malheur, & la ſubtile adreſſe de ma carogne de femme pour ſe donner toujours raiſon, & me faire avoir tort. Eſt-il poſſible que j'aurai du deſſous avec elle ; que les apparences toujours tourneront contre moi, & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O Ciel ! ſeconde mes deſſeins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me déshonore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

LA nuit eſt avancée, j'ai peur qu'il ne ſoit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin !

LUBIN.

Monſieur ?

CLITANDRE.

Eſt-ce par ici ?

LUBIN.

Je penſe que oui. Morgué, voilà une ſotte nuit, d'être ſi noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort aſſurément. Mais ſi d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne ſoyons vus.

LUBIN.

Vous avez raiſon. Elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien ſavoir, Monſieur, vous qui êtes ſavant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE.

C'eſt une grande queſtion, & qui eſt difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été ſonger à des choſes où on n'a jamais ſongé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'eſprit ſubtile & pénétrant.

LUBIN.

Cela eſt vrai. Tenez. J'explique du Latin, quoique jamais je ne l'aie appris, & voyant l'autre jour écrit ſur une grande porte, *Collegium*, je devinai que cela vouloit dire Collége.

CLITANDRE.

Cela eſt admirable! Tu ſais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui. Je ſais lire la lettre moulée, mais je n'ai jamais ſu apprendre l'écriture.

CLITANDRE.

Nous voici contre la maiſon. C'eſt le ſignal que m'a donnée Claudine.

LUBIN.

Par ma foi c'eſt une fille qui vaut de l'argent, & je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Auſſi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monſieur, je vous ſuis....

CLITANDRE.

Chut. J'entens quelque bruit.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

CLAUDINE?

CLAUDINE.

Hé bien.

ANGÉLIQUE.

Laiſſe la porte entre-ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui eſt fait.

CLITANDRE.

Ce ſont elles. St.

ANGÉLIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE *à Claudine.*

Madame.

ANGÉLIQUE *à Lubin.*

Quoi ?

LUBIN *à Angélique.*

Claudine.

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce ?

CLITANDRE, *ayant rencontré Claudine.*

Ah ! Madame, que j'ai de joie !

LUBIN, *ayant rencontré Angélique.*

Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUDINE *à Clitandre.*

Doucement, Monſieur.

ANGÉLIQUE *à Lubin.*

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Eſt-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Eſt-ce vous, Madame?

ANGÉLIQUE.

Oui.

CLAUDINE.

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN *à Angélique.*

Ma foi, la nuit on n'y voit goute.

ANGÉLIQUE.

Eſt-ce pas vous Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce tems pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous aſſeoir.

CLAUDINE.

C'eſt fort bien aviſé.

Ils vont s'aſſeoir au fond du Théâtre ſur un gazon au pied d'un Arbre.

LUBIN.

Claudine, où eſt-ce que tu es.

COLIN.

Oui, Monſieur.

Pendant qu'il va lui parler d'un côté, Colin va de l'autre.

GEORGE DANDIN.

Doucement. Parle bas. Écoute. Va-t-en chez mon beau-pere, & ma belle-mere, & dis que je les prie très-inſtamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu? Eh? Colin, Colin.

COLIN, *de l'autre côté.*

Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Où diable es-tu?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Comme ils ſe vont tous deux chercher, l'un paſſe d'un côté, & l'autre de l'autre.

Peſte ſoit du maroufle qui s'éloigne de moi. Je dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere, & ma belle-mere, & leur dire que je les conjure de ſe rendre ici tout-à-l'heure. M'entens-tu bien! Réponds. Colin, Colin.

COLIN, *de l'autre côté.*

Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager; viens-t'en à moi.

Ils ſe cognent, & tombent tous deux.

Ah le traître! il m'a estropié. Où est-ce que tu es? Approche que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Assurément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir?

COLIN.

Nenni ma foi.

GEORGE DANDIN.

Viens, te dis-je.

COLIN.

Point, vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Assurément.

GEORGE DANDIN.

Oui. Approche. Bon. Tu es bienheureux de ce que j'ai besoin de toi. Vas-t'en vîte de ma part prier mon beau-pere & ma belle mere de se rendre ici le plutôt qu'ils pourront, & leur dis que c'est pour une affaire de la derniere conséquence. Et s'ils faisoient quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, & de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entens bien maintenant?

COLIN.

Oui, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Va vîte, & reviens de même. Et moi je vais rentrer dans ma maiſon attendant que..... Mais j'entens quelqu'un. Ne ſeroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, & me ſerve de l'obſcurité qu'il fait.

SCÈNE V.

CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

ADIEU. Il eſt tems de ſe retirer.

CLITANDRE.

Quoi! ſitôt?

ANGÉLIQUE.

Nous nous ſommes aſſez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! Madame, puis-je aſſez vous entretenir, & trouver en ſi peu de tems toutes les paroles dont j'ai beſoin? Il me faudroit des journées entieres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je ſens; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Hélas ! de quel coup me percez-vous l'ame, lorſque vous parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez-vous laiſſer maintenant.

ANGÉLIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui. Mais je ſonge qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette penſée m'aſſaſſine, & les priviléges qu'ont les maris ſont des choſes cruelles pour un Amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE.

Serez-vous aſſez foible pour avoir cette inquiétude, & penſez vous qu'on ſoit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on dépend de parens, qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on ſait leur rendre juſtice, & l'on ſe mocque fort de les conſidérer au delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN.

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah ! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, & que c'eſt une étrange choſe que l'aſſemblage qu'on a fait d'une perſonne comme vous avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN, *à part.*

Pauvres maris ! Voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous méritez ſans doute une toute autre deſtinée ; & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un payſan.

GEORGE DANDIN.

Plût au Ciel, fut-elle la tienne ! tu changerois bien de langage. Rentrons. C'en eſt aſſez.

Il entre & ferme la porte.

CLAUDINE.

Madame, ſi vous avez à dire du mal de votre mari, dépêchez vîte, car il eſt tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle !

ANGÉLIQUE.

Elle a raiſon. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y réſoudre puiſque vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des méchans momens que je vais paſſer.

ANGÉLIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon ſoir?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, & je t'en renvoie autant.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

RENTRONS ſans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'eſt fermée.

ANGÉLIQUE.

J'ai le paſſe par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE.

On a fermé en dedans, & je ne ſais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche là.

ANGÉLIQUE.

Colin, Colin, Colin.

GEORGE DANDIN, *mettant la tête à la fenêtre.*

Colin, Colin? Ah! je vous y prends donc, Madame

ANGÉLIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaire. Je ſuis inexorable.

ANGÉLIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGÉLIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGÉLIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on ſoit détrompé vous, & que votre confuſion éclate.

ANGÉLIQUE.

Eh, bien ſi vous me réduiſez au déſeſpoir, je v averti qu'une femme en cet état eſt capable tout, & que je ferai quelque choſe ici dont vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE.

Mon cœur ſe portera juſqu'aux extrêmes réſo rions, & de ce couteau que voici je me tuerai ſur place.

GEORGE DANDIN.

Ah ! ah ! à la bonne heure.

ANGÉLIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous, que vous vous imaginez. On ſait de tous côtés nos différends, & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorſqu'on me trouvera morte, il n'y aura perſonne qui mette en doute que ce ne ſoit vous qui m'aurez tuée ; & mes parens ne ſont pas gens aſſurément à laiſſer cette mort impunie, & ils en feront ſur votre perſonne toute la punition que leur pourront offrir, & les pourſuites de la Juſtice, & la chaleur de leur reſſentiment. C'eſt par là que je trouverai moyen de me venger de vous, & je ne ſuis pas la premiere qui ait ſu recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de ſe donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pouſſer à la derniere extrémité.

GEORGE DANDIN.

Je ſuis votre valet. On ne s'aviſe plus de ſe tuer ſoi-même, & la mode en eſt paſſé il y a long-tems.

ANGÉLIQUE.

C'eſt une choſe dont vous pouvez vous tenir ſûr ; & ſi vous perſiſtez dans votre refus, ſi vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout-à-l'heure je vais vous faire voir juſques où peut aller la réſolution d'une perſonne qu'on met au déſeſpoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles. C'eſt pour me faire peur.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, puiſqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera ſi je me mocque. Ah ! c'en eſt fait. Faſſe le Ciel que ma mort ſoit vengée comme je le ſouhaite, & que celui qui en eſt la cauſe reçoive un juſte châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi.

GEORGE DANDIN.

Ouais ! ſeroit-elle bien ſi malicieuſe que de s'être ruée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

ANGÉLIQUE.

St. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

GEORGE DANDIN.

La méchanceté d'une femme iroit-elle bien juſques-là.

Il ſort avec un bout de chandelle ſans les appercevoir ; elles entrent, & auſſi-tôt elles ferment la porte.

Il n'y a perſonne. Eh ! je m'en étois bien douté, & la pendarde s'eſt retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prieres ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ſes affaires encore plus mauvaiſes, & le pere & la mere qui vont venir en verront mieux ſon crime. Ah, ah, la porte s'eſt fermé. Hola ho quelqu'un. Qu'on m'ouvre promptement.

ANGÉLIQUE *à la fenêtre avec Claudine.*

Comment c'eſt toi ! d'où viens-tu, bon pendart ?

eſt-il l'heure de revenir chez ſoi, quand le jour eſt prêt de paroître, & cette maniere de vie eſt-elle celle que doit ſuivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela eſt-il beau d'aller yvrogner toute la nuit? & de laiſſer ainſi toute ſeule une pauvre jeune femme dans la maiſon?

GEORGE DANDIN.

Comment, vous avez....

ANGÉLIQUE.

Va, va, traître, je ſuis laſſe de tes déportemens, & je m'en veux plaindre ſans plus tarder à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi, c'eſt ainſi que vous oſez....

SCÈNE VII.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, COLIN, CLAUDINE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Monſieur & Madame de Sotenville ſont en des habits de nuit & conduits par Colin, qui porte une lanterne.

APPROCHEZ, de grace, & venez me faire raiſon de l'inſolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalouſie ont troublé de telle ſorte la cervelle, qu'il ne ne ſait plus ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait, & vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais oui parler. Le voilà qui revient comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit, & ſi vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que durant qu'il dormoit, je me ſuis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il eſt allé rêver.

GEORGE DANDIN.

Voilà une méchante carogne.

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maiſon, & que nous étions dehors, & c'eſt une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. DE SOTENVILLE.

Comment, qu'eſt-ce à dire cela?

Mad. DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuſe impudence que de nous envoyer querir.

GEORGE DANDIN.

Jamais.

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere, je ne puis pas ſouffrir un mari de la ſorte. Ma patience eſt pouſſée à bout, & il vient de me dire cent paroles injurieuſes.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, vous êtes un mal-honnête homme.

ANGÉLIQUE.

C'eſt une conſcience de voir une pauvre jeune femme traité de la façon; & cela crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on....

M. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laiſſez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN.

Je déſeſpere.

CLAUDINE.

Il a tant bu, que je ne penſe pas qu'on puiſſe durer contre lui, & l'odeur du vin qu'il ſouffle eſt montée juſqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monſieur mon beau-pere, je vous conjure...

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous. Vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie....

Mad. DE SOTENVILLE.

Fi, ne m'approchez pas. Votre haleine eſt empeſtée.

GEORGE DANDIN.

Souffrez que je vous....

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je. On ne peut vous ſouffrir.

GEORGE DANDIN.

Permettez de grace que....

Mad. DE SOTENVILLE.

Pouas, vous m'engloutiſſez le cœur. Parlez de loin, ſi vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'eſt elle qui eſt ſortie.

ANGÉLIQUE.

Ne voilà-t-il pas ce que je vous ai dit.

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

M. DE SOTENVILLE.

Allez. Vous vous mocquez des gens. Deſcendez, ma fille, & venez ici.

GEORGE DANDIN.

J'arteſte le Ciel, que j'étois dans la maiſon, & que....

M. DE SOTENVILLE.

Taiſez-vous, c'eſt une extravagance qui n'eſt pas ſupportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écraſe tout-à-l'heure ſi....

M. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête, & ſongez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi ! demander pardon ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui pardon, & ſur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi ! je....

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, ſi vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'eſt que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin !

M. DE SOTENVILLE.

Allons, venez ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE *deſcendue.*

Moi lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? Non non, mon pere, il m'eſt impoſſible de m'y réſoudre, & je vous prie de me ſéparer d'un mari avec lequel je ne ſaurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y réſiſter ?

M. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de ſemblables ſéparations ne ſe font point ſans grand ſcandale, & vous devez vous montrer plus ſage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE.

Comment patienter après de telles indignités? non, mon pere, c'eſt une choſe où je ne puis conſentir.

M. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille; & c'eſt moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE.

Ce mot me ferme la bouche, & vous avez ſur moi une puiſſance abſolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGÉLIQUE.

Il eſt fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures; mais quelque violence que je me faſſe, c'eſt à moi de vous obéir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

M. DE SOTENVILLE.

Approchez.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne ſervira de rien, & vous verrez que ce ſera dès demain à recommencer.

M. DE SOTENVILLE.

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui à genoux, & ſans tarder.

GEORGE DANDIN.

Il ſe met à genoux, ſa chandelle à la main.

O Ciel ! Que faut-il dire ?

M. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner.

M. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite.

GEORGE DANDIN.

L'extravagance que j'ai faite.

A part.

De vous épouſer.

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

M. DE SOTENVILLE.

Prenez-y garde, & ſachez que c'eſt ici la derniere de vos impertinences que nous ſouffrirons.

Mad. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, ſi vous y retournez, on vous apprendra le reſpect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle ſort.

M. DE SOTENVILLE.

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. Rentrez chez-vous, & ſongez bien à être ſage. Et nous, mamour, allons nous mettre au lit.

SCÈNE VIII, & DERNIÈRE.

GEORGE DANDIN.

AH! je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de remede; lorſqu'on a comme moi épouſé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt de s'aller jetter dans l'eau la tête la premiere.

FIN.

LE GLORIEUX;

COMEDIE

EN VERS, EN CINQ ACTES.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE

EN VERS;

EN CINQ ACTES.

Par M. NERICAULT DESTOUCHE.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Libraire, Quay des Auguſtins, la douxième Boutique après la rue Giſt le-Cœur.

M. DCC. LX.

ACTEURS.

LISIMON, riche Bourgeois ennobli.

ISABELLE, fille de Liſimon.

VALERE, fils de Liſimon.

LE COMTE DE TUFIERE, aman d'Iſabelle.

PHILINTE, autre amant d'Iſabelle.

LYCANDRE, vieillard inconnu.

LISETTE, femme-de-chambre d'Iſabelle.

PASQUIN, valet-de-chambre du Comte.

LA FLEUR, laquais du Comte.

Mr JOSSE, notaire.

UN LAQUAIS de Lycandre.

Pluſieurs autres Laquais du Comte.

La Scène eſt à Paris, dans un Hôtel garni.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN.

Isette ne vient point : je croi que la friponne
A voulu ſe moquer un peu de ma perſonne
me donnant tantôt un rendez-vous ici.
ur le coup, je m'en vais. Ah! Ma foi, la voici.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

MOn cher Monſieur Paſquin, je ſuis votre ſervante.

PASQUIN.

Très-humble ſerviteur à l'aimable ſuivante
D'une aimable Maîtreſſe.

LISETTE.

Un ſi doux compliment
Mérite de ma part un long remerciment ;
Mais pour m'en acquitter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

PASQUIN.

A vous parler ſans fard,
Ma Reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plutôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, & j'enrageois d'attendre.
Rien ne pouvoit calmer mes deſirs excités ;
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raiſonnable ?

PASQUIN.

ſuis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être eſtimable ?

PASQUIN.

le l'être avec vous : & je lis dans vos yeux,
c moins de raiſon je vous plairois bien mieux.

LISETTE.

? Je vous ſuirois, ſi vous étiez moins ſage.

PASQUIN.

ilà donc au fait, & j'entens ce langage.
ne trouvez trop vieux pour être un favori ;
noi vous ferez un honnête mari.
ſens pour ce titre un fond de patience,
rous pourrez bien-tôt faire l'expérience.

LISETTE.

ous trompez bien fort ; car je ne veux de vous
: mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

e voulez-vous donc ? Quel ſujet nous aſſemble ?

LISETTE.

x que nous tenions ici conſeil enſemble.

PASQUIN.

oi ?

LISETTE.

Sur votre maître & ma maîtreſſe.

PASQUIN.

Eh bien ?

LISETTE.

Traitons cette matiere, & ne nous cachons rien.
Tous deux à les ſervir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je penſe.

PASQUIN.

Votre idée eſt très-juſte ; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le Comte votre maître eſt froid & ſérieux ;
Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pû lui parler un quart-d'heure.
Quel eſt ſon caractère ? Entre nous, j'entrevoi
Que ma maîtreſſe l'aime ; & cependant je croi
Qu'il ne doit pas long-temps compter ſur ſa tendreſſe ;
Car avec de l'eſprit, du ſens, de la Sageſſe,
Des graces ; des attrais, elle n'a pas le don
D'aimer avec conſtance. Avant qu'aimer, dit-on ;
Il faut connoître à fond ; car l'Amour eſt bien traître.
Pour Iſabelle, elle aime avant que de connoître ;
Mais ſon penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ſes yeux les défauts d'un Amant.
Les cherchant avec ſoin, & les trouvant ſans peine ;
Après quelques efforts, ſa victoire eſt certaine ;
Honteuſe de ſon choix, elle reprend ſon cœur ;
Et l'on voit à ſes feux ſuccéder la froideur :
Sur le point d'épouſer, elle rompt ſans myſtère.

PASQUIN.

Voilà, ſur ma parole, un plaiſant caractère.
Un cœur tendre & volage, un eſprit vif, ardent

à l'étourderie, & toutefois prudent ;
ette au par-deſſus ?

LISETTE.

Non, point capricieuſe ;
coquette, & ſurtout point artificieuſe.
ime tendrement, & de très-bonne foi ;
cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
a les qualités du Comte votre maître.
pour le mieux ſervir que je veux le connoître ;
deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui ;
us l'éprouverez même dès aujourd'hui.
quelques défauts, empêchons ma maîtreſſe
en appercevoir, & fixons ſa tendreſſe.
découvrez-les-moi, pour me mettre en état
ire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

it de vos deſſeins, je parlerai ſans craindre ;
la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
onnes qualités ſeront mon premier point ;
défauts, mon ſecond. Je ne vous cache point
je ſerai très court ſur le premier chapitre ;
long ſur le dernier. Premierement, ſon titre
Comte de Tuſiere, eſt un titre réel ;
n air de grandeur eſt un air naturel :
, certainement, d'une haute naiſſance.

LISETTE.

l'effet du hazard. Paſſons.

PASQUIN.

Toute la France

Convient de ſa valeur, & brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il eſt très-eſtimé.
Il fera ſon chemin, à ce que l'on aſſure.
Il eſt homme d'honneur : on vante ſa droiture.
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Paſſons vite au ſecond.

SCENE III.

LISETTE, PASQUIN, LA FLEUR.

PASQUIN.

AH ! Te voilà, la Fleur ? Que fait Monſieur le Comte ?

LA FLEUR.

Il joue ; & qui plus eſt, il y fait bien ſon compte ;
Car il va mettre à ſec un franc Provincial,
Au moins auſſi nigaud qu'il me paroît brutal :
Notre maître, tandis qu'il jure & ſe déſole,
Embourſe ſon argent, ſans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu ſi-tôt ?

LA FLEUR.

Pour un deſſein que j'ai.

PASQUIN.

Quel deſſein ?

LA FLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi?

LA FLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes factotum de Monſieur notre Maître.
On n'oſe lui parler ſans le mettre en courroux.
Il faut par conſéquent que l'on s'adreſſe à vous.

PASQUIN.

Tu me ſurprens, la Fleur; je te croyois plus ſage.
Servir Monſieur le Comte, eſt un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter? Eclairci-moi ce point.

LA FLEUR.

C'eſt que vous parlez trop, & qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait eſt ſingulier, & la plainte eſt nouvelle.

LA FLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chere Demoiſelle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un ſot;
Et mon maître en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela?

LA FLEUR.

Comment donc que m'importe!
Peut-il, avec ſes gens, en uſer de la ſorte?
Que je ſois tout un jour dans ſon appartement,
Il ne daignera pas me gronder ſeulement:

Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtreſſe.
Qui vouloit qu'on parlât, & qui parloit ſans ceſſe.
On ne s'ennuyoit point. Tous les jours tour à tour
Elle nous chantoit pouille avant le point du jour.
C'étoit un vrai plaiſir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde ?

LA FLEUR.

Je ne hais point cela, pourvû que je réponde.
Répondre, c'eſt parler. Encor vit-on. Mais bon,
Avec Monſieur le Comte on ne dit oui, ni non.
Il ne dit pas lui-même une pauvre ſyllabe.
Oh ! J'aimerois autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait ſécher ; cela me pouſſe à bout ;
Moi, qui dis volontiers mon ſentiment ſur tout.
Le ſilence me tue ; & ... Vous riez ?

LISETTE.

Acheve.

LA FLEUR *en pleurant.*

Si je reſte céans, il faudra que je creve.

LISETTE *à Paſquin*

Que j'aime ſa franchiſe & ſa naïveté !

LA FLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ſes gens fait garder le ſilence ;
Mais ils ſentent l'effet de ſa magnificence ;
Bien nourris, bien vêtus & payés largement.

LA FLEUR.

Et tout cela pour moi n'eſt point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle; & c'eſt-là ſa folie.

LA FLEUR.

Autrement je ſuccombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne ſers plus, attendu qu'il eſt mort.
Il ne me faiſoit pas de gros avantages;
Il me nourriſſoit mal; me payoit mal mes gages;
Jamais aucuns profits, & ſouvent en hiver
Il me laiſſoit aller preſque auſſi nud qu'un verd:
Mais je l'aimois. Pourquoi? C'eſt qu'il me faiſoit rire;
Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.
Il m'appelloit ſon cher, ſon ami, ſon mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais pour Monſieur le Comte, au diantre ſi je l'aime:
Il eſt toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent, fier comme un Ecoſſois:
Je ne puis le ſouffrir, à vous parler François:
Et dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulois ſervir un Maître de la ſorte.

PASQUIN.

Patience; à ta face on s'accoûtumera;
Et tu verras qu'un jour Monſieur te parlera.
Mais ne t'échappe point. Attens l'heure propice;
Depuis dix ans au moins je ſuis à ſon ſervice,

Et n'oſe lui parler que par occaſion.

LISETTE *à Paſquin.*

Ce pauvre garçon-là me fait compaſſion.
Faites que l'on lui diſe au moins quelques parole

LA FLEUR.

Tenez, j'aimerois mieux deux mots, que deux p
les.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LA FLEUR.

Enfin, point de milieu ;
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chaſſe. Ad
Voilà mon dernier mot ; c'eſt moi qui vous l'anno
Et je parlerai, moi, ſi je n'ai pas réponſe.

SCENE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'Ai pitié, comme vous, de ce pauvre la Fleur

LISETTE.

Le Comte de Tufiere eſt donc un fier Seigneur ?

PASQUIN.

C'eſt là mon ſecond point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disoit un mot, il croiroit s'abaisser;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture;
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même, il prend l'air important.
Si fier de ses ayeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici bas le seul de son espèce.
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité.
Se croyant en tout genre un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, & s'admirant lui-même.
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, & le plus glorieux.

LISETTE.

Ah, que nous allons rire!

PASQUIN.

Et de quoi donc?

LISETTE.

Son faste,
Sa fierté, ses hauteurs, font un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oseroit parler, de peur de parler mal.
Qui par timidité rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche, & de noble famille;

Toujours rampant, craintif, & toujours concerté ;
Prodigue les excès de ſa civilité.
Pour les moindres valets rempli de déférences ;
Et ne parlant jamais que par ſes révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraſte eſt tout des plus parfaits ;
Et nous en pourrons voir d'aſſez plaiſans effets.
Ce doucereux rival, c'eſt Philinte, ſans doute ?
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce Comte ſi fier eſt donc bien riche auſſi ?
Du moins, il le paroît.

PASQUIN.

Riche ? Non, Dieu merci ;
Car c'eſt-là quelquefois ce qui rabat ſa gloire.
Et tout ſon revenu, ſi j'ai bonne mémoire,
Vient de ſa penſion, & de ſon Régiment ;
Mais il ſait tous les jeux, & joue heureuſement ?
C'eſt par-là qu'il ſoutient un train ſi magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune ?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés.
Je le boude, il ſourit. Mes dépits concertés,
Un air froid & rêveur, quelques bruſques paroles,
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq piſtoles ;
Il cherche à m'appaiſer, à me calmer l'eſprit ;
Et comme j'ai bon cœur, ſon argent m'attendrit.

LISETTE

LISETTE.

Vous m'avez miſe au fait, & je vais vous inſtruire.
Le Comte va bien-tôt lui-même ſe détruire
Dans l'eſprit d'Iſabelle : oui, ſoyez-en certain,
S'il ne lui cache pas ſon naturel hautain.
Elle eſt d'humeur liante, affable, ſociable :
L'orgueil eſt à ſes yeux un vice inſupportable ;
Et malgré les grands biens qui lui ſont aſſurés,
Son air & ſes diſcours ſont ſimples, meſurés,
Honnêtes, prévenans, & pleins de modeſtie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle eſt mal aſſortie ?

LISETTE.

Il aura ſon congé, s'il ne ſe contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il eſt haut à tel point...

LISETTE.

J'entens du bruit. Je croi que c'eſt notre vieux maître.
Ne me laiſſez pas ſeule avec lui.

PASQUIN.

Ce vieux reiſtre
Eſt-il ſi dangereux ?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans ;
Il eſt plus libertin que tous nos jeunes gens ;
Et ce qui me ſurprend, c'eſt que ſon fils Valere
A toute la ſageſſe & la vertu d'un pere.

SCENE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON *courant à Liſette.*

Bon jour, ma chere enfant, embraſſe-moi bien fort.
Comment donc tu me fuis ?

LISETTE.

Reſervez ce tranſport
Pour Madame.

LISIMON.

Eh, fi donc ! Tu te moques, je penſe ?
J'arrive de campagne ; & plein d'impatience
De te revoir, j'accours ... Quel eſt ce garçon-là ?
Tête à tête tous deux ? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas ſi fiere ?

LISETTE.

Nous nous entretenions du Comte de Tufiere,
Son maitre.

LISIMON.

Ce Seigneur que l'on m'a propoſé
Pour ma fille ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

LISIMON.

Je ſuis très-diſpoſé ;

ur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort; & l'on me fait entendre
Qu'il eſt homme d'honneur, de grande qualité.
Mais eſt-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant? Car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites ſon portrait, & c'eſt par là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t'il la table, & boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! Il eſt le plus fort de tout le Régiment.
Il a fait ſon chef-d'œuvre en Allemagne, en Suiſſe.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpiſſe.

LISETTE.

Qui, Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cageole en vain.
C'eſt un homme qui met le tiers d'eau dans ſon vin.
Ce fade perſonnage en ſes façons diſcrettes
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre Buveur d'eau! Fût-il Prince, morbleu,
Je le refuſerois. Nous allons voir beau jeu,
Car ma femme, dit-on, le deſtine à ma fille.
Sait-elle que je ſuis le chef de ma famille?
Le Monarque abſolu d'elle & de mes enfans?
Que j'en veux diſpoſer? Mais eſt-elle céans?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chere compagne ;
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc ?

LISIMON.

Pourquoi ? C'eſt que je ſuis ici.
Belle demande !

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maiſon-ci
Nous ſommes à l'étroit, & trop près l'un de l'autre ;
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel ſera vaſte ; & je prendrai grand ſoin
Que nos appartemens ſe regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle & moi nous aſſemble,
Sans nous appercevoir que nous logions enſemble.

LISETTE.

Je vais voir ſi Madame eſt viſible.

LISIMON.

Non, non :
J'ai deux mots à te dire. Et toi, ſors, mon garçon.
Va-t'en chercher ton maître en toute diligence.
Il faut qu'inceſſamment nous faſſions connoiſſance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attens ici.

LISIMON.

Vas l'attendre dehors, décampe.

SCENE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci;
Nous sommes tête à tête; & ma vive tendresse...
Où vas-tu donc?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse.
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas?

LISIMON.

Moi? Point.

LISETTE.

Moi, je l'entens; & j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde?

LISIMON.

Qui l'oſeroit céans ? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtreſſe, & me reſpecte en toi.
Que femme, enfans, valets, tout t'obéiſſe.

LISETTE.

A moi
Monſieur ? Y penſez-vous ?

LISIMON.

Oui, ma petite Reine :
De mon cœur, de mes biens, je te rens ſouverain

LISETTE.

Ce langage eſt obſcur, & je ne l'entens pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le deſſein de faire ta fortune.
Pour nous débarraſſer d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger ſuperbement.
Les ſoirs, j'irai chez toi ſouper ſecrettement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domeſtique,
D'un équipage leſte autant que magnifique ;
Habits, ajuſtemens, rien ne te manquera ;
Et ſur tous tes deſirs mon cœur te préviendra.
M'entens-tu maintenant ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, à merveil

LISIMON.

Et ce diſcours, je croi, te chatouille l'oreille.
Que répons-tu, ma chere, à ces conditions ?

LISETTE.

puis accepter vos propoſitions,
ieur, ſans conſulter une très-bonne Dame
j'honore.

LISIMON.

Et qui donc ?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

ment diable, ma femme !

LISETTE.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît ;
qui me regarde elle prend intérêt ;
ne doute point qu'elle ne ſoit ravie
ne voir embraſſer ce doux genre de vie.

LISIMON.

roques-tu ?

LISETTE.

Je vais auſſi prendre l'avis
a maîtreſſe, & puis de Monſieur votre fils.
trois édifiés, à ce que j'imagine
oin que vous prenez d'une pauvre orpheline ;
t touchés de voir que lui prêtant la main,
la mettiez vous-même en un ſi beau chemin.
'à votre âge enfin votre charité brille,
'à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

e prens ſur ce ton ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, je l'y prens.
Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien mépriſe les richeſſes,
Quand il faut les gagner par de telles baſſeſſes.

LISIMON.

Oh ! Puiſque mon amour, mes offres, mes diſcours,
Ne peuvent rien ſur toi, je prétens...

LISETTE. *s'enfuyant.*

Au ſecours !

LISIMON.

Quoi, friponne, me faire une telle incartade.

SCENE VII.

LISIMON, VALERE, LISETTE.

VALERE *accourant.*

Mon pere, qu'avez-vous ?

LISIMON.

Rien.

VALERE.

Etes-vous malade ?

LISIMON.

Non ; je me porte bien. Que voulez-vous ?

VALERE.

Qui, moi ?
On crioit au ſecours ; &, plein d'un juſte effroi,

Je

Je fuis vîte accouru.

LISIMON.

C'eſt prendre trop de peine;
Liſette me ſuffit.

VALERE.

Mais...

LISIMON.

Votre aſpect me gêne;
Sortez.

VALERE.

Moi, vous quitter en ce preſſant beſoin!
Je n'ai garde, à coup ſûr. Liſette, j'aurai ſoin
De Monſieur, ſortez vîte; allez dire à ma mere
Qu'elle vienne au plutôt.

LISIMON.

Eh! Je n'en ai que faire,
Bourreau?

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON. (*à Valere.*)

Demeure. Et toi, ſors à l'inſtant.

VALERE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Liſette reſtera. Mais auſſi je vous jure.
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux ſont tout en feu.
Je crains quelque accident. Aſſeyez-vous un peu.
Vous êtes, je le voi, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.

Enverrai-je chercher le Médecin.

LISIMON.

(*en sortant*) Tai-toi.
Traître, tu le pairas.

SCENE VIII.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez.

VALERE.

Oui, je voi
A quel excès veut se porter mon pere.
Quel exemple pour moi ! Quel chagrin pour ma mere !
Je ne m'étonne plus si sa foible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALERE.

Non, non, ne craignez rien.
De mon pere, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sai ; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.

VALERE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige ?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous savez mon dessein.

LISETTE.

Il feroit mon bonheur
S'il pouvoit s'accomplir ; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétens.
Vous me le promettez ; mais en vain je l'attens.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parens sont puissans ; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis ;
Jugez si vous & moi nous sommes assortis.

VALERE.

L'amour assortit tout ; & mon ame ravie,
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, & ne sai d'où je sors.

VALERE.

Esprit, graces, beauté, ce sont-là vos trésors,
Vos titres, vos parens.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valere,
De faire à notre hymen consentir votre pere ?

VALERE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Oui, vous ; mais non pas moi.

VALERE.

Je puis ſecrettement...

LISETTE.

Non, non, ne croyés pas qu'un vain eſpoir m'endorme.
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme ;
Et me garderai bien de courir le hazard...

VALERE.

Vous n'avez rien à craindre ; &..... Que veut ce vieillard ?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paroît, ſa ſageſſe eſt profonde ;
Et c'eſt le ſeul ami qui me reſte en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Senſible à mes beſoins, empreſſé, généreux,
Fait de me ſecourir ſa principale affaire :
Je trouve en ſa perſonne un guide ſalutaire.
Laiſſez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALERE.

De bon cœur.
Mais revenez bien-tôt me joindre chez ma ſœur.

SCENE IX.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

ENfin je vous revoi ; cette rencontre heureuſe
Me comble de plaiſir.

LISETTE

Moi, je ſuis bien honteuſe
Que vous me retrouviez dans l'état où je ſuis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici ?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher ; mais...

LYCANDRE.

Quoi ?

LISETTE.

J'y ſuis en ſervice.

LYCANDRE.

Juſte Ciel ! Et c'eſt donc pour ce vil exercice
Que, ſans m'en avertir, vous ſortez du couvent ?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez ſouvent ;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus, ma mere eſt morte. Inquiéte, affligée,

N'entendant rien de vous, ſans eſpoir, ſans appui,
Qu'elle reſſource avois-je en ce cruel ennui?
La fille de céans, à préſent ma maîtreſſe,
Mon amie au couvent, ſenſible à ma triſteſſe,
Sur le point de ſortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit ſerment
Que je ſerois plutôt compagne que ſuivante:
Je ne pûs réſiſter à ſon offre preſſante.
Ce ne fut pas pourtant ſans verſer bien des pleurs
Mais mon ſort le voulut : & voilà mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle! Et vous tient-on parole,
Par de juſtes égards?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me conſole
D'un ſi triſte incident, que j'aurois prévenu,
Si mes infirmités ne m'euſſent retenu
Pendant près de ſix mois, dans la retraite obſcure
Où je méne moi-même une vie aſſez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuſe aujourd'hui?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au ſervice d'autrui.

LYCANDRE.

Hélas?

LISETTE.

Vous ſoupirez? Dans ma triſte avanture
Je ne ſais quel eſpoir me ſoutient, me raſſure.

Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre eſpoir eſt fondé. Le moment ſouhaité
Peut arriver bien-tôt. La fortune ſe laſſe
De vous perſécuter; Mais dites-moi, de grace,
A qui parliez-vous là, quand je ſuis ſurvenu?

LISETTE.

Au fils de la maiſon. S'il vous étoit connu,
Vous l'eſtimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre eſtime?
Vous rougiſſez!

LISETTE.

Qui, moi? Me feriez-vous un crime
De lui rendre juſtice.

LYCANDRE.

Il eſt jeune, bien fait,
Riche, il vous voit ſouvent?

LISETTE.

Oui, ſouvent, en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, & ſans expérience;
Voilà bien des écueils!

LISETTE.

Soyez en aſſurance.
Mon cœur eſt au-deſſus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occaſion.

LYCANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune homme?

LISETTE.

Il ſe nomme Valere.

LYCANDRE.

Hé, mon Dieu, Qu'il ſe nomme
Ou Valere, ou Cléon, que m'importe? Il s'agit
De m'informer à fond des choſes qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Eſt-ce là tout?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'eſt tout?

LISETTE.

Oui; vous dis-

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh mais... Ce reproche m'affli
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien dégu
ſer,
Si j'y veux conſentir m'offre de m'épouſer
En ſecret.

LYCANDRE.

En ſecret? Il cherche à vous ſurprend

LISETTE.

Non; je répons de lui. Mais bien loin de me re
dre,

En acceptant ſon cœur, je refuſe ſa main;
A moins que ſes parens n'approuvent ſon deſſein;
Ils le rejetteront, je n'en ſuis que trop ſûre;
Et pour fuir un éclat, Monſieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce ſoir,
Pour que Valere & moi nous ceſſions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un ſort moins rigoureux, ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigez eſt une preuve inſigne
Et de votre prudence, & de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tû.
Vous pouvez aſpirer à la main de Valere;
Et même l'épouſer de l'aveu de ſon pere.

LISETTE.

Moi, Monſieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils ſe tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds;
Et reſpectant en vous une haute naiſſance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, juſqu'à ſa mort;
Ma mere a-t'elle eu ſoin de me cacher mon ſort?
Mon pere eſt-il vivant?

LYCANDRE.

Il reſpire; il vous aime;

Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi ſi long-temps m'abandonner ainſi ?

LYCANDRE.

Vous ſaurez ſes raiſons. Mais demeurez ici
Juſqu'à ce qu'il ſe montre, & gardez le ſilence,
C'eſt un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illuſtre naiſſance ?
Ah ! Je ne vous croi point, ſi vous n'éclairciſſez
Tout ce myſtère à fond.

LYCANDRE.

Non, j'en ait dit aſſez.
Pour ſavoir tout le reſte, attendez votre pere.
Adieu.-Mais dites-moi, le Comte de Tufiere
Demeure-t'il céans ?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah ! Monſieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triſte équipage ;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil ſi ſauvage...

LYCANDRE.

Je ſaurai l'abaiſſer.

LISETTE.

Il vous inſultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Juſqu'au revoir. Songez qu'une naiſſance illuſtre,
Des ſentimens du cœur reçoit ſon plus beau luſtre ;
Pour les faire éclater il eſt de sûrs moyens :
Et ſi le ſort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare tréſor enviant le partage,
Soyez riche en vertus : c'eſt là votre appanage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE.

Dois-je me réjouir ? Dois-je m'inquiéter ?
Ce que m'a dit Lycandre eſt bien prompt flatter
Mon petit amour propre ; & pourtant plus j'y penſe
Et moins à ſon diſcours je trouve d'apparence,
Le bon homme, à coup sûr, s'eſt diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler ſa fineſſe. Il veut me rendre fiere,
Afin que je me croye au-deſſus de Valere ;
Et le vieillard adroit uſant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien peſé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je ſuis bien-tôt déchue !
Je redeviens Liſette, & le ſort conjuré....
Pauvre Liſette ! Hélas ! Ton regne a peu duré !
Je me ſuis endormie, & j'ai fait un beau ſonge ;
Mais dans mon triſte état le réveil me replonge.

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

J'Avois beau vous attendre. Eh quoi, seule à l'écart?
Qu'y faites-vous?

LISETTE.

je rêve.

VALERE.

Il faut que ce vieillard
Qui vous est venu voir, vous ait dit quelque chose
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALERE.

Et quelle est donc la cause
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
Devroit me réjouir; & c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALERE.

Oh, oh! Le trait, sur ma parole,
Est des plus surprenans.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle;

Sur ce que je vous dis ; & cependant ce trait,
D'un excès de sageſſe eſt peut-être l'effet.

VALERE.

Je ne vous comprens point. Expliquez ce myſtère.

LISETTE.

Cela m'eſt défendu ; mais je ne puis me taire,
Et quoique l'on m'ordonne un ſilence diſcret,
Je ſens bien que pour vous je n'ai point de ſecret.
Je ſoutiens avec peine un fardeau qui me laſſe.

VALERE.

A la tentation ſuccombez donc, de grace.

LISETTE.

C'eſt le meilleur moyen de m'en guérir, je croi.
Mais ſi je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALERE.

Quoi ? Vous pouvez ...

LISETTE.

Jurez que, quoique je vous diſe,
Vous n'en raillerez point.

VALERE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchiſe,
Ou, ſi vous le voulez, mon indiſcrétion,
Exige de ma part cette précaution.
Au ſurplus, vous pourrez m'éclaircir ſur un doute
Qui me tourmente fort. Or écoutez.

VALERE.

J'écoute.

LISETTE.

ɔon homme m'a dit... Vous allez vous moquer.

VALERE.

non, vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer ;
ɪre, permettez que je vous interroge.
ondez franchement, & ſur-tout point d'éloge.

VALERE.

ɾons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
ɜ donne la naiſſance & l'éducation ?
ɪroyez-vous mes traits, mes façons, mon lan-
gage,
pres à ſoutenir un noble perſonnage ?

VALERE.

amant ſur ce point eſt un juge ſuſpect.
ıs vous m'avez d'abord inſpiré le reſpect,
Vénération. Qui les a pû produire ?
tre rang ? Votre bien ? Plût au ciel ! Je ſoupire
ſque je vois l'état où vous réduit le ſort.
ıs pour vous abaiſſer il fait un vain effort ?
le quelques parens que vous ſoyez iſſue,
ıcun remarque en vous, à la premiere vûe,
tain air de grandeur qui frappe, qui ſaiſit,
ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

diſcours eſt flatteur ; mais eſt-il bien ſincere ?

VALERE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Vale
Ce qu'on vient de me dire, & ce qui m'eſt bien do
Parce que ſon effet rejaillira ſur vous.
Par de fortes raiſons qu'on doit bien-tôt m'apprend
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de deſce
dre
D'une famille illuſtre & de condition ;
Si l'on n'a point voulu me faire illuſion.

VALERE.

Non, on vous a dit vrai, c'eſt moi qui vous l'aſſur
Et j'en ferai ſerment.

LISETTE *en riant.*

Fort bien.

VALERE.

Je vous conjure
Charmante Liſ... O ciel ! Je ne ſai plus comme
Vous nommer ; mais enfin, je vous prie inſtamen
Si vous m'aimez encor, d'être perſuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juſte idée,
Et ſouffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doi

(*Il ſe met à genoux.*)

LISETTE.

Valere, levez-vous, vous me rendez confuſe.

VALERE.

Quoi ? Vous, ſervir ma ſœur ! Ah ! Déja je m'accu
D'avo

D'avoir été trop lent à la déſabuſer ;
A vous manquer d'égards je pourrois l'expoſer.
Mon pere m'inquiéte, & je ſai que ma mere
Quelquefois avec vous prend un ton trop ſévere ;
Je vais donc avertir ma famille, & je crains...

LISETTE.

Ah ! Voilà mon ſecret en de fort bonnes mains !
On me défend ſur-tout de me faire connoître.
Si vous dites un mot à qui que ce puiſſe être,
Bien loin de me ſervir...

VALERE.

Eh bien, je me tairai.
Je ſuis dans une joie... Oh ! Je me contraindrai.
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc, j'apperçois Iſabelle.

SCENE III.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

VALERE *courant au devant d'Iſabelle.*

Ma ſœur, que je vous diſe une grande nouvelle !

LISETTE *le retenant.*

Eh bien, ne voilà pas mon étourdi.

VALERE.

Mon cœur
Ne peut ſe contenir. Je ſors. Adieu, ma ſœur.

ISABELLE.

Adieu ! Vous moquez-vous ? Dites-moi donc, n
frere,
Cette grande nouvelle ?

VALERE.

Oh ! Ce n'eſt rien.

ISABELLE.

Vale
Quoi, vous me plaiſantez ?

VALERE.

Non, non, quand vous ſaurez

LISETTE *bas à Valere.*

Allez-vous-en.

VALERE *ſort & revient.*

Ma ſœur, lorſque vous parlerez
A Liſette...

ISABELLE.

Eh bien donc ?

VALERE.

Ayez toujours pour el
Le reſpect...

ISABELLE.

Le reſpect ?

VALERE.

Oui ; car Mademoiſelle..
Je veux dire Liſette, a certainement lieu
De prétendre de vous, & de nous tous... Adieu.
(*Il ſort bruſquement.*)

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

JE ne ſai que penſer d'un diſcours auſſi vague ; Qu'en dites-vous ? Je croi que mon frere extravague.

LISETTE.

Quelque choſe à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du reſpect ! C'eſt aller un peu loin. Ce diſcours m'eſt ſuſpect. Oh ça, conviendrez-vous de ce que j'imagine ?

LISETTE.

Quoi ?

ISABELLE.

Mon frere vous aime. Oh, oui, oui, je devine. Votre air embarraſſé confirme mon ſoupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimeroit, ſeroit-ce un crime ?

ISABELLE.

Non. Mais...

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie ; Mais bon, je n'en croi rien.

ISABELLE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Pure saillie
De jeune homme, qui sait prodiguer les douceurs ;
Et qui sans rien aimer en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frere n'est point de ces conteurs volages ;
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connois sa droiture & sa sincérité,
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE *vivement*.

Quoi, sérieusement ?

ISABELLE.

Oui, la chose est certaine ;
Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah, ma bonne !

LISETTE.

Quoi donc ?

ISABELLE.

Je pénétre aisément.

LISETTE.

Quoi ? Que pénétrez-vous ?

ISABELLE.

Mon frere est votre amant,
Et mon frere, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut, & l'ame délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que si je n'étois point

ſuis . . .

ISABELLE.

Eh bien ?

LISETTE.

Il m'eſtime à tel point
oit ſon bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Vous rêvez ! Je vous ouvre mon ame
occaſion, Liſette, imitez-moi.
répondez-vous ? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

is je lui répons . . . Vous êtes curieuſe :
a.

ISABELLE.

Pourſuivez.

LISETTE.

Que je ſerois heureuſe
un parti qui lui pût convenir.
ut.

ISABELLE.

Je le croi. Mais je crains l'avenir ;
nour vous rendra malheureux l'un & l'autre ;

LISETTE.

ez votre idée, & nous avons la nôtre.

ISABELLE.

nt donc ?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
e frere enfin n'ayez aucun ſouci.

Ne vous alarmez point de ce que je hazarde ;
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoiſſez l'état
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il eſt ſouvent en proie.
Comment ſe porte-t'il ?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.
Il eſt donc bien épris ?

ISABELLE.

Oui, Liſette ; ſi bien
Qu'il le ſera toujours.

LISETTE.

Oh ! Ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien ſerment.

LISETTE.

Le ciel vous en préſerve.

ISABELLE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Votre eſprit a toujours en réſerv
Quelques ſi, quelques mais, qui, malgré votre ardeu
Pénétrent tôt ou tard au fond de votre cœur.

omte eſt sûrement d'une aimable figure ;
nérite y répond, ou du moins je l'augure ;
vous ne le voyez que depuis quelques mois ;
le connoiſſez peu. C'eſt pourquoi je prévois
ant qu'il ſoit huit jours, croyant le mieux con-
ître,
ue défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

re ſe peut pas. C'eſt un homme accompli.
s perfections mon cœur eſt ſi rempli,
le met à couvert de ma délicateſſe,
quelque défaut, c'eſt ſon peu de tendreſſe.
voit rarement.

LISETTE.

C'eſt qu'il a du bon ſens.
e fait ſouhaiter ſe fait aimer long-tems.
ous voit trop ſouvent, voit bien-tôt qu'il nous
le.

ISABELLE.

l'excuſez toujours, mais dites-moi, de grace,
i trouvez-vous point quelques défauts ?

LISETTE.

Qui, moi ?
moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi

Qu'ils n'échapperont pas long-temps à votre vûe ;
Et c'eſt tant pis pour vous. Eſtes-vous réſolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point ?
Cet homme eſt le Phœnix ; il ne ſe trouve point.
Si le Comte à vos yeux eſt ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur. Que ce ſoit votre oracle.
Mettez l'eſprit à part, ſuivez le ſentiment ;
S'il vous trompe, du moins c'eſt agréablement.
Il eſt bon quelquefois de s'aveugler ſoi-même,
Et bien ſouvent l'erreur eſt le bonheur ſuprême.

ISABELLE.

Me voilà réſolue à ſuivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercirez de les avoir ſuivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte ?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je ſens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'eſtime beaucoup, & ne puis le ſouffrir.
Le moyen d'y durer ? Toutes ſes conférences
Conſiſtent en regards, ou bien en révérences :
Dès qu'il parle, il s'égare, il ſe perd ; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'eſprit, on le prend pour un ſot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il ?

LISETTE.

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCENE V.

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE *du fond du théâtre, après plusieurs révérences.*

MAdame... Je crains bien de vous importuner.

LISETTE *à Isabelle.*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous...

PHILINTE *redoublant ses révérences.*

Ah, Madame!... De grace,
Si je suis importun, punissez mon audace.

ISABELLE *lui faisant la révérence.*

Monsieur...

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité...

ISABELLE *la lui rendant.*

J'ai pour votre personne

(*à Liſette.*)

L'eſtime & les égards... Aidez-moi donc, ma bonne;

LISETTE *après avoir fait pluſieurs révérences à Philinte, lui préſente un ſiége.*

Vous plaît-il vous aſſeoir ?

PHILINTE *vivement.*

Que me propoſez-vous ?
O ciel ! Devant Madame, il faut être à genoux.

LISETTE.

(*à Iſabelle*)

A vous permis, Monſieur. Dites-lui quelque choſe.

ISABELLE.

Je ne ſaurois.

LISETTE.

Fort bien ; l'entretien ſe diſpoſe
A devenir brillant... Monſieur, je m'apperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi,
Je me retire.

PHILINTE *la retenant.*

Non, il n'eſt pas néceſſaire ;
Et je ne veux ici qu'admirer & me taire.

LISETTE *à Philinte.*

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux ?

PHILINTE.

Je ne m'en laſſe point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux ;
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE *à Liſette.*

Oh ! Je pers contenance.

LISETTE *bas à Iſabelle.*

ien, interrogez-le ; il répondra, je penſe.

ISABELLE *bas à Liſette.*

s-même, aviſez-vous de quelque queſtion.

LISE[redacted]E *bas à Iſabelle.*

à vous d'entamer la converſation.

SABELLE *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*

l temps fait-il, Monſieur ?

LISETTE *à part.*

Matiere intéreſſante !

PHILINTE.

ame... en vérité... la journée eſt charmante.

ISABELLE.

ſieur, en vérité... j'en ſuis ravie.

LISETTE.

Et moi,

ſuis auſſi charmée, en vérité. Mais quoi,

converſation eſt donc déja finie ?

pour la relever, employons mon génie.

(*à part.*)

on quelque nouvelle ? Enfin il parlera.

ISABELLE.

rez-vous rien appris du nouvel opéra ?

PHILINTE.

en parle aſſez mal.

LISETTE *à part.*

Cet homme eſt laconique.

ISABELLE *à Philinte.*

Qu'y déſapprouvez-vous ? Les vers, ou la muſique ?

PHILINTE.

Je ſçai peu de muſique, & fais de méchans vers ;
Ainſi j'en pourrois bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avoûrai qu'au plus mauvais ouvrage,
Bien ſouvent, malgré moi, je donne mon ſuffrage.
Un auteur, quel qu'il ſoit, me paroît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne ſe prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux Auteurs la critique eſt utile.

PHILINTE.

La critique eſt aiſée ; & l'art eſt difficile.
C'eſt là ce qui produit ce peuple de cenſeurs,
Et ce qui rétrécit les talens des auteurs.
(à Iſabelle.)
Mais vous êtes diſtraite, & paroiſſez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu ! Qu'avez-vous ?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE *s'en allant avec précipitation.*

Je m'enfuis.

ISABELLE *le retenant.*

Non, reſtez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur !

ISABELLE.

C'eſt moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je ſouffre le martyre.

PHILINTE.

J'en ſuis au déſeſpoir. Je veux vous reconduire.
(Il met ſes gans avec précipitation.)
Madame, vous plaît-il de me donner la main ?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, juſqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, Madame ?

ISABELLE.

Ah ! Monſieur, à toute heure.
Mais ne me ſuivez point, de grace.

PHILINTE *à Liſette.*

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE.

Monſieur... en vérité,
J'ai la migraine auſſi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impoliteſſe,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtreſſe.
(Philinte lui donne la main & la reconduit.)

SCENE VI.

PHILINTE *ſeul.*

CEtte migraine-là vient bien ſubitement !
C'eſt moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'eſt ma timidé, que je ne ſaurois vaincre,
Qui me rend ridicule ! On vient de m'en convain
Que je ſuis malheureux ? Des jeunes Courtiſans
Que n'ai-je le babil & les airs ſuffiſans !
Quiconque s'eſt formé ſur de pareils modéles,
Eſt sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCENE VII.

PHILINTE, UN LAQUAIS *mal v*

LE LAQUAIS.

CEtte lettre, Monſieur, s'adreſſe à vous, croi ?

PHILINTE *lit.*

Au Comte de Tuſiere. Elle n'eſt pas pour moi ;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie,

PHILINTE *lui faiſant la révérence.*
(*à part.*)

Ah, Monſieur ! C'eſt à lui que l'on me ſacrifie.
Madame Liſimon n'y pourra conſentir,
Et je veux lui parler avant que de ſortir.
(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Holà, quelqu'un des gens du Comte Tufiere ?

PASQUIN *d'un ton arrogant.*

Que voulez-vous ?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fiere.

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Eſt-ce vous qui vous nommez Paſquin ?

PASQUIN.

C'eſt moi-même en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de Monſieur n'écorche point la bouche

LE LAQUAIS.

Monſieur, je ſuis confus. Ce reproche me touche.
J'ignorois qu'il fallût vous appeller Monſieur ;
Mais vous me l'apprenez, j'y ſouſcris de bon cœur ;

PASQUIN *d'un ton important.*

Tréve de compliment.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au Comte votre maître un petit mot de lettre ?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part ?

LE LAQUAIS.

Je me tais ſur ce point.
Elle eſt d'un inconnu qui ne ſe nomme point.
Adieu, Monſieur Paſquin. Quoique mon ignorance
Ait pour Monſieur Paſquin manqué de déférence,
Il verra déſormais, à mon air circonſpect,
Que, pour Monſieur Paſquin, je ſuis plein de reſpect.

SCENE IX.

PASQUIN *ſeul.*

CE maroufle me raille, & même je ſoupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond les airs que je me donne
Friſent l'impertinent, le ſuffiſant, le fat,
Et ſi, tout bien peſé, je ne ſuis qu'un pied plat.
Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil auſſi bien que mon maître.
Je ſens qu'un Glorieux eſt un ſot animal !
Mais j'entens du fracas. Ah ! c'eſt l'original

De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté ceſſe à ſon arrivée.

SCENE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE *entre marchant à grands pas & la tête levée. Ses ſix laquais ſe rangent au fond du Théâtre d'un air reſpectueux, Paſquin eſt un peu plus avancé.*

L'Impertinent !

PASQUIN *lui préſentant la lettre.*

Monſieur...

LE COMTE *marchant toujours.*

Le fat !

PASQUIN.

Monſieur...

LE COMTE.

Tai-toi.
Un petit campagnard s'emporter devant moi !
Me manquer de reſpect pour quatre cens piſtoles !

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem ? A qui s'adreſſent ces paroles ?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Il me parle, je croi! Holà, qu'il ſe retire,
Qu'on lui donne congé.

PASQUIN *à la Fleur.*

Je te l'avois prédit.
Va-t-en, je tâcherai de lui calmer l'eſprit.

SCENE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

Le Comte relit ce qu'il a écrit, & Paſquin lit la lettre.

LE COMTE *après avoir lû ce qu'il écrivoit.*

TU ne partiras point; & c'eſt une baſſeſſe
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politeſſe.
Un homme tel que moi ſe feroit deshonneur,
Si ſa plume à quelqu'un donnoit du Monſeigneur.
Non, mon petit Seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner ſur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'aſſurer un bonheur très-complet;
Mais, ſi c'eſt à ce prix, je ſuis votre valet.
(*Il déchire la lettre.*)
Oſte-moi cette table. Eh bien, que dit l'épitre?

PASQUIN.

Elle roule, Monſieur, ſur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc ? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez ; mais...

LE COMTE.

Oh, tréve de diſcours !

PASQUIN *lit.*

Celui qui vous écrit...

LE COMTE.

Qui vous écrit ! Le ſtile

Eſt familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(*Il lit.*)

Celui qui vous écrit s'intéreſſant à vous,
Monſieur, vous avertit ſans crainte & ſans ſcrupule,
Que par vos procédés, dont il eſt en-couroux,
Vous vous rendez très-ridicule.

LE COMTE *ſe levant bruſquement.*

Si je tenois le fat qui m'oſe écrire ainſi...

PASQUIN.

Pourſuivrai-je ?

LE COMTE.

Oui ; voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit.*

Vous ne manquez pas de mérite ;
Mais...

LE COMTE.

Vous ne manquez pas! Ah, vraiment, je
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que m

PASQUIN *lit.*

Vous ne manquez pas de mérite;
Mais bien loin de vous croire un prodige étonna
Apprenez que chacun s'irrite
De votre orgueil impertinent.

LE COMTE *donnant un ſoufflet à Paſq*

Comment, maraut? ...

PASQUIN.

Fort bien; le trait eſt impa
De ce qu'on vous écrit ſuis-je donc reſponſab
Au diable l'écrivain avec ſes vérités.

(*Il jette la lettre ſur la table.*)

LE COMTE.

Ah! Je vous apprendrai ...

PASQUIN.

Quoi? Vous me ma
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'aviſe
D'être votre lecteur ...

LE COMTE *lui donnant ſa bourſe.*

Faut-il que je vous diſ
Une ſeconde fois de ſerrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, & ſoyez diligent.

PASQUIN *va & revient.*

Savez-vous à combien cette ſomme ſe monte

LE COMTE.

Non pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(*à part.*)

s'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCENE XII.

LE COMTE *seul.*

Uiffai-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.
ons ſi je pourrois connoître l'écriture.

(*Il lit.*)

mi de qui vous vient cette utile leçon,
Emprunte une main étrangere;
ut) Il fait fort bien.
Mais il ne vous cache ſon nom,
e pour donner le temps à votre ame trop fiere
De ſe prêter à la ſeule raiſon;
lui-même ce ſoir, il viendra ſans façon,
Vous demander ſi votre humeur altiere
Aura baiſſé de quelque ton.

(*Il jette le billet.*)

ilà, ſur ma parole, un hardi perſonnage!
l vient, il payera cher un ſi ſenſible outrage.
i peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
ıs j'y penſe....

Qui veut parler ſurtout, & ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raiſonneuſe, elle raiſonne bien.

LE COMTE.

Et que dit-elle donc ?

PASQUIN.

Elle dit qu'Iſabelle
A pour les Glorieux une haine mortelle.

LE COMTE *ſe levant.*

Que dites-vous ?

PASQUIN.

Moi ? Rien. C'eſt Liſette. J'eſpe

LE COMTE.

On vient ; voyez qui c'eſt.

PASQUIN.

Ma foi, c'eſt le beau-

LE COMTE.

J'étois bien aſſuré qu'il feroit ſon devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je croi que ce coquin prétend m'apprendre à
Allez, faites-le entrer, & moi, je vais vous

SCENE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON *à Pasquin.*

LE Comte de Tufiere eſt-il ici, mon cœur ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur, le voici.

(*Le comte ſe léve nonchalament, & fait un pas au-devant de Liſimon qui l'embraſſe.*)

LISIMON.

Cher Comte, ſerviteur.

LE COMTE *à Pasquin.*

Cher Comte ! Nous voilà grands amis ; ce me ſemble.

LISIMON.

Ma foi, je ſuis ravi que nous logions enſemble.

LE COMTE *froidement.*

J'en ſuis fort aiſe auſſi.

LISIMON.

Parbleu, nous boirons bien.
Vous buvez ſec, dit-on ? Moi, je n'y laiſſe rien.
Je ſuis impatient de vous verſer raſade,
Et ce ſera bien-tôt. Mais êtes-vous malade ?
A votre froide mine, à votre ſombre accueil...

LE COMTE *à Pasquin qui préſente un ſiége.*

Faites aſſeoir, Monſieur... Non, offrez le fauteuil.

Il ne le prendra pas ; mais...

LISIMON.

Je vous fais excuſe.
Puiſque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en uſe.
Que je m'étalle auſſi ; car je ſuis ſans façon,
Mon cher, & cela doit vous ſervir de leçon.
Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais ſoit bannie.
Oh çà, mon cher garçon : veux-tu venir chez moi ?
Nous ſerons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, Monſieur ?

LISIMON.

A qui donc, je te prie ?
A Paſquin ?

LE COMTE.

Je l'ai crû.

LISIMON.

Tout de bon ? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela ?

LE COMTE.

Non ; mais je ſuis peu fait à ces manieres-là.

LISIMON.

Oh bien ! Tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes ?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tien, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je ſuis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politeſſe.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'eſt une traîtreſſe
Qui fait dire ſouvent ce qu'on ne penſe pas.
Je hais, je fuis ces gens qui ſont les délicats,
Dont la fiere grandeur d'un rien ſe formaliſe,
Et qui craint qu'avec elle on ne familiariſe;
Et ma maxime, à moi, c'eſt qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naiſſance
Sont un peu délicats ſur les diſtinctions,
Et je ne ſuis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! Vous le prenez haut. Ecoute, mon cher Comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'eſt pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle eſt riche, elle eſt belle, elle a beaucoup d'eſprit;

Tu lui plais ; j'y ſouſcris du meilleur de mon ame
D'autant plus que par là je contredis ma femme,
Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimen-
teur,
Qui ne dit pas un mot ſans dire une fadeur.
Mais auſſi ſi tu veux que je ſois ton beau pere,
Il faut baiſſer d'un cran, & changer de maniere,
Ou ſinon, marché nul.

LE COMTE *à Paſquin, ſe levant bruſquemen*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne ſuis qu'un ſo
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune

LE COMTE.

Mais ſi...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importun
L'heure du diner preſſe ; allons, veux-tu venir ?
Nous aurons le loiſir de nous entretenir
Sur nos arrangemens ; mais commençons par boire.
Grand ſoif, bon appétit, & ſur-tout point de gloire
C'eſt ma deviſe. On eſt à ſon aiſe chez moi ;
Et vivre comme on veut, c'eſt notre unique loi.
Vien, & ſans te gourmer avec moi de la ſorte,
Laiſſe en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

SCENE XV.

PASQUIN *ſeul.*

VOilà mon Glorieux bien tombé ! ſa hauteur
Avoit, ma foi, beſoin d'un pareil précepteur ;
Et ſi cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que ſon orgueil ſoit un mal incurable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

OUi, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en ſecret m'abaiſſer un moment,
Et deſcendre avec toi juſqu'à la confiance.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu ſeras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-pere.

LE COMTE.

Il m'adore à préſent.

PASQUIN.

J'en ſuis ravi.

LE COMTE.

J'eſpere
Que me connoiſſant mieux il me reſpectera,
Et je te garantis qu'il ſe corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveille
Et vous avez vuidé preſque vos deux bouteilles,

Av

Avec tant de ſang froid & d'intrépidité,
Que le futur beau-pere en étoit enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je ſerois ſon gendre;
Sa fille étoit ravie, & me faiſoit entendre
Combien à ce diſcours ſon cœur prenoit de part;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaiſir qu'elle laiſſoit paroître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté!

LE COMTE.

Si ſon pere eſt le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bon-homme, il contraint ſon humeur,
Et n'oſe preſque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'aſſomme,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN.

C'eſt qu'il eſt vieux, & qu'il a pris ſon pli.
D'ailleurs, il compte fort que ſa richeſſe immenſe
Eſt du moins comparable à la haute naiſſance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, & pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je ſuis ſûr que malgré tout ſon bien,

Il ſent qu'il a beſoin de ſe donner du luſtre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illuſtre.
De ces hommes nouveaux c'eſt là l'ambition.
L'avarice eſt d'abord leur grande paſſion ;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle eſt ſatisfaite
Et courrent les honneurs quand la fortune eſt fait
Liſimon, nouveau noble, & fils d'un pere heureu
Qui le comblant de biens n'a pû combler ſes vœu
Souhaite de s'enter ſur la vieille nobleſſe ;
Et ſa fille, ſans doute, a la même foibleſſe.
Un homme tel que moi flatte leur vanité ;
Et c'eſt là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naiſſance ;
Et pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon ſang, je vais dans le diſcour
Leur donner à penſer que mon pere eſt toujours
Dans cet état brillant, ſuperbe & magnifique,
Qui ſoutint ſi long-tems notre nobleſſe antique ;
Et leur perſuader que par rapport au bien
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur céde en rien

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux ſerviteur de Monſieur votre pere,
Autrefois m'a conté les cruels accidens
Qui lui ſont arrivés, & peut-être ...

LE COMTE.

Le temps
Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon pere autrefois tenoit l'état d'un Prince

i loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci,
os adversités n'ont rien sû jusqu'ici.
discrétion...

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue;
effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue;
a gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

l'état de mes biens on t'interrogera.
i entrer en détail, répons en assurance;
: ma fortune au moins égale ma naissance
isette sur-tout persuade-le bien.
r établir ce fait, c'est le plus sûr moyen;
elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

foi, vous devriez ménager cette fille.
: vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

ne suivante, moi, ménager le crédit!
rois trop à rougir d'une telle bassesse.
i d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
a dire que ce soit de concert avec moi;
pprouve ce commerce; il convient d'elle à toi.

On vient, ſors, & ſur-tout fais bien ton perſonn

PASQUIN.

Oh! Quand il faut mentir, nous avons du cour

SCENE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETT

ISABELLE.

JE vous trouve à propos, & mon pere veut b
Que nous ayons tous deux un moment d'entretie
Il me deſtine à vous; l'affaire eſt ſérieuſe.

LE COMTE.

Et j'oſe me flatter qu'elle n'eſt pas douteuſe:
Que par vous mon bonheur me ſera confirmé;
J'aſpire à votre main; mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oſerois-je prétendre?
C'eſt un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je ſai ce qu'elle penſe; & je croi qu'en effet
Vous avez lieu, Monſieur, d'en être ſatisfait.

LE COMTE. *à Iſabelle, après avoir rega*
dédaigneuſement Liſette.

Eh, faites-moi l'honneur de répondre vous-même

LISETTE.

Une fille, Monſieur, ne dit point, je vous aime;

ais garder le silence en cette occasion ;
'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE *à Isabelle.*

parlez-vous jamais que par une interprette ?

ISABELLE.

mme elle est mon amie, & qu'elle est très-discrette...

LE COMTE.

tre amie ?

ISABELLE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous ;
me semble ?

ISABELLE.

Il est vrai ; mais ne m'est-il pas doux ;
avoir en sa personne une compagne aimable,
nt la société rend ma vie agréable ?

LE COMTE.

oi, Lisette avec vous est en société ?
ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

pourquoi non, Monsieur ?

LE COMTE.

Chacun a sa maniere
penser ; mais pour moi...

LISETTE *à part.*

Le Comte de Tufiere

Eſt un franc Glorieux ; on me l'avoit bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'eſprit ;
De la ſincérité, de l'amitié, du zéle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.
Car enfin...

LE COMTE.

Votre pere a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour ?

ISABELLE.

Vous allez un peu vîte, & nous devons, peut-être,
Avant le mariage, un peu mieux nous connoître ;
Examiner à fond quels ſont nos ſentimens,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.
C'eſt peu qu'à nous unir le penchant nous anime ;
Il faut que ce penchant ſoit fondé ſur l'eſtime.
Et...

LE COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précaution & plus d'empreſſement.
Je croyois mériter que d'une ardeur ſincere
Votre cœur appuyât l'aveu de votre pere,
Et que ſur votre hymen me voyant vous preſſer ;
Vous me fiſſiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai crû mériter que du moins pour ma gloire,
Vous me fiſſiez l'honneur de ne pas tant vous croire ;
Que de votre perſonne oſant moins préſumer,
Vous paruſſiez moins ſûr que l'on dût vous aimer ;

e doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
neroit un ſoupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

l ſoupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le ſoupçon d'un défaut,
t l'effet contre vous n'agiroit que trop-tôt.

SCENE III.

BELLE, LE COMTE, VALERE; LISETTE.

VALERE.

Ois-je croire, ma ſœur, ce qu'on vient de m'ap-
prendre?

ISABELLE.

?

VALERE.

Que vous épouſez Monſieur.

LE COMTE.

J'oſe m'attendre,
ſieur, que ſon deſſein aura votre agrément.

VALERE.

ois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.

(Il veut sortir.)

J'en ſerai très-flatté. Je rejoins votre pere,
Pour lui donner parole & conclure l'affaire.

VALERE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, Monſieur ?

VALERE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bo
De me faire ſavoir qui peut la faire naître ?
Qui me traverſera ?

VALERE.

Mais... ma mere, peut-être.

LE COMTE.

Votre mere !

VALERE.

Oui, Monſieur.

LE COMTE *riant.*

Cela ſeroit plaiſa

ISABELLE *bas à Liſette.*

Il prend avec mon frere un ton bien ſuffiſant !

LE COMTE.

Elle ne ſait donc pas que j'adore Iſabelle ?
Et qu'un ami commun m'a propoſé pour elle ?

VALERE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALERE.

Pourquoi ?

LE COMTE.

C'eſt que j'avois compté qu'elle ſeroit pour moi.
J'avois imaginé que mon rang, ma naiſſance
Méritoient des égards & de la déférence ;
Que bien d'autres raiſons que je pourrois citer,
Si j'étois aſſez vain pour oſer me vanter,
Feroient pencher pour moi Madame votre mere.
Mais je me ſuis trompé, je le voi bien. Qu'y faire ?
Peut-être en ma faveur ſuis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'eſt pas connu ;
Et loin que le mépris, & m'offenſe & m'irrite,
Je ne m'en prens jamais qu'à mon peu de mérite.

VALERE.

Oui, nous, vous mépriſer ? En recherchant ma ſœur,
Certainement, Monſieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE *avec un ſouris dédaigneux.*

Oh, mon Dieu, point du tout.

VALERE.

Mais, à parler ſans feinte ;
Depuis aſſez long-tems ma mere eſt pour Philinte ;
Elle a même avec lui quelques engagemens ;
Et l'amitié, l'eſtime, en ſont les fondemens.

LE COMTE *d'un ton railleur.*

Oh, je le croi. Philinte eſt un homme admirable.

VALERE.

Non, mais à dire vrai, c'eſt un homme eſtima
Quoiqu'il ne ſoit plus jeune, il peut ſe faire ai
Et riche ſans orgueil...

LE COMTE.

Vous allez m'alarme
Par le portrait brillant que vous en voulez fair
Je commence à ſentir que je ſuis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il ſoit, m'a-t-on dit, un franc origina
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âg
Tout ce qu'on vante en moi n'eſt qu'un foible
tage,
Si-tôt qu'avec Philinte on veut me comparer
Et c'eſt lui faire tort que de déliberer.

LISETTE *à Iſabelle.*

Quoi! N'admirez-vous pas cette humble repart

ISABELLE.

Je n'en ſuis point la dupe, & cette modeſtie
N'eſt, ſelon mon avis, qu'un orgueil déguiſé

LE COMTE *à Iſabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étois propoſ
Mon ardeur eſt trop vive & trop peu circonſpe
On m'oppoſe un rival qu'il faut que je reſpect

ISABELLE *en ſouriant.*

Philinte, du reſpect veut bien vous diſpenſer.

LE COMTE *faiſant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALERE.

Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables. Du reste,
Plus on veut l'en convaincre, & plus il est modeste;
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très-sagement; car, sans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter sa naissance.

VALERE.

Il est bien Gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALERE.

Et de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,
Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire,
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
Car je suis ennemi de la présomption,
Que si Philinte étoit d'une condition,
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me seroit connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALERE.

C'eſt ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le

Par exemple, Monſieur, vous connoiſſiez mo
Avant de m'avoir vû ?

VALERE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, Monſieur ; car le nom de T
Nous ne le prenons pas d'une Gentilhommiere
Mais d'un château fameux. L'hiſtoire en cent e
Parle de mes ayeux, & vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous ſo
Et qu'entre mes vaſſaux j'ai trois cens Gentil
mes
Plus nobles que Philinte.

VALERE.

Ah ! Monſieur, je l

LE COMTE.

Les gens de qualité le ſavent mieux que moi ;
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeſt

VALERE.

C'eſt très-bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE.

Je le d
Les Grands perdent toujours à ſe glorifier,
Et rien ne leur ſied mieux que de s'humilier.

ſortez ?

VALERE.

Oui, Monſieur, je quitte la partie,
ſors enchanté de votre modeſtie.

E COMTE *lui touchant dans la main.*

es-nous bons amis ?

VALERE.

Ce m'eſt bien de l'honneur.

LE COMTE.

Parbleu, je ſuis votre humble ſerviteur.
s voyez Philinte, engagez-le, de grace,
pas m'obliger à lui céder la place.
beaucoup mieux, s'il renonce à l'eſpoir
uſer votre ſœur, & ceſſe de la voir.
lui, que je croi qu'il aura la prudence
me pas porter à quelque violence ;
vous le déclare en termes très-exprès,
emportoit ſur moi, nous nous verrions de près.

VALERE.

égard, Monſieur, je ne puis rien vous dire ;
'entens ce diſcours, & je vais l'en inſtruire.

SCENE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LIS

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du r

LE COMTE.

Perſonne, ſelon moi, n'en doit être ſurpri
Je n'ai pas de fierté ; mais à parler ſans fei
Je ſuis choqué de voir qu'on m'oppoſe Ph
Un rival comme lui n'eſt pas fait, que je
Pour traverſer les vœux d'un homme tel q

ISABELLE.

D'un homme tel que moi ! Ce terme-là m'
Il me paroît bien fort.

LE COMTE.

C'eſt ſelon la perſonne
Je conviens avec vous qu'il ſiéd à peu de g
Mais je croi que l'on peut me le paſſer.

ISABELLE

J
Le ciel vous a fait naître avec tant d'avanta
Que tout le genre humain vous doit un hu
mage.

LE COMTE.

Comment donc ? D'un rival prenez-vous l

ISABELLE.

i; mais à préſent que mon frere eſt ſorti,
que je vous parle avec moins de contrainte;
e vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

ndois de vous un plus juſte retour,
ivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

tre amour propre. Oui, tout me le fait croire:
ez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

l'autre m'anime, & la gloire que j'ai,
t les intérêts de l'amour outragé.
pû ſouffrir l'indigne préférence
tois menacé même en votre préſence.
tes qu'elle eſt fiere, & parle avec hauteur.
'eſt-ce que ma gloire, après tout? C'eſt l'hon-
eur.
neur, il eſt vrai, veut le reſpect, l'eſtime;
eſt généreux, ſincere, magnanime;
dire en deux mots, quelque choſe de plus,
& fut toujours la ſource des vertus.

ISABELLE

ets de l'honneur je ſuis perſuadée;
-t-il de ſoi-même une ſi haute idée,
a laiſſe éclater en propos faſtueux?
itable honneur eſt moins préſomptueux;
vante point; il attend qu'on le vante;
la vanité, qui, laſſe de l'attente,

Et qui, fiere des droits qu'elle ſait s'arroge
Croit obtenir l'eſtime en oſant l'exiger.
Mais loin d'y réuſſir, elle offenſe, elle irrit
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grace, à quel propos cette diſtinction

ISABELLE.

Je vous laiſſe le ſoin de l'application ;
Et de la modeſtie embraſſant la défenſe,
Je ſoutiens que par elle on voit la différen
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en
Sans jamais y prétendre, & ſans même le c
L'un eſt ſuperbe & vain, l'autre n'a point d
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclat
L'un aſpire aux égards, l'autre à les mérite
Je dirai plus. Les gens nés d'un ſang reſpec
Doivent ſe diſtinguer par un eſprit affable,
Liant, doux, prévenant ; au lieu que la fier
Eſt l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur eſt par tout odieuſe, importune
Avec la politeſſe, un homme de fortune
Eſt mille fois plus grand, qu'un grand toujo
mé,
D'un limon précieux ſe préſumant formé,
Traitant avec dédain, & même avec rudeſſe
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble e
Croyant que l'on eſt tout quand on eſt de ſo
Et croyant qu'on n'eſt rien au-deſſous de ſo

LE C

LE COMTE.

e discours est fort beau; mais que voulez-vous dire?

ISABELLE.

ette, mieux que moi, saura vous en instruire.
lui laisse le soin de vous interpréter
discours, qui paroît déja vous irriter.

LE COMTE.

, de grace, avec vous souffrez que je m'explique;
te fille, après tout, est votre domestique.
ne commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez;
gens de son état vous la distinguerez:
ous me ferez voir une preuve fidéle
os égards pour moi, dans vos égards pour elle
connoît à fond mon esprit, mon humeur;
utez, profitez, & méritez mon cœur.
eu.

SCENE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

VOus restez donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
uffrez une fois que je me satisfasse.

Il faut que je vous parle ; on me l'ordonne ;
J'en meurs d'envie auſſi ; mais je ne ſai pou

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune & me bleſ

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre nobleſſe ;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paroît bien

LE COMTE.

Quoi vous oſez ...

LISETTE.

Oui, j'oſe ; & votre erreur
Me force à vous prouver à quel point je vou
Vous vous perdez, Monſieur.

LE COMTE.

Comment donc, je n

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos gr
Vous décélent d'abord, malgré la politeſſe
Dont vous les décorez. La gloire eſt bien t
Le diſcours d'Iſabelle étoit votre portrait,
Et ſon diſcernement vous a peint trait pou
Dût la gloire en ſouffrir, je ne ſaurois me t
Je ne vous dirai pas, changez de caractere
Car on n'en change point, je ne le ſai que t
Chaſſez le naturel, il revient au galop ;
Mais du moins je vous dis, ſongez à vous c
dre,
Et devant Iſabelle efforcez-vous de feindre

Paroiſſez quelque temps de l'humeur dont elle eſt,
Et faites que l'orgueil ſe prête à l'intérêt.
Voilà mon ſentiment. Profitez-en, ou non ;
Mon cœur ſeul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paroît mécontente ;
Je lui baiſe les mains, & je ſuis ſa ſervante.

SCENE VI.

LE COMTE *ſeul.*

Il n'eſt donc plus permis de ſentir ce qu'on vaut ?
Savoir tenir ſon rang paſſe ici pour défaut ?
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance,
Les ſentimens qu'inſpire une haute naiſſance ?
Si je m'en croyois . . . Non, je veux prendre ſur moi.
L'amour & l'intérêt m'en impoſent la loi.
Oui, devant Iſabelle il faudra me contraindre.
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre ;
Va dès ce même inſtant me voir tel que je ſuis,
S'il m'oſe diſputer l'objet que je pourſuis.
Je veux connoître un peu ce petit perſonnage ;
Et lui parler d'un ton à le rendre plus ſage.

SCENE VII.

LE COMTE, PHILINT

PHILINTE *faiſant pluſieurs révéren*

JE ne viens vous troubler dans vos réfléxio
Que pour vous aſſurer de mes ſoumiſſions,
Monſieur. Depuis long-tems je vous dois cet
mage,
Et je ne le ſaurois différer davantage.

LE COMTE.

Très-obligé, Monſieur. D'où nous connoiſſons

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bien-tôt celui de me faire connoître.
Mon nom n'impoſe pas; mais...

LE COMTE.

Cela peut bie

PHILINTE.

Tel qu'il eſt, puiſqu'il faut qu'il vous ſoit décli
(en faiſant une profonde révérence.)
Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! J'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE *d'un air très humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférence

ien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raiſon;

e quoi s'agit-il ? Parlez-moi ſans façon.

PHILINTE.

eſt mon ami ; vous le ſavez, je penſe ?

LE COMTE.

importe cela ?

PHILINTE

Tantôt en ſa préſence,

croi ſon rapport, & j'en ſuis peu ſurpris;

'avez honoré... d'un aſſez grand mépris.

LE COMTE.

exaltoit fort ; moi, j'ai dit ma penſée.

délicateſſe en eſt-elle bleſſée ?

PHILINTE *faiſant la révérence.*

onſieur, point du tout ; je me connois ; je

oi

peut avec raiſon dire du mal de moi.

ajoûte encore à l'égard d'Iſabelle,

ous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

préciſément ce que j'ai prétendu

vous dit.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

oi ?

PHILINTE

Vous exigez un cruel ſacrifice ;
Et je doute bien fort que je vous obéiſſe.

LE COMTE *d'un air railleur.*

Vous en doutez, Monſieur ?

PHILINTE.

Jamais juſqu'à ce jour ;
Je ne me ſuis ſenti ſi plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monſieur, j'en déſeſpere ;
Et j'en viens d'aſſurer Iſabelle & ſa mere.

LE COMTE *mettant ſon chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment ?

PHILINTE.

Avec confuſion, mais très-diſtinctement.
La nature envers moi moins mere que marâtre,
M'a formé très-rêtif, & très-opiniâtre ;
Sur-tout lorſque quelqu'un veut m'impoſer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE

La mienne eſt bien mutine.
Plus on lui fait la guerre, & plus elle s'obſtine ;
Et jamais la hauteur ne pourra la domter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'inſulter !

Un petit Gentilhomme oſe avoir cette audace ?

PHILINTE.

Moi, Monſieur ? Je vous viens demander une grace.

LE COMTE.

Et c'eſt ?

PHILINTE.

De m'accorder le plaiſir & l'honneur. . .

De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Eſt bien grande en effet. Vous êtes téméraire.
Vous vous méconnoiſſez. Mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE *d'un air railleur mettant ſes gants.*

Je ſuis reconnoiſſant de cette grace inſigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en eſt digne.

LE COMTE.

Trève de compliment. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand riſque en oſant me braver.

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCENE VIII.

LE COMTE, PHILINTE, LISIMO

LISIMON *accourant.*

CHez moi, morbleu, chez moi, faire un pa
vacarme?
Par la mort, le premier...

PHILINTE.

Le reſpect me déſarme

LISIMON.

Ah! Vous êtes mutin, Monſieur le Doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur, il n'eſt pas dangere

PHILINTE.

C'eſt ce qu'il faudra voir. Du moins je vous aſſ
Que de cette maiſon, ſi quelqu'un peut m'exclure
Ce ne ſera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce ſera moi.

PHILINTE.

Je prens la liberté de vous dire...

LISIMON.

Je croi
Qu'un pere de famille, en ce cas eſt le maître.

PHILINT

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prens la liberté de l'être ;
En dépit de ma femme & de ſes adhérans :
Si tu ne le ſais pas, c'eſt moi qui te l'apprens.
Le Comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre ;
J'ai pris la liberté de le choiſir pour gendre.
Ma fille en eſt d'accord, & prend la liberté
De ſe ſoumettre en tout à mon autorité.
Ainſi ſans te flatter contre toute apparence ;
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, Monſieur, de répondre à cela ;
Que Madame n'eſt pas de ce ſentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en eſt pas ? J'ai donné ma parole.
Si pour me chicanner Madame eſt aſſez folle ;
Madame ſur le champ, par le pouvoir que j'ai ;
En même temps que toi, recevra ſon congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille ; & l'aveu de ſa mere
Me permet d'aſpirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
Juſques-là j'ai mes droits, & je les ſoutiendrai.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

QUelle obſtination.

LE COMTE.

Ceci vient de Valere,
Et je m'en vengerois ſi vous n'étiez ſon pere.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir ſous le bâton,
Ou le gueux, dès ce ſoir, quittera ma maiſon.
Il m'a joué d'un tour... Eh! la, la, patience.

LE COMTE.

C'eſt un petit Monſieur rempli de ſuffiſance.

LISIMON.

Le portrait de ſa mere, un ſot, un fréluquet
Qui fait le bel eſprit, & n'a que du caquet.
Oh, la méchante femme! avec ſon air affable,
Compoſé, doucereux; c'eſt un tyran, un diable
De ſang froid. Tout à l'heure, en termes éloquens,
Et tous bien de niveau, mais malins & piquans,
Devant ma fille même, elle m'a fait entendre,
Qu'elle me quittera ſi je vous prens pour gendre;
Et moi, j'ai répondu que j'étois réſigné,
A ſouffrir ce malheur dès qu'elle auroit ſigné.

immédiatement après ſa ſignature,
pourroit aller à ſa bonne avanture.
cela, force pleurs, évanouiſſement.
elle & Liſette avec gémiſſement
it vîte ſecourue, & par cérémonie,
ites trois à préſent pleurent de compagnie.
qu'une femme pleure, une autre pleurera,
outes pleureront tant qu'il en ſurviendra.

LE COMTE.

ſi notre projet ſouffre de grands obſtacles.

LISIMON.

r en venir à bout, je ferai des miracles.
que j'apprens de toi me réchauffe le cœur.
ie te croyois pas un ſi puiſſant Seigneur.
nment diable! Ton pere, à ce que l'on m'aſſure
: dans ſa Baronie une noble figure.

LE COMTE *lui frappant ſur l'épaule.*

ez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
vos tons familiers vous vous corrigerez;
is ne tutoyerez plus un gendre de ma ſorte.

LISIMON.

foi, ſans y penſer, l'habitude m'emporte.
cérémonial enfin je me ſoumets.

LE COMTE.

le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
, tu ſeras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle maniere
De ſe corriger.

LISIMON.

Oh ! Trève à votre humeur fier
Et conſultons tous deux comme je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conſeil que je vous donnerai,
C'eſt de ne plus ſouffrir qu'ici l'on ſe hazarde,
A dire ſon avis ſur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, Monſieur, je vous jure
Quand vous ſerez d'accord, je ſuis prêt à conclure

SCENE X.

LISIMON *ſeul.*

IL faut que je ſois bien poſſedé du démon,
Pour ſouffrir les hauteurs d'un pareil rodomon ;
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puiſque dans mon dépit ſon empire m'arrête.

Je vais rompre. Attendons. Si je prens ce parti,
De mon autorité me voilà departi;
Je ferai triompher & mon fils & ma femme,
Et Monsieur désormais dépendra de Madame.
Bel honneur que je fais à Messieurs les maris!
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris,
Mais l'honneur me réveille; il m'excite à combattre;
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIER

LISETTE, PASQUIN.

Ils entrent par deux différens côtés du théâtre, le premier, & marchant fort vîte.

LISETTE.

QUoi, ſans me regarder, doubler ainſi le

PASQUIN.

Ah ! Ma Reine, pardon, je ne vous voyois p
Auriez-vous, par hazard, quelque choſe à

LISETTE.

Oui, ſur de certains faits voudriez-vous m'i

PASQUIN.

Le puis-je ?

LISETTE.

Aſſurément.

PASQUIN.

Vous avez donc g
D'en douter.

LISETTE.

Mais ſur vous il faut faire un e

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je ſuis homme à tout faire
Pour vous marquer mon zéle & tâcher de vous plaire.
Quel eſt ce grand effort que votre autorité
M'impoſe ?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matiere,
Avez-vous jamais vû le château de Tufiere ?

PASQUIN.

(*à part.*)

Si je l'ai vû ? Cent fois. C'eſt mentir hardiment.

LISETTE.

Eſt-ce un ſi bel endroit qu'on nous l'a dit ?

PASQUIN.

Comment ?
C'eſt le plus beau château qui ſoit ſur la Garonne.
Vous le voyez de loin qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone ! Bon Dieu ! Quel grand mot eſt-ce là ?

PASQUIN.

C'eſt un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela.
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'eſt très-facile, & je vais vous décrire
Ce ſuperbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que ſi vous le voyez.
D'abord, ce ſont ſept tours, entre ſeize courtines...
Avec deux tenaillons placés ſur trois collines...
Qui forment un vallon, dont le ſommet s'étend
Juſques ſur.. un dongeon... entouré d'un étang...
Et ce dongeon placé juſtement... ſous la zone...
Par trois angles ſaillans, forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château!

PASQUIN.

Je croi, ſans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'eſt donc en ce lieu que le pere du Comte
Tient ſa cour?

PASQUIN.

Oui, ma Reine; & faites votre compte;
Que dans tout le Royaume il n'eſt point de Seigneur
Qui ſoutienne ſon rang avec plus de ſplendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, ſuperbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, ſix pages;
Domeſtiques ſans nombre & bien entretenus,
Tout cela ne ſauroit manger ſes revenus.

LISETTE.

Mais c'eſt donc un Seigneur d'une richeſſe immenſe?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par ſa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut.
Vous mentez à préſent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc ?

LISETTE.

Un menteur qui n'a pas de mémoire ;
Se décelle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le Comte eſt grand Seigneur. Dans un autre entretien,
Vous m'avez aſſuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paroît ſans replique ;
Naturellement, moi, je ſuis très-véridique.
Mais j'obéis. Au fond les faits ſont très-conſtans,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du pere
Se trouvera très-vrai. Depuis, tout a changé.
Dans un piteux état le bonhomme eſt plongé ;
Et le pauvre Seigneur traîne une vie obſcure.
Mais mon maître voulant qu'il faſſe encore figure ;
Par un récit pompeux, fruit de ſa vanité,
Vient de le rétablir de ſon autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la choſe ſoit ſecrette.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiſcrette,
Je ferois tort au Comte. Et ſi je fais des vœux,
C'eſt pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valere à mes efforts ſans relâche s'oppoſe;
Mais à les ſeconder je veux qu'il ſe diſpoſe.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos auſſi
Je vais me retirer, puiſqu'il vous cherche ici.

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

LISETTE *d'un air dédaigneux.*

AH! Vous voilà, Monſieur; vraiment, j'en ſuis ravie.

VALERE.

Quoi, vous voulez gronder?

LISETTE.

J'en aurois bien envie.

VALERE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais ſur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés; dites-vous, ſont vos lois!

VALERE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Cependant, devant Monſieur le Comte
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte.
Et contre mon avis, votre zéle emporté
A sû porter Philinte à toute extrêmité.

VALERE.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
De riſquer contre lui juſques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'eſt un homme de cœur;
Qui n'a dû ſur le reſte écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur! Ce diſcours me fatigue & m'irrite.

VALERE.

Mais par quelle raiſon? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos ſoins avec ardeur,
Pour faire que le Comte épouſe votre ſœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte;
Je vous déclare, moi, ſans myſtere & ſans feinte,
Que Demoiſelle ou non, comme le Ciel voudra,
Liſette, de ſes jours, ne vous épouſera.
J'ai conclu. C'eſt à vous maintenant de conclure.

VALERE.

(*voyant Lycandre.*)

Par quel motif?... Et quoi, cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens?

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALERE.

Adieu donc.

SCENE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

JE reviens ;
Et je vous trouve encore en même compagnie.

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valere a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune Seigneur
Qui demeure céans, ne prétende à ſa ſœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous ſoutenez le Comte de Tufiere ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, contre tous, & de toute maniere
Il eſt vrai que le Comte eſt ſi préſomptueux,
Qu'on ne peut ſe prêter à ſes airs faſtueux :
Il ne reſpecte rien, ne ménage perſonne ;
Et plus je le connois, plus ſa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah, que vous m'affligez !

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

LYCANDRE.

s vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
e qui le concerne? Eſt-il donc bien poſſible,
à votre empreſſement il ſe montre ſenſible,
ues à vous marquer des égards, des bontés?

LISETTE.

'a payé mes ſoins que par des duretés.
e puis y penſer ſans répandre des larmes.
nporte; à le ſervir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

entens-je? Juſte ciel! Quel bon cœur d'un côté!
l'autre, quel excès d'inſenſibilité!
éteſtable orgueil! Non, il n'eſt point de vice
funeſte aux Mortels, plus digne de ſupplice.
lant tout aſſervir à ſes injuſtes droits,
l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous ſerez, je l'eſpere;
conſolation d'un trop malheureux pere.

LISETTE.

haque inſtant, Monſieur, vous me parlez de lui.
evoit à mes yeux ſe montrer aujourd'hui:
s il ne paroît point. Vous me trompiez, peut-être.

LYCANDRE.

peu de patience; il va bien-tôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi differe-t-il de trop heureux momens ?
Que ne vient-il s'offrir à mes embraſſemens ?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que ſa préſence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi ? Se peut-il qu'il le per

LYCANDRE.

Il craint que ſes malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidiſſent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah ! Qu'il me connoît mal !

LYCANDRE.

Enfin, qu'il vien
Sur ſa triſte avanture il veut qu'on vous prévienn
Peut-être eſpérez-vous le voir dans ſon éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en ſera plus cher ; & loin qu'il m'importune
Il verra que mon cœur, plein de ſon infortune,
Redoublera pour lui de tendreſſe & d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
Il ſera poſſeſſeur du peu que je poſſéde.
Mon zéle à ſes malheurs ſervira de reméde.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait préſent ;
Je garde un diamant que m'a laiſſé ma mere.
Je vais tout engager, tout vendre pour mon pere.

Heureuſe, ſi je puis & mille & mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

LYCANDRE.

Arrêtez. Laiſſez-moi reſpirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon ame attendrie.
Vous aimez votre pere; il n'eſt plus malheureux.

LISETTE.

Ah! Puiſqu'il eſt ſi lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monſtre a cauſé ſa miſere.

LYCANDRE.

Quel monſtre?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil. L'orgueil de votre mere.
Par ſon faſte, les biens ſe ſont évanouis:
Son orgueil a cauſé des malheurs inouis.

LISETTE.

Eh comment?

LYCANDRE.

Une Dame aſſez conſidérable
Lui diſputant le pas dans un lieu reſpectable,
En reçut un affront ſi ſanglant, ſi cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaiſir mortel.
L'époux de cette Dame enflammé de colere,
Pour venger cet affront, attaqua votre pere
Au retour d'une chaſſe; & prit ſi bien ſon temps;
Qu'ils ſe trouverent ſeuls pendant quelques inſtans.

D'un trop funeſte effet ſa fureur fut ſuivie.
Il vouloit ſe venger ; il y perdit la vie.
En un mot votre pere, en défendant ſes jours,
Tua ſon ennemi ; mais ſans autre ſecours
Que celui de ſon bras armé pour ſa défenſe.
Les parens du défunt pouſſerent la vengeance
Juſqu'à faire paſſer ce malheureux combat,
Pur effet du hazard, pour un aſſaſſinat.
Des témoins ſubornés ſoutiennent l'impoſture.
On les croit. Votre pere outré de cette injure,
Se défend ; mais en vain. Il ſe cache. Auſſi-tôt
Un arrêt le condamne. Et pour fuir l'échaffaud,
Il paſſe en Angleterre, où quelques jours enſuite
Votre mere devient compagne de ſa fuite,
Le rejoint avec vous qui ſortiez du berceau ;
Et ſon orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel ! Que m'apprenez-vous ? Ce n'eſt donc pas ma mere
Que j'avois au couvent, & qui m'étois ſi chere ?

LYCANDRE.

C'étoit votre nourrice. Elle vous ramena.
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre pere, deux ans après ſa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance ;
Se diſant votre mere, & cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce ſecret ? Et par quelle raiſon

Me

aiſſer ignorer de quel ſang j'étois née ?

LYCANDRE.

: vous rendre modeſte autant qu'infortunée ;
our vous épargner des regrets, des douleurs ;
u'à ce que le ciel adoucît vos malheurs.
t ainſi que l'avoit ordonné votre pere ;
i précaution vous étoit néceſſaire.

LISETTE.

rûle de le voir ; & je tremble pour lui.
ment oſera-t-il ſe montrer aujourd'hui,
ès l'injuſte arrêt ? . . .

LYCANDRE.

Pendant ſa longue abſence ;
fidéles amis sûrs de ſon innocence,
uiſſans à la cour, ont eu tant de ſuccès,
ils l'ont déterminée à revoir le procès ;
leux des faux témoins prêts à perdre la vie ;
: enfin avoué leur noire calomnie.
re pere caché depuis près de deux ans,
:ndoit les effets de ces ſecours puiſſans.
vient de lui donner d'agréables nouvelles :
uche au terme heureux de ſes peines mortelles.

LISETTE.

il ne s'expoſe point. Je crains quelque accident,
elque piége caché. N'eſt-il pas plus prudent
: nous l'allions chercher ? Par notre diligence
renons ſes bontés & ſon impatience.
:ons, Monſieur, je veux embraſſer ſes genoux,
iourir de plaiſir dans des tranſports ſi doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie.
Vous voulez la chercher, & le ciel vous l'envoie
Oui, ma fille, voici ce pere malheureux;
Il vous voit; il vous parle; il eſt devant vos yeux.

LISETTE *ſe jettant à ſes pieds.*

Quoi, c'eſt vous-même! O ciel! Que mon ame ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur.
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais hélas! Que je crains de revoir votre frere!

LISETTE.

Mon frere! Et quel eſt-il?

LYCANDRE.

Le Comte de Tufiere.

LISETTE.

Je ne ſais où j'en ſuis! Je ne reſpire plus!
Daignez me ſoutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra!

LISETTE.

Moi, ſa ſœur?

LICANDRE.

Oui, ma fille

LISETTE.

Sans doute, nous ſortons de la même famille;

ù, le Comte eſt mon frere ; & dès que je l'ai vû,
travers ſes mépris, mon cœur l'a reconnu.
mon foible pour lui je ne ſuis plus ſurpriſe.

LYCANDRE.

tre cœur le prévient, & l'ingrat vous mépriſe !
! Je veux profiter de cette occaſion,
ur jouir devant vous de ſa confuſion,
and le temps permettra de vous faire connoître.

LISETTE.

ques-là devant lui ne dois-je plus paroître ?

LYCANDRE.

n. Je vais le trouver. La converſation
ra vive, à coup sûr ; & ſa préſomption
rite qu'avec lui prenant le ton de pere,
faſſe à ſes hauteurs une leçon ſévére.

LISETTE.

ne vous connoît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

n. Nous nous ſommes vûs. Il me connoît. Rentrez,
fille. Quelqu'un vient ; gardez bien le ſilence.

LISETTE *lui baiſant la main.*

n pere, attendez tout de mon obéiſſance.

SCENE IV.

LYCANDRE, PASQUIN *s'arrêtant à considérer Lycandre.*

LYCANDRE.

LE Comte de Tufiere eſt-il chez lui ?

PASQUIN *d'un ton bruſque.*

Pourquoi

LYCANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN *le regardant du haut en bas.*

Lui parler ? Qui ? Vous ?

LYCANDRE.

Mo

PASQUIN *d'un air mépriſant*

Cela ne ſe peut pas.

LYCANDRE.

La raiſon, je vous prie ?

PASQUIN.

C'eſt qu'il eſt en affaire.

LYCANDRE.

Oh ! je vous certifie,
Quelqu'occupé qu'il ſoit, que dès qu'il apprend
Que je veux lui parler, il y conſentira.

PASQUIN *fiérement.*

Eh ! Qu'êtes-vous ?

LYCANDRE.

Je ſuis... car je pers patience ;
Un homme très-choqué de votre impertinence.

PASQUIN *à part.*

Il a, ma foi, raiſon. Je retombe toujours.
(*à Lycandre.*)
Et je veux m'en punir. Je voi que mon diſcours,
Monſieur, n'a pas le don de vous être agréable ;
Mais ſi je ſuis ſi fier, je ſuis très-excuſable.

LYCANDRE *vivement.*

Et par où, s'il vous plaît ?

PASQUIN.

Pour le dire, en un mot ;
Et ſans trop me vanter ; c'eſt que je ſuis un ſot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'eſt point, quand on connoît ſa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très-ſouvent la parole ſi haute,
Il eſt ſi ſuffiſant, que, par occaſion,
Je le deviens auſſi, mais ſans réfléxion.
Heureuſement pour moi, la raiſon, la prudence ;
Abrégent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baiſſé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre ;
Que je viens demander ſa réponſe à la lettre
Que l'on vous a pour lui remiſe de ma part,
L'a-t-il lûe ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur. Seriez-vous par hazard
L'inconnu ?

LYCANDRE.

Je le ſuis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce !
Eh ! Vite, ſauvez-vous. J'ai reçu ſa réponſe,
Et je la ſens encor.

LYCANDRE *ſouriant.*

Ne craignez rien pour moi,
Il ſera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi ?
Vous vous expoſez ? ...

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le riſque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre biſque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grace.

PASQUIN *va, & revient.*

En vérité, je crains ...

LYCANDRE *d'un air impatient.*

Ah !

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCENE V.

LYCANDRE *ſeul.*

PAr les airs du valet on peut juger du maître.
Ah! Du moins, ſi mon fils pouvoit ſe reconnoître!
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard ſa fierté plieroit ſous ſa raiſon.
Mais je n'oſe [illegible]rer....

SCENE VI.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*

QUel eſt le téméraire,
Quel eſt l'audacieux qui m'oſe?... Ah! c'eſt mon pere!

LYCANDRE.

L'accueil eſt très-touchant; j'en ſuis édifié.

PASQUIN *à part.*

Comment donc? Le voilà comme pétrifié!

LE COMTE *ôtant ſon chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuſe.
Excuſez-moi, Monſieur.

PASQUIN *à part.*

Il lui demande excuſe !

LE COMTE.

(à Paſquin.)

Je croyois... Sors, Paſquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chaſſez-vous ?

Laiſſez-le ici ; je veux...

LE COMTE *pouſſant Paſquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE *retenant Paſquin.*

Reſte.

PASQUIN *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y ſuis pour perſonne.

SCENE VII.

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

QUe veut dire ceci ?

LE COMTE.

J'ai mes raiſons.

LYCANDRE.

Pourquoi

Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi ?

LE COMTE,

LE COMTE.

ux regards d'un valet dois-je expoſer mon pere ?

LYCANDRE.

ous craignez bien plutôt d'expoſer ma miſere,
oilà votre motif. Et loin d'être charmé
e me voir près de vous, votre orgueil alarmé
rougit de ma préſence. Il ſe ſent au ſupplice.
e ſa confuſion votre cœur eſt complice ;
: tout bouſi de gloire, il n'oſe ſe prêter
ux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.
h ! Je ne voi que trop en cette conjoncture,
u'une mauvaiſe honte étouffe la nature.
'eſt envain qu'un billet vous avoit prévenu ;
t je me ſuis trompé, croyant qu'un Inconnu
'ous corrigeroit mieux qu'un pere miſérable,
u'à vos yeux la fortune a rendu mépriſable.

LE COMTE.

ui, moi, je vous mépriſe ? Oſez-vous le penſer ?
u'un ſoupçon ſi cruel a droit de m'offenſer !
royez que votre fils vous reſpecte, vous aime.

LYCANDRE.

'ous ? Prouvez-le moi donc, & dans ce moment même.

LE COMTE.

'ous pouvez diſpoſer de tout ce que je puis.
'arlez ; qu'exigez-vous ?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je ſuis ;

Vous vous faſſiez honneur de bannir tout myſtere,
Et de me reconnoître en qualité de pere
Dans cette maiſon-ci. Voyons ſi vous l'oſez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous expoſez?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Liſimon. Menez moi chez ſa fille.

LE COMTE.

De grace, à vous montrer ne ſoyez pas ſi prompt.
Vous les expoſeriez à vous faire un affront.
Vous ne ſavez donc pas juſqu'où va l'arrogance
D'un Bourgeois ennobli, fier de ſon opulence?
Si le faſte & l'éclat ne ſoutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illuſtre ſang.
Meſurant ſes égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faiſant mille efforts,
Pour cacher ſes beſoins ſous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom & mon courage
Font toute ma richeſſe; & ce ſeul avantage,
Rehauſſé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens & de protections.
J'ai monté par degrés, & riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naiſſance;
Et ſans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auroient pû m'introduire auprès de Liſimon.

LYCANDRE.

l'a peint tout autre ; & j'ai peine à vous croire.
e discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
our moi qui ne suis ni superbe ni vain ,
tends me montrer, & j'irai mon chemin.

(*Il veut sortir.*)

LE COMTE *le retenant.*

z quelques jours ; la faveur n'est pas grande ;
jette à vos pieds , & je vous la demande.

LYCANDRE.

is. La vanité me déclare à genoux ,
pere infortuné n'est pas digne de vous.
ui , j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mere ;
'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

ompatissez donc à la noble fierté
mon cœur , il est vrai , n'a que trop hérité.
ste , soyez sûr que m'a plus forte envie
de vous servir aux dépens de ma vie.
du moins ménagez un honneur délicat ;
mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

me faites pitié. Je vois votre foiblesse ;
ix , en m'y prêtant , vous prouver ma tendresse ;
à condition que si votre hauteur
e devant moi , dès l'instant....

LISIMON *au Comte.*

S Erv

Je vous cherchois, mon cher; votre froideur m
Car il eſt temps d'agir. Je croi, Dieu me pa
Que ma femme devient raiſonnable.

LE COMTE.

Commen

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignemen
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne Dame e
Car j'allois ſans cela faire un joli tapage.
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouſe ; & puis tout ira bien,
Pourvû que vous vouliez lui faire politeſſe.
N'y manquez pas, au moins ; car c'eſt une P
Auſſi fiere que vous, & dont les préjugés . .

LE COMTE.

Je ſuis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON *ſe couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te cor

LE COMTE.

Fort bien.

LISIMON *se découvrant.*

Enfin, Monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi;
De ce que je vous dis, faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, & pour votre avantage.
Que votre unique objet soit votre mariage;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON *au Comte.*

Quel est cet homme-là?

LE COMTE *tirant Lisimon à part.*

C'est.. c'est mon Intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'Intendance.

LE COMTE *à Lisimon.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paroît.

LYCANDRE *à part.*

Je voi
Qu'il trompe Lisimon, en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son pere.

LE COMTE *à Lisimon.*

Sachez encore...

LISIMON.

Eh bien?

LYCANDRE *à part.*

Je retiens ma colere;

Eſpérant que bien-tôt il me ſera permis
De me faire connoître, & de punir mon fils ;
Et mon juſte dépit lui prépare une ſcène,
Où je veux mettre enfin ſon orgueil à la gêne.

LE COMTE *à Lycandre.*

Contraignez-vous, de grace ; & ne lui dites rien
Qui lui faſſe augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE *retournant à Liſimon.*

C'eſt un homme économe autant qu'il eſt fidéle.

LISIMON *haut.*

Oh ça, je vous ai dit une bonne nouvelle :
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir ;
Pour gagner ſon eſprit, faites votre devoir.

LE COMTE *en ſouriant.*

Mon devoir ?

LISIMON.

Oui vraiment.

LE COMTE.

L'expreſſion eſt forte.

LYCANDRE *au Comte.*

Quoi ? Faut-il pour un mot vous cabrer de la ſorte

LISIMON *au Comte.*

Il parle de bon ſens.

LYCANDRE.

Il eſt bien queſtion
De chicaner ici ſur une expreſſion.

LE COMTE *d'un air un peu fier à Lycandre.*

lais, Monſieur....

LYCANDRE *d'un air impérieux.*

Mais, Monſieur, je dis ce qu'il faut dire;

ites ce qu'il faut faire au plutôt.

LE COMTE *à part.*

Quel martyre !

l va ſe découvrir.

LISIMON *au Comte.*

Ce Vieillard eſt bien verd,

e me ſemble ?

LE COMTE.

(à Liſimon) (à Lycandre.)

Il eſt vrai. Votre diſcours me perd;

evant cet homme, au moins, tâchez de vous con-

traindre.

LYCANDRE *au Comte.*

ites ce qu'il deſire, ou je ceſſe de feindre.

LISIMON.

a femme vous attend: Venez, d'un air ſoumis,

'venant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE *au Comte.*

amis; vous entendez ?

LE COMTE *d'un air piqué.*

part.) Oui, j'entens à merveille-

el ?

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conſeille ?

n-homme, expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort;
Et s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.
Vous lui donnez, Monsieur, une leçon très-sage.
Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE *à part.*

J'enrage.

LISIMON *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis long-temps?

LE COMTE *à Lisimon.*

Sortons:
Je regrette, Monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON.

(*au Comte*) (*à Lycandre*)
Un moment. A quoi vont les revenus du Comte?

LYCANDRE.

Je ne saurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor?

LE COMTE *à Lycandre.*

Dites-lui...

LYCANDRE *au Comte, bas.*

(*à Lisimon.*) Je ne veux point mentir.
Une affaire, Monsieur, m'oblige de sortir.
Mais avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps,
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contens.
Adieu.

SCENE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre Intendant avec vous fait le maître;
Que veut dire cela? Hem?

LE COMTE.

Comme il m'a vû naître;
Avec moi bien ſouvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, & tréve de fiertés.

LE COMTE.

J'irai, ſi vous voulez. Mais que faut-il lui dire?

LISIMON.

Plaiſante queſtion! Quoi, faut-il vous inſtruire?

LE COMTE.

Mais je ſuis aſſez neuf ſur ces démarches-là.
Prier! Solliciter! Je n'entens point cela.
Je ſouhaite de faire avec vous alliance;
Mais ſongez aux égards qu'exige ma naiſſance;
Parlez pour moi vous-même, & faites bien ma cour;
Cela ſuffit, je crois?

LISIMON.

Eſt-ce là le retour
Dont vous payez mes ſoins? Suivi de ma famille;
Dois-je venir ici vous préſenter ma fille;

Vous priant à genoux de vouloir l'accepter ?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu ; si l'on ne la demande.
Je te baiſe les mains, & je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCENE X.

LE COMTE *ſeul.*

QUe ces gens inconnus
Sont fiers ! Voilà l'orgueil de tous nos Parvenus.
C'eſt peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.
Ah ! Maudite fortune, à quoi me réduis-tu ?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appas des richeſſes ?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de baſſeſſes ?

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

O Ha ça, Mademoiſelle, expliquons-nous un peu ;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Votre mere appaiſée
A vos tendres deſirs paroît moins oppoſée.
Vous pouvez eſpérer d'épouſer votre amant.
Mais loin de témoigner ce doux raviſſement
Que vous devez ſentir ſur le point d'être heureuſe ;
Je ne vous vis jamais ſi triſte & ſi rêveuſe.

ISABELLE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour époux ;
Son amour à vos yeux s'eſt ſignalé pour vous ;
Il vous a demandée ; & cette ame ſi fiére
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle maniere ?
De ſes ſoumiſſions la choquante froideur,
Son ſouris dédaigneux, ſon air fier & moqueur ;
Son ſilence affecté, tout me faiſoit comprendre
Que ſon cœur juſqu'à nous avoit peine à deſcendre.
Mon pere, avec ardeur, ſollicitoit pour lui ;
A peine de deux mots lui prêtoit-il l'appui ;
Et ſans votre crédit ſur l'eſprit de mon frere ;
Qui s'eſt ſervi du ſien pour ramener ma mere,
Le Comte a ſi bien fait que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pû.
Mais plus de cet inſtant j'occupe ma penſée,
Plus je ſens que j'en ſuis vivement offenſée.
Pour un cœur délicat quel triſte événement !

LISETTE.

Si bien que votre amour eſt mort ſubitement ?

ISABELLE.

Il eſt bien réfroidi.

LISETTE.

Parlez en conſcience ?
N'entre-t'il point ici quelque peu d'inconſtance ?

ISABELLE.

Vous me connoiſſez mal.

LISETTE.

Oh ! Que pardonnez-moi ;
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi.

ISABELLE.

Eh bien ?

LISETTE.

D'aucun Roman, à ce que j'imagine ;
Vous ne pourrez jamais devenir l'Héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuſer quand vous me plaiſantez ?

LISETTE.

Je ne plaiſante point, je dis vos vérités.
Le ſoupçon d'un défaut vous trouble & vous alarme ;
Dès qu'il eſt confirmé, votre cœur ſe gendarme.
Trop de délicateſſe eſt un autre défaut,
Dont vous ſerez punie, & peut-être trop-tôt.

ISABELLE.

Le Comte me déſole à chaque occaſion.

LISETTE.

Quoi ? Pour un peu de gloire & de préſomption ?
C'eſt là ce qui fait voir la grandeur de ſon ame.
Il eſt fier à preſent : mais devenez ſa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre & ſoumis.

ISABELLE.

Un eſpoir ſi flatteur peut-il m'être permis ?

SCENE II.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

LISETTE *à Valere.*

Vous voilà bien rêveur ?

VALERE.

Et j'ai ſujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'oſe plus paroître.
J'ai ſervi ſon rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'eſt une trahiſon dont j'étois incapable,
Si l'amour n'eût voulu que j'en fuſſe coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez ?

VALERE.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclaraſſiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié ſi forte.

LISETTE.

Ce motif eſt très-juſte ; & quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALERE.

Je le veux croire ainſi ; mais daignez m'en inſtruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, & ne pouvois le dire.

Je le ſais à préſent, & ne le dirai point.

VALERE.

Pourquoi vous obſtiner à me cacher ce point ?
Quoi ? Faut-il qu'un amant vous trouve ſi diſcrette ?

ISABELLE *à Valere.*

Mais c'eſt donc tout de bon que vous aimez Liſette ?

VALERE.

Je l'aime, & m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre diſcernement.
Mais quel en eſt l'objet ? Quelle eſt votre eſpérance ?

LISETTE.

Souffrez que là-deſſus nous gardions le ſilence.

ISABELLE.

J'y veux bien conſentir, & me fais cet effort ;
Juſqu'à ce que l'on ait décidé de mon ſort.

VALERE.

Il eſt tout décidé.

ISABELLE.

Juſte ciel !

VALERE.

Et mon pere ;
Pour dicter le contrat, eſt chez notre Notaire.

ISABELLE

Ma mere n'y met plus aucun empêchement ?

VALERE.

Non ; & vous me devez un ſi prompt changement.

SCENE III.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

Ca, réjouiſſons-nous. Enfin, vaille que vaille
L'ennemi ſe ſoumet. J'ai gagné la bataille;
Le champ m'eſt demeuré. Je craignois un éclat;
Mais votre mere enfin va ſigner le contrat.
Elle a banni Philinte; & j'attens le Notaire,
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu ſeras dès ce ſoir Madame la Comteſſe,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce ſoir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne preſſe.
Cette affaire mérite un peu d'attention;
Et j'ai fait ſur cela quelque réfléxion.

LISIMON.

Quelque réfléxion? Comment, Mademoiſelle;
Allez-vous nous donner une ſcène nouvelle,

is dédire ici, comme vous avez fait,
nq ou fix projets qui n'ont point eu d'effet ?
z-vous que le Comte entende raillerie,
t homme à ſouffrir votre bizarrerie ?

VALERE.

mon pere, après tout...

LISIMON.

Mais après tout, mon fils,
z-vous que d'un fat j'écoute les avis ?
donc ? J'aurai sû faire un miracle incroyable ;
ndant aujourd'hui ma femme raiſonnable,
ſe qu'on n'a point vûe, & qu'on ne verra plus ;
s enfans rendront mes travaux ſuperflus ?
ef-d'œuvre ſi beau deviendroit inutile ?
parbleu. Gardez-vous de m'échauffer la bile ;
ous aurez ſujet de vous en repentir,
on juſte courroux ſe fera reſſentir.

LISETTE.

parler, Monſieur, en pere de famille.
age. Diſpoſez enfin de votre fille :
abandonnez plus à ſes réfléxions.
à vous à trancher dans ces occaſions.

ISABELLE.

, Liſette? ...

LISETTE.

Monſieur a prononcé l'oracle ;
:compliſſement rien ne peut mettre obſtacle.
ous deſtine au Comte, il faut que ce deſſein
cute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chere Liſette,
Tien, ſois un peu moins ſage, & tu ſeras parfaite.

LISETTE.

L'avis eſt bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier.
Et je veux t'embraſſer pour te remercier.

LISETTE.

Réſervez, s'il vous plaît, cette tendre ſaillie,
Juſqu'à ce que je ſois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-temps. Il faut abſolument
Que ma reconnoiſſance éclate en ce moment.

VALERE *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon pere.

LISIMON *le repouſſant.*

Monſieur le Médecin, ce n'eſt pas votre affaire.
Que je m'échauffe, ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du ſoin de ma ſanté.
(*à part*)
Je croi que ce coquin eſt jaloux de Liſette,
Et je ſoupçonne entr'eux quelque intrigue ſecrette.
(*à Valere.*)
Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu...

VALERE.

Voici
Votre Notaire.

LISIMON.

(*à Valere qui veut ſortir.*)

Ah! Bon. Non, non, demeure ici.
n petit moment nous compterons enſemble.

SCENE IV.

ACTEURS PRECEDENS, M. JOSSE.

LISIMON.

proche, Monſieur Joſſe.

M. JOSSE.

Eſt-ce ici qu'on s'aſſemble?

LISIMON.

M. JOSSE.

Liſons ma minute. A trois articles près;
ur, j'ai ſtipulé vos communs intérêts.
onc là la future?

LISIMON.

A peu près. C'eſt ma fille!

JOSSE *la regardant avec ſes lunettes.*

le quoi former une belle famille.
ac eſt le futur?

ISABELLE.

Je n'en ſais encor rien.

M. JOSSE.

ent? Se faire attendre? Oh! Cela n'eſt pas bien.

Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance.

Assis-toi, Monsieur Josse; & nous, prenons séance.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS;
LE COMTE *Ils sont tous assis, excepté Lisette.*

M. JOSSE *vis-à-vis une table, après avoir mis ses lunettes, lit.*

PArdevant...

LISIMON *à Isabelle qui parle à Lisette.*

Ecoutez.

M. JOSSE *lit.*

Les Conseillers du Roi
Notaires soussignés, furent presens...

LISIMON *à Valere, qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi!
Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on cause?
Valere, ici. Laissez cette fille; & pour cause.

M. JOSSE *au Comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang?
Je ne les savois point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grace.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.

marge y ſuppléra. Voyez quelle largeur!

LE COMTE.

(Il dicte.)

ivez donc. Très haut & très-puiſſant Seigneur....

M. JOSSE *ſe levant.*

onſieur, conſidérez qu'on ne ſe qualifie...

LE COMTE.

oint de raiſonnemens, je vous le ſignifie.

M. JOSSE *écrivant.*

t très-puiſſant Seigneur....

LE COMTE *dictant.*

Monſeigneur Carloman,

lexandre, Céſar, Henri, Jules, Armand,

ilogenes, Louis...

M. JOSSE.

Oh, quelle kyrielle!

à foi, ſur tant de noms ma mémoire chancelle.

(Il répete.)

ilogenes, Louis... Après.

LE COMTE *dictant.*

De Mont-ſur-Mont,

M. JOSSE *répétant.*

ur-Mont.

LE COMTE *dictant.*

Chevalier.

M. JOSSE *répétant.*

Lier.

LE COMTE *au Notaire.*

Continuez. Baron

De Montorgueil.

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE *d'un ton empoulé.*

Bon. Marquis de Tufiere.

LISIMON.

Quoi ! Vous êtes Marquis ?

LE COMTE.

Proprement, c'eſt mon pere.

Mais comme après ſa mort j'aurai ce Marquiſat,

J'en prens d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON *lui frappant ſur l'épaule.*

C'eſt bien fait, mon garçon ; la choſe t'eſt permiſe.

(*à Iſabelle.*)

Je te fais compliment, Madame la Marquiſe.

M. JOSSE *au Comte.*

Eſt-ce tout ?

LE COMTE *ſe levant.*

Comment tout ? Seigneur . . ?

M. JOSSE.

Et cœtera.

Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez, & autres lieux, en très-gros caractere.

ISABELLE *à Liſette.*

En lettres d'or.

LISETTE *à Iſabelle.*

Paix donc.

ISABELLE *à Liſette.*

Je ne ſaurois me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE *à Iſabelle.*

C'eſt le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien ſouvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE *à Liſimon.*

(Il lit.)

A vous préſentement, Monſieur, Meſſire Antoine
Liſimon . . .

LE COMTE *d'un air ſurpris.*

Antoine ?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi ! C'eſt là votre nom ?
Antoine ! Eſt-il poſſible ?

LISIMON.

Eh ! Parbleu, pourquoi non ?

LE COMTE.

Ce nom eſt bien bourgeois !

LISIMON.

Mais, pas plus que les autres.
Je croi que mon patron valoit bien tous les vôtres.

LE COMTE *d'un air dédaigneux.*

Paſſons, Monſieur, paſſons. Vos titres. C'eſt le point
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui, moi ? Je n'en ai point :

LE COMTE.

Comment donc ? Vous n'avez aucune Seigneurie ?

LISIMON.

Ah ! Je me ſouviens d'une. Ecrivez, je vous prie.
(*Il dicte.*)
Antoine Liſimon, Ecuyer.

LE COMTE.

Rien de plus ?

LISIMON.

Et Seigneur ſuzerain... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je croi ? L'argent eſt-il un titre ?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens. Et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas,
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE.

Il a raiſon.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la nobleſſe...

M. JOSSE.

Oh ! Nous autres Bourgeois, nous tenons pour l'eſpéce.
(*à Liſimon.*)
Ç'a, ſtipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prens
M'engage à la porter à neuf cens mille francs.

M. JOSSE.

M. JOSSE *au Comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique ;
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE *à M. Josse, bas.*

Monsieur le Garde-notte, oui, l'argent nous soutient ;
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel doüaire aura l'épouse contractante ?

LE COMTE.

Quel doüaire, Monsieur ? Vingt mille francs de rente.

LISETTE *à part.*

Mon frere est magnifique. En tout cas, je sai bien
Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE *au Comte.*

Sur quoi l'assignez-vous ?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE *dictant.*

Sur la Baronie
De Montorgueil.

M. JOSSE *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La noce se fera
Aussi-tôt qu'à Paris ton pere arrivera.

LE COMTE

Mon pere, dites-vous ? Il ne faut point l'attendre ;
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.

La goute le retient au lit, depuis six mois.

LISETTE *à part.*

Mon frere, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS, LYCANDRE.

LE COMTE *à part.*

AH! Le voici lui-même. O ciel! Quel incident!

LISIMON *à Licandre.*

Que voulez-vous? Parbleu, c'est Monsieur l'Intendant.

LYCANDRE *au Comte.*

Je viens savoir, mon fils...

VALERE & ISABELLE.

Son fils!

LE COMTE *à part.*

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher Comte.

LE COMTE *à Lycandre.*

Eh quoi ! Dans cet état oſez-vous vous montrer ?

LYCANDRE.

Superbe, mon aſpect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme & t'importune ;
Mais apprens que mes droits vont devant ta fortune.
Rens-leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh ! Le puis-je au moment...

LISIMON.

Baron de Montorgueil

C'eſt donc là ce ſuperbe & brillant équipage
Dont tu faiſois tantôt un ſi bel étalage ?

LYCANDRE *à Liſimon.*

L'état où je parois, & ſa confuſion,
D'un exceſſif orgueil ſont la punition.
(*au Comte*)
Je la lui réſervois. Je bénis ma miſere ;
Puiſqu'elle t'humilie, & qu'elle venge un pere.
Ah ! Bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle ; reconnois-moi.

ISABELLE *à Liſette.*

Vous voilà tout en pleurs ;
Liſette ?

LISETTE *à Iſabelle.*

Vous allez en apprendre la cauſe.

LYCANDRE *au Comte.*

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppoſe ;

Mais je veux la domter. Redoute mon courroux ;
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis réſiſter à ce ton reſpectable.
Eh bien, vous le voulez ? Rendez-moi mépriſable.
Joüiſſez du plaiſir de me voir ſi confus.
Mon cœur, tout fier qu'il eſt, ne vous méconnoît plus.
Oui, je ſuis votre fils ; & vous êtes mon pere.
Rendez votre tendreſſe à ce retour ſincere.
(*Il ſe met aux genoux de Lycandre.*)
Il me coûte aſſez cher, pour avoir mérité
D'éprouver déſormais toute votre bonté.

LISIMON *à Lycandre.*

Il a, ma foi, raiſon. Par ce qu'il vient de faire ;
Je jurerois, morbleu, que vous êtes ſon pere.

LYCANDRE *reléve le Comte, & l'embraſſe.*

En ſondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé.
Mais, malgré votre orgueil, la Nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes !
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts qui ſont aſſez punis.
Mon fils, raſſurez-vous. Nos malheurs ſont finis.
Le Ciel enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguſte Monarque inſtruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes perſécuteurs,
Vient, par un juſte Arrêt, de finir ma miſere.
Il me rend mon honneur ; à vous il rend un pere

ıbli dans ſes droits, dans ſes biens, dans ſon rang,
in dans tout l'éclat qui doit ſuivre mon ſang.
ı reçois la nouvelle. Et ma joie eſt extrême
pouvoir à préſent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE.

'entens-je ? Juſte Ciel ! Fortune, ta faveur
mérite, aux vertus, égale le bonheur ;
i, tu me rens mes biens, mon rang, & ma naiſ-
ſance ;
j'en ai déſormais la pleine jouiſſance.

LYCANDRE.

renez plus modeſte, en devenant heureux.

LISIMON.

ſt bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre,
ır choiſir votre fils en qualité de gendre,
ce qu'à l'orgueil près, il eſt joli garçon.
ici notre contrat ; ſignez-le ſans façon.

LYCANDRE.

oique notre fortune ait bien changé de face,
vos bontés pour lui, je dois vous rendre grace ;
pour m'en acquitter encor plus dignement,
prétens avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

nment ?

LYCANDRE.

Pour votre fils, je vous offre ma fille.

VALERE *à Liſette.*

uis perdu.

LISIMON.

L'honneur eſt grand pour ma famille.
Très-agréablement vous me voyez ſurpris.
J'accepte le projet. Mais eſt-elle à Paris,
Votre fille ?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Conſtance
Et recevez l'époux...

LISIMON.

Vous vous moquez, je penſe
C'eſt Liſette.

LYCANDRE.

Ce nom a cauſé votre erreur.
Venez, ma fille. Comte, embraſſez votre ſœur.

LISIMON.

Sa ſœur, femme de chambre?

LYCANDRE *au Comte.*

Une telle avanture
Des jeux de la fortune eſt une preuve sûre.
Grace au ciel, votre ſœur eſt digne de ſon ſang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans ſon rang.

VALERE.

Quel heureux dénoûment? Je vais mourir de joie.

ISABELLE *à Liſette.*

Je prens part au bonheur que le Ciel vous envoie.

LISETTE *au Comte.*

En me reconnoiſſant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaiſir. Je m'en fais un honneur.

LISIMON *à Lycandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puiſſe donner un rang ſortable à votre fille :
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat ;
Et je ſuis en marché d'un très beau Marquiſat,
Dont je veux que mon fils décore ſa future,
Dès ce ſoir, Monſieur Joſſe, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur ; & que demain mon fils.
Ne ſe réveille point, ſans ſe trouver Marquis.
(*au Comte.*)
Etes-vous ſatisfait ?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon. Nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE *au Comte.*

Mon cœur parle pour vous ; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le ſoin d'aſſortir nos humeurs.
Comptez ſur ſon pouvoir que faut-il pour vous plaire ?
Vos goûts, vos ſentimens feront mon caractere.

LYCANDRE.

Mon fils eſt Glorieux, mais il a le cœur bon :
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raiſon.

Et s'il reſte entiché d'un peu de vaine gloire ;
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aſpire plus qu'à triompher de moi ;
Du reſpect, de l'amour, je veux ſuivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux ; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut ſe faire aimer ; on vient de m'en convaincre.
Et je ſens que la gloire & la préſomption
N'attirent que la haine, & l'indignation.

FIN.

LA GOUVERNANTE,

COMÉDIE NOUVELLE.

En cinq actes, en vers.

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSE'E, de l'Académie Françoiſe.

Repréſentée pour la premiére fois ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe, le 18. Janvier 1747.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conti, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLVII.

APPPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre, *La Gouvernante*; & je crois que l'on en peut permettre l'impreſſion. Ce 30. Janvier 1747. CRÉBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *l'Ecole des Amis, & les Oeuvres de Poëſie & de Théatre du Sieur de la Chauſſée*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos lettres de privilége ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Li-

écrit audit Exposant, ou de ceux qui auront
lui, à peine de confiscation des Exemplaire
faits, de dix mille livres d'amende contre ch
contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à
Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, &
dépens, dommages & intérêts; à la charge que
sentes seront enregistrées tout au long sur le
de la Communauté des Libraires & Imprimeu
ris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'in
de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaum
ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en
Réglemens de la Librairie, & notamment à ce
Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en
manuscrit ou imprimé qui aura servi de copi
pression desdits Livres, sera remis, dans
état où l'Approbation y aura été donnée,
de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur
seau, Chancelier de France, Commandeur de
dres; & qu'il en sera ensuite remis deux exe
dans notre Bibiotheque publique, un dans cel
tre Château du Louvre, & un dans celle de
très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſea
celier de France, Commandeur de nos Ordre
à peine de nullité des Présentes; du contenu d
vous mandons & enjoignons de faire jouir l'
ou ses ayans cause, pleinement & paisibleme

me à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre régne le vingt-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Régistré sur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 436. *Folio* 397. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le six Avril* 1737. Signé, MARTIN, Syndic.

ACTEURS.

LE PRÉSIDENT DE SAINVILLE. . . . . *M. Sarazin.*

SAINVILLE, fils du Préſident. *M. Grandval.*

UNE BARONNE, parente du Préſident. . . . . *Mlle Dumenil.*

ANGÉLIQUE. . . . . *Mlle Grandval.*

UNE GOUVERNANTE. *Mlle Gauſſin.*

JULIETTE, ſuivante. . . . *Mlle Dangeville.*

UN LAQUAIS. . . . . *M. Poiſſon.*

La ſcéne eſt dans une Maiſon commune au Préſident & à la Baronne.

LA GOUVERNANTE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *suit Angélique qui rêve.*

ANGÉLIQUE, est-tout? Faites-vous violence :
Je voudrois bien savoir à quoi sert le silence?
Il ne guérit de rien, au contraire, il aigrit
Les maux, & les tourmens du cœur & de l'esprit.
Se taire, est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie;
Le babil est le charme, & l'ame de la vie....
Vous ne répondez rien! Quel est donc votre but,
Et votre idée?

ANGÉLIQUE.

Hélas !

JULIETTE.

Un ſoupir ! Beau début ?
Après, continuez.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop de quoi parler quand on ſoupire.
Où ſont donc ces tranſports, cette vivacité ?
Nos entretiens faiſoient votre félicité ;
Vous ne pouviez finir, lorſque je me rappelle... ;

ANGÉLIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidéle.

JULIETTE.

Doit-on, lorſque l'on perd le cœur d'un inconſtant ;
Perdre auſſi la parole ? Allons, il faut d'autant
Soulager ſon dépit, rien n'eſt plus ſalutaire.

ANGÉLIQUE.

Où parle la raiſon, le dépit doit ſe taire.

JULIETTE.

Et la raiſon vous parle, à vous, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah, le bel entretien ! Ma foi, gare l'ennui ;
Mais il eſt tout venu.

ANGÉLIQUE.

Non, ce guide propice
A porté la lumiere au fond du précipice
Où j'aurois eſſuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon, bon ! L'amour bien-tôt le comblera de fleurs.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience !
Eh ! Comment pouvons-nous ne nous pas égarer ?
Comment fuir les dangers qu'on nous laiſſe ignorer ?

A qui notre jeuneſſe eſt-elle confiée ?
Hélas ! Pour l'ordinaire elle eſt ſacrifiée.
Quel eſt le ſort du ſexe ? Ah ! Juliette, il s'enſuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être inſtruit.

JULIETTE.

Ah ! Diantre, vous voilà tout-à-fait ſurprenante,
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gouvernante ;
Depuis ſix ou ſept mois qu'elle a trouvé moyen
De s'impatroniſer, je n'y connois plus rien ;
La Baronne elle-même en a fait ſon amie,
Et ne fait que vanter ſa rare prud'hommie :
Nous étions, vous & moi, bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en ſortant du couvent :
Oui, Juliette, ce ſont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre tante a fait une fort belle emplette . . .
Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs ;
Mais parlons de Sainville, eſperez que vos cœurs
Seront bien-tôt remis en bonne intelligence ;
Je ſai que de ſa part un peu de négligence. . . .

ANGÉLIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon ?
L'excuſe n'a plus lieu non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté ſa retraite profonde
Pour aller ſe fourrer dans le tracas du monde ;
C'eſt malgré lui ; pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puiſſe encor long-temps s'y plaire & le goûter ;
Il n'a fait qu'obéir, & par force, à ſon pere ;
Son eſprit, ſon humeur, ſon goût, ſon caractére,
Feront qu'il y ſera tout-à-fait étranger :
Il eſt trop philoſophe.

ANGÉLIQUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE.

Non, il eſt trop bien né, c'eſt ſur quoi je me fonde ;
Quel triomphe pour vous ! Quand, dégouté du monde. . .

ANGÉLIQUE.

Qu'il y reſte, & s'y faſſe un deſtin éclatant;
Juliette, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville?

ANGÉLIQUE.

Je voudrois être encor dans mon premier aſile.

JULIETTE.

Eh! Pourquoi faire? au lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait ſortir de ce ſéjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née,
Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,
Vous ſongez à rentrer dans le ſein de l'ennui?

ANGÉLIQUE.

Le monde n'a plus rien qui me plaiſe.

JULIETTE.

Aujourd'hui;
Mais demain il pourra vous plaire davantage;
Le dépit prend toujours le parti le moins ſage:
Demeurez, les abſens ſont bien-tôt oubliés.
La Baronne vous fait mille & mille amitiés;
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mere;
C'eſt une tante enfin comme il ne s'en voit guere;
Mais ſi vous ne reſtez ſous ſes yeux, j'ai bien peur
Qu'un autre ne parvienne à vous ôter ſon cœur,
Et qu'avec un époux elle ne s'en conſole.
La veuve la plus ſage eſt toujours aſſez folle
Pour ſe remarier; cela ſe voit ſouvent:
Il ne ſera plus temps de ſortir du couvent;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleurer à la fois ſa folie & la vôtre:
Je vous en avertis, craignez cet incident;
Mais la voici qui vient avec le Préſident.
Sortons.

[*Elle entraîne Angélique.*]

SCENE II.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez fait aucune découverte!
Ah! Ciel, n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte?
Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur
De n'avoir jamais pû réparer un malheur,
Dont en quelque façon je ſuis preſque coupable?

LA BARONNE.

Mais vous ne l'êtes point; eſt-ce qu'on eſt comptable
Des jugemens qu'on croit rendre avec équité?
Quoi! Ne peut-on jamais cacher la vérité?
Tant de gens ſont payés pour conſpirer contr'elle,
Pour lui tendre toujours une embûche cruelle:
Quel Juge eſt à l'abri d'un ſemblable malheur?

LE PRÉSIDENT.

Et voilà juſtement ce qui fit mon erreur,
Et l'arrêt dont je fus l'organe trop funeſte:
Mais ſe peut-il qu'enfin nul eſpoir ne vous reſte;
Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,
Des gens d'un ſi grand nom ne ſe retrouvent plus?

LA BARONNE.

Eh! Croyez-moi, monſieur, quand on eſt miſérable,
C'eſt un fardeau de plus qu'un nom conſidérable;
Ils en ont pû changer. Peut-être que la mort
Au ſein de l'indigence aura fini leur ſort.

LE PRÉSIDENT.

Mais le défunt avoit une femme, une fille,
Il doit être reſté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE.

J'ai bien quelques soupçons, mais ils sont si legers;
Ils sont si dépourvûs....

LE PRÉSIDENT.

Qu'importe? Ils me sont chers;
Ne les négligez pas, redoublez votre zéle,
Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle
D'obliger un parent que vous-même avez mis
Depuis long-temps au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'est à quoi mon zéle s'intéresse.

LE PRÉSIDENT.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieillesse;
J'aurai bien-tôt fini le cours qui m'est prescrit:
Que je serois content & de cœur, & d'esprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un si cruel reproche!
Ce seroit mon plus cher & mon plus grand bonheur;
En tout cas, j'ai mon fils, il est homme d'honneur,
Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire,
De faire une action qui, le couvrant de gloire,
Eternise après moi le sang dont il est né,
Et me donne en mourant un repos fortuné:
Oui, j'en jouis d'avance, & mon ame est tranquille;
Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, dissipé comme il l'est à présent,
Eût alteré ses mœurs.

LA BARONNE.

L'exemple est séduisant;
Mais...

LE PRÉSIDENT.

D'un autre côté, c'est sur quoi je me fonde;
Sainville a grand besoin de l'école du monde.
Philosophe un peu jeune, & même trop ardent,
Il s'abandonne trop à son zéle imprudent:
Ami de la franchise, il croit que la souplesse
Est indigne d'un homme, & taxe de bassesse

Ces égards mutuels dont la néceſſité
A forgé les liens de la ſociété.
Que ſert une ſageſſe âpre & contrariante ?
Heureuſe la vertu douce, aimable & liante,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas ;
La raiſon même a tort quand elle ne plaît pas.

LA BARONNE.

La ſienne ſe reſſent des défauts de ſon âge,
Le temps adoucira ce qu'elle a de ſauvage.
Eſpérez.

LE PRÉSIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin !
Tel eſt des jeunes gens le malheureux beſoin,
Qu'il faut pour les polir riſquer de les corrompre,
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,
D'aller, de ſe répandre, & de ſe faire voir ;
Mais ſon obéiſſance a paſſé mon eſpoir :
Vous ne le voyez plus, moi-même il me néglige.

LA BARONNE.

Croyez que l'amour ſeul aura fait ce prodige.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! Pourvû qu'il ne ſoit devenu qu'amoureux,
L'amour ne gâte point un caractere heureux ;
Je lui laiſſe le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je l'ai préſenté ; mais je l'attens ici,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci.
Vous, Madame, de grace, achevez votre ouvrage,
Et ſur-tout, point d'éclat, le moindre eſt un outrage ;
Vous avez des ſoupçons, ne les mépriſez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout, & j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT *en voyant arriver ſon fils.*

[*à part.*]

Il me ſemble qu'il a plus de grace & d'aiſance.

[*Haut.*]

Je n'abuſerai pas de votre complaiſance,
Le temps vous eſt trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE.

Puis-je en faire un plus doux & plus heureux emploi?

LE PRÉSIDENT.

Vous devenez flatteur.

SAINVILLE.

Je dis ce que je penſe.

LE PRÉSIDENT.

Ce ſont des complimens, & je vous en diſpenſe.
Hé bien! Vous voilà donc au milieu du torrent?
Votre genre de vie eſt un peu différent:
Que dites-vous du monde? Allons, daignez m'inſtruire.

SAINVILLE.

Moi, mon pere, j'en dis tout ce qu'on en peut dire,
Il n'eſt qu'une façon de le bien définir.

LE PRÉSIDENT.

Je ne crois pas qu'il ſoit aiſé d'en convenir.

SAINVILLE.

Avec ſincérité, s'il faut que je réponde,
J'ai vû que l'impudence eſt la reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire ſon chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain,
Que l'art d'en impoſer eſt le ſeul art utile;
Qu'une louange aride, une eſtime ſtérile,

Eſt tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRÉSIDENT.

En exagérant tout, on ne définit rien :
Briſons là ; mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie ;
Vous avez fréquenté la bonne compagnie ?

SAINVILLE.

La bonne compagnie ! Eh ! Croyez-vous auſſi
A cette rareté que l'on appelle ainſi ?
J'ai tout vû, j'ai par-tout cherché cette merveille,
Dont le nom réſonnoit ſans ceſſe à mon oreille ;
Mais ce n'eſt qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'uſage a tranſmis
Par l'organe des ſots dans la langue ordinaire,
Qui ſert à déſigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité ;
Tout cercle, quel qu'il ſoit, toute ſocieté
Croit en être, de droit, la véritable ſphére
Du bien, de la naiſſance, & telle autre chimére
De la fatuité des airs & du jargon ;
Voilà tout ce qu'il faut pour uſurper ce nom ;
Quant à moi, j'en appelle, elle eſt mal définie ;
Ce ſont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRÉSIDENT.

Il en eſt cependant à qui ce titre eſt dû ;
Mais avec ces défauts le monde vous a plû,
Et j'en vois la raiſon ; parlons avec franchiſe,
L'amour... Eh ! Comment donc, ce mot vous ſcandaliſe ?
A votre âge ? parbleu, c'eſt une nouveauté.

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné ?

LE PRÉSIDENT.

L'eſprit, ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle eſt réelle
Inſpirer un amour auſſi paſſager qu'elle :
Quant à l'eſprit du ſexe,

LE PRÉSIDENT.

Il eſt, ſans contredit,
Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'eſprit.

SAINVILLE.

Qu'une femme aiſément paſſe pour un prodige ;
Mais c'eſt nous qui faiſons nous-même le preſtige.

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

SAINVILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeuneſſe & d'appas,
L'amour & les deſirs attirent ſur ſes pas
Une foule empreſſée à porter juſqu'aux nues
Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues,
Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur ;
Elle peut tout riſquer ; plus d'un adulateur
Lui prête avidement & le cœur, & l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,
Aux dépens du bon ſens anime ſes propos,
Et ſur tout avec art diſtribue à propos
Une œillade traîtreſſe, un ſouris infidéle,
Et voilà tous nos ſots enchantés autour d'elle.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas été du nombre ?

SAINVILLE.

Ah, vraiment non.

LE PRÉSIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raiſon.
Pourquoi ſe diſtinguer ?

SAINVILLE.

Je n'en ſuis pas le maître.

LE PRÉSIDENT.

Lorſqu'on eſt comme un autre, on eſt comme on doit être,
Qui donne de l'encens ne donne rien du ſien.

SAINVILLE.

Et, mais, pardonnez-moi, mon eſtime eſt mon bien.

LE

LE PRÉSIDENT.

[*à part.*] [*haut.*]
Le bel amendement ! Souffrez que je réponde.

SAINVILLE.

A des faits ?

LE PRÉSIDENT.

Permettez. Quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous ;
Chacun m'y déplaiſoit, & je déplûs à tous ;
Ne faiſant point de grace, on ne m'en fit aucune.

SAINVILLE.

On s'en paſſe.

LE PRÉSIDENT.

L'on prit ma franchiſe importune
Pour un fiel répandu par la malignité,
D'autres ne la taxoient que de ruſticité ;
Et chacun s'élevoit ſur mes propres ruines.
Où j'on cueilloit des fleurs je cueillois des épines ;
Ainſi par un ſcrupule un peu trop rigoureux,
J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux :
Alors, par une erreur qui n'eſt que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faiſois ſon forfait, loin de m'en accuſer,
L'expérience enfin ſût me déſabuſer :
Je rompis mon humeur, rompez auſſi la vôtre ;
Nos beſoins nous ont faits eſclaves l'un de l'autre.
Il faut porter ce joug, qui ſe révolte, à tort,
Et devient l'artiſan de ſon malheureux ſort.
Sachez donc vous ſoumettre à cette dépendance :
L'uſage des vertus a beſoin de prudence.
Dans un juſte milieu la raiſon l'a borné :
D'ailleurs il faut toujours que leur front ſoit orné
Des graces & des fleurs qui ſont à leur uſage.
Quand la vertu déplaît, c'eſt la faute du ſage.
Sachez la faire aimer, vous ſerez adoré.

SAINVILLE.

Son éclat naturel doit être décoré ;

Quoi, d'un fard étranger, ſecours de l'impoſture,
L'art oſeroit ſouiller la beauté la plus pure ?
Mon pere, croyez-moi, ſon attrait lui ſuffit.

LE PRÉSIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit.
Ma fortune, mon fils, eſt moins conſidérable
Qu'on ne le croit : je ſuis dans un poſte honorable,
Où l'on n'amaſſe point ; ainſi je vous préviens,
Que, bien-loin de trouver après moi de grands biens,
Vous ſerez étonné d'un ſi foible partage :
Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage,
Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti
Qui ſoit digne, en un mot, de vous être aſſorti
Par ſon nom, par ſon rang, & par ſon opulence ;
Mais, pour le mériter, faites-vous violence :
Allez, voyez le monde ; & mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte & vous preſcrit.

SCENE IV.

SAINVILLE *ſeul.*

OUi ? Moi, pour mendier les biens les plus frivoles,
J'irois de porte en porte encenſer des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris ?
La plus haute fortune eſt trop chere à ce prix.
Ah ! Mon pere, en effet, quelle erreur eſt la vôtre !
Mon bonheur dépend-il d'être au-deſſus d'un autre,
De briller dans le monde un peu plus, un peu moins ?
Hé bien, mon exiſtence aura moins de témoins.
Eſt-ce un ſi grand malheur de n'éblouir perſonne,
De n'avoir que l'éclat que la probité donne ?
Quoiqu'il en ſoit enfin, je ſerai dans le cas ;
Et c'eſt un être heureux qu'on ne connoîtra pas.

Oui, cet objet charmant aura la préférence :
Adorable Angélique, ah, quelle différence !
Le Ciel a pris plaiſir à la former pour moi.
C'en eſt fait pour jamais, je rentre ſous ſa loi.....
Depuis que j'ai ceſſé de cultiver ſa flamme,
Puis-je encore eſpérer de régner dans ſon ame ?
Elle m'a tant aimé, que je dois me flatter
D'obtenir un pardon que je vais mériter.

[*Il va pour ſortir.*]

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Monſieur, un mot, de grace, Angélique m'envoie.

SAINVILLE.

Angélique ?

JULIETTE.

Elle-même.

SAINVILLE.

Ah, ciel ! Quelle eſt ma joie !
Dieux ! Elle me prévient.

JULIETTE.

Sans vous le reprocher,
C'eſt la dixiéme fois que je viens vous chercher.

SAINVILLE.

Ah ! Je ſuis trop heureux.

JULIETTE.

Apprenez à quels titres ;
Et prenez ce paquet, c'eſt un recueil d'épîtres.

SAINVILLE.

O gages fortunés du plus fidéle amour !
O bonheur qui m'aſſure un éternel retour !

Quand je ſemblois avoir abjuré ſon empire,
Elle penſoit à moi, s'occupoit à m'écrire;
Ce ſont tous ces billets.

JULIETTE *voulant ſortir.*

Vous verrez à loiſir.

SAINVILLE *en l'arrêtant.*

Je ne me ſouviens pas de t'avoir fait plaiſir.

JULIETTE *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE *en tirant ſa bourſe.*

Tu m'as trop bien ſervi près d'elle,
Pour ne pas aujourd'hui récompenſer ton zéle.
[*Il lui donne de l'argent.*] [*Il lui donne ſa bourſe.*]
Tiens, Juliette . . . . . Ah! Prens tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois!

SAINVILLE.

Eh! Puis-je trop payer tous ceux que je reçois?

JULIETTE.

[*Elle veut ſortir.*]
Je ſuis votre ſervante.

SAINVILLE.

Attens.

JULIETTE.

Monſieur, je n'oſe.

SAINVILLE.

Sois témoins des tranſports que mon bonheur me cauſe.
Tu lui diras... Grands dieux, quel retour inhumain!
Je vois, je lis ma perte écrite de ma main,
Mes lettres, mon portrait, il faudra que j'en meure!

JULIETTE *à part.*

Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin que je demeure.

SAINVILLE.

L'eſpoir n'a donc ſervi qu'à mieux m'aſſaſſiner.
[*à Juliette.*]
Eh quoi! Tu fuis?

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Parle donc ; ton silence augmente mon supplice.
Tu ne te tairois pas, si tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en serez-vous mieux, quand je vous aurai dit ;
Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre ;
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre ?

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal.
Il n'est donc que trop vrai que tout choix est égal.
A tout âge, en tout lieu, l'amour n'est qu'en idée ;
Enfin c'en est donc fait, ma perte est décidée :
Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé.

JULIETTE.

Jugez-vous. Quand on a le bonheur d'être aimé ;
Il faudroit résider auprès d'une maîtresse ;
Cultiver par soi-même, & nourrir sa tendresse.
L'amour qu'on nous inspire exige bien du soin ;
Des yeux qui l'ont fait naître, il a toujours besoin ;
La moindre négligence y porte un coup funeste.
Est-ce que notre cœur a des forces de reste ?

SAINVILLE.

Et parce que j'ai tort, m'abandonneras-tu ?

JULIETTE.

La bonne volonté fait toute ma vertu :
Mais je suis sans crédit, je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a sur elle un empire,
Que pendant votre absence, elle a jusqu'à ce jour,
Acquis, malgré moi-même, aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire.

JULIETTE.

Et l'on refusera constamment de vous lire ;

Car ce maudit Argus penſe à tout, n'omet rien :
Ecrivez cependant.

SAINVILLE.

Je m'en garderai bien.
Ah! C'en eſt trop enfin..... Je ne veux rien entendre ;
Puiſqu'on me rend mon cœur, il faut bien le reprendre ;
Puiſqu'on briſe ma chaîne, il faut bien en ſortir.
Non, je ne prétens pas perdre mon repentir.
Laiſſe-moi, c'eſt en vain que la perfide y compte :
J'aime encor mieux mourir de rage que de honte :
J'aurois vécu pour elle, & je vivrai pour moi.
Que je ſuis ſoulagé d'avoir repris ma foi !
Que je vais déſormais vivre heureux & tranquille !
Tu le veux, j'écrirai, mais ce ſera d'un ſtile...
Elle apprendra qu'on peut ceſſer de l'adorer.

JULIETTE.

Perdez-vous la raiſon ? Au lieu de réparer... ;

SAINVILLE.

Un ſeul regret me tue, il faut que j'en convienne,
C'eſt que ſon inconſtance ait prévenu la mienne ;
Toi, tu lui remettras ma lettre en temps & lieu,
Tu la lui feras lire... Allons, j'y compte. Adieu.
[*Il ſort.*]

SCENE VI.

JULIETTE.

VOilà comme ils ſont tous quand on leur rend le change,
Furieux, hors de ſens, c'eſt une eſpéce étrange ;

Mais enfin, quels qu'ils ſoient, tout bien apprécié,
Il ne faut pas laiſſer que d'en avoir pitié.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GOUVERNANTE.

O tendreſſe du ſang ! Doux charme d'une vie
Qui devroit dès long-temps m'avoir été ravie !
Quel état m'as-tu fait préférer à la mort ?
Grands dieux ! Lorſque j'y penſe, étoit-ce-là mon ſort ?
Mais je n'en rougis point, la cauſe en eſt trop chere.
Continuons les ſoins de la plus tendre mere ;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté,
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Aſſurer mon deſtin, conſommons mon ouvrage.
Ah, Ciel ! permets enfin qu'à travers un nuage,
J'acheve de verſer ſur l'objet de mes pleurs,
Les ſeuls biens qui me ſoient reſtés de mes malheurs ;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre avantage,
L'uſage des vertus lui ſerve d'héritage.
Voyons ce que ſur elle ont produit mes avis,
Et ſi, pour ſon bonheur, elle les a ſuivis.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE.

MA bonne, embraſſez-moi. Que je ſuis ſatisfaite!

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chere enfant?

ANGÉLIQUE.

Ma victoire eſt complette.

LA GOUVERNANTE.

[*à part.*] [*haut.*]
Que je crains ces tranſports! Qu'eſt-il donc arrivé?

ANGÉLIQUE.

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien ſauvé.
J'ignorois qu'on aimât ſi fort ces bagatelles,
Je n'ai pû m'en priver ſans des peines mortelles;
Je les regrette encor, mais j'ai fait mon devoir.
Ah! Je ſuis bien vengée, il eſt au déſeſpoir.

LA GOUVERNANTE.

Il en fait ſemblant.

ANGÉLIQUE.

Non, il n'eſt pas homme à feindre,
Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE.

Elle a penſé vous perdre, & ſa fauſſe amitié
Voudroit contre vous-même armer votre pitié:
De ces perſonnes-là craignez le caractére,
On ne ſe perd jamais que par leur miniſtére;
Et, ſi vous m'en croyez, détachez-la de vous,
En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGÉLIQUE.

Mais, entre nous,

Me voilà donc réduite à ne voir plus perſonne?
Car vous m'ordonnerez, du moins je le ſoupçonne,
De ne plus voir Sainville.

LA GOUVERNANTE.

Oui, ne balancez pas.

ANGÉLIQUE.

Mais s'il m'écrit?

LA GOUVERNANTE.

Peut-être.

ANGÉLIQUE.

Ah! Sans doute.

LA GOUVERNANTE.

En ce cas,
Sans la décacheter renvoyez-lui ſa lettre....
Voilà préciſément ce qu'il faut me promettre.
Eh quoi! Vous héſitez? Vous vous taiſez? Parlez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE.

Mais c'eſt pour votre bien.

ANGÉLIQUE.

Hélas!

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire,
C'eſt pour vous conſerver votre honneur, votre gloire.

ANGÉLIQUE.

L'honneur eſt donc toujours l'ennemi de l'amour?

LA GOUVERNANTE.

Non vraiment; au contraire, il l'approuve à ſon tour.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi donc le mien lui ſemble-t-il un crime?

LA GOUVERNANTE.

C'eſt qu'il faut que l'amour ait un but légitime.
Puiſque vous m'y forcez: devez-vous ignorer,
Que pour pouvoir aimer ſans ſe déshonorer,
Il faut qu'un doux eſpoir mieux fondé que le vôtre,
Aſſortiſſe deux cœurs qui ſoient faits l'un pour l'autre?

ANGÉLIQUE.

Eh ! Pour qui donc Sainville & moi ſommes-nous faits ?

LA GOUVERNANTE.

Que de foibleſſe encor ! Que j'en crains les effets !
[*à part.*]
Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'eſpérance
Qu'elle oſe concevoir contre toute apparence.
[*haut.*]
Ma fille, (vous m'avez permis un ſi doux nom)
Il faut, à vous guérir, forcer votre raiſon ;
Non, ce n'eſt point à vous que le ciel le deſtine :
Peut-il s'aſſocier avec une orpheline
Inconnue, & d'ailleurs réduite à ſes attraits,
Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura jamais ?
Sur la Baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGÉLIQUE.

Et par quelle raiſon ? N'eſt-elle pas ma tante ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas !

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous ?

LA GOUVERNANTE.

Otez-vous cet eſpoir.

ANGÉLIQUE.

Mais encor, pourquoi donc ?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le ſavoir ?
Elle ne vous eſt rien, le rapport eſt fidéle.

ANGÉLIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je ſuis avec elle,
Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité,
Mais ce n'en eſt pas moins l'effet de ſa bonté :
Vous étiez dans un cloître une charge importune ;
Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

ANGÉLIQUE.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total?

LA GOUVERNANTE.

Vos parens ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un si grand sacrifice;
Plaignez-les, ce fut là leur plus cruel supplice.

ANGÉLIQUE.

Vous vous attendrissez? Vous les avez connus?
S'il est vrai, dites-moi ce qu'ils sont devenus,
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux pere
Saisit l'occasion d'une guerre étrangere;
Son courage lui fit espérer tout du sort,
Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

ANGÉLIQUE.

Ah, Grands dieux! Et ma mere alors que devint-elle?

LA GOUVERNANTE.

Votre mere! Jugez de sa douleur mortelle;
Peignez-vous son état & son adversité.
Enfin, après avoir long-temps sollicité,
D'une pension foible, à peine suffisante
Pour soutenir sa vie infirme & languissante,
On crut payer assez les jours de son époux.
Elle comptoit alors se réunir à vous,
Et vous faire venir pour essuyer ses larmes;
Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes,
Sa santé succomba sous des maux si constans;
Dans les bras de la mort elle resta long-temps;
A peine elle en sortoit, que ce bienfait modique,
Qui faisoit sa fortune & sa ressource unique,
Fut discontinué sans espoir de retour.

ANGÉLIQUE.

Sans doute que depuis un si malheureux jour,
Elle n'a pû survivre à ce coup si funeste;
Vos larmes, vos soupirs, m'apprennent tout le reste.

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus ſur elle, & revenons à vous.
Vous étiez au couvent, où je ſens, entre nous,
Juſqu'où pouvoit aller votre diſgrace affreuſe,
Quand le ciel qui vouloit que vous fuſſiez heureuſe,
De la Baronne un jour y conduiſit les pas :
On lui parla de vous. Votre âge, vos appas,
Des larmes, qui pour lors vous prêtérent leurs charmes,
Tout força la Baronne à vous rendre les armes ;
Elle vous prodigua ſes généreux ſecours :
Enfin, ſon amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, & ſa vive tendreſſe
Daigna vous honorer du titre de ſa niéce.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Quelle différence !

LA GOUVERNANTE.

Ainſi, ne l'étant pas,
Voyez quel précipice eſt ouvert ſous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'eſpoir inutile
De devenir un jour l'épouſe de Sainville ?
Non, ceſſez de compter ſur cet heureux lien :
La Baronne pourra vous faire quelque bien,
Mais ce n'eſt pas aſſez pour que l'on vous préfére
Au plus riche parti que lui cherche ſon pere ;
Sainville en a beſoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bien-tôt ſon rang & ſon état.

ANGÉLIQUE.

Et le plus tendre amour n'eſt donc rien dans la vie ?
Au gré de la fortune il faut qu'on ſe marie.
Pourvû qu'on ſoit bien riche, on eſt donc bien content ?
Je ne l'aurois pas crû.

LA GOUVERNANTE.

Le plus ſûr eſt pourtant
De ne plus eſpérer que l'hymen vous uniſſe ;
N'attendez pas, vous dis-je, un ſi grand ſacrifice ;

Je n'imagine pas qu'il y puiſſe ſonger.

ANGÉLIQUE.

Vous découvrez l'abîme où j'allois me plonger.
Que de combats vont être arroſés de mes larmes !
Ce n'eſt que loin de lui que je trouve des armes.
Je dois vous avouer que mon cœur révolté
Sur mes réflexions l'a toujours emporté ;
Et ſi je reſte ici....

LA GOUVERNANTE.

Venez.

ANGÉLIQUE.

Où donc, ma bonne ?

LA GOUVERNANTE.

Où l'honneur vous attend, aux piéds de la Baronne ;
Venez lui confier votre état dangereux,
Elle aime la vertu, ſon cœur eſt généreux ;
Priez-la de finir une peine ſi rude,
En vous faiſant rentrer dans cette ſolitude
Où vous étiez. Preſſez, redoublez votre effort ;
Elle eſt riche, elle y peut aſſurer votre ſort.
Doutez-vous du ſuccès ? La Baronne vous aime.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi ?

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur & moi.
N'eſt-il que ce moyen ? Si je vous intereſſe,
Ma bonne, ſauvez-moi l'aveu de ma foibleſſe.

LA GOUVERNANTE.

Hâtez-vous d'employer des motifs ſi preſſans,
Les remedes tardifs ſont toujours impuiſſans.

ANGÉLIQUE.

Diſpoſez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous-en vous-même auprès de la Baronne.

LA GOUVERNANTE.

Vous me le permettez ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désavouerez.

ANGÉLIQUE.

Non, je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais donc.

ANGÉLIQUE.

Attendez.... Partez, volez, ma bonne;
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

J'obéis.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez, c'est à condition,
Si l'on daigne accepter ma proposition,
Que vous viendrez aussi, que nous vivrons ensemble;
Je me soumets à tout, pourvû qu'on nous rassemble.
N'y consentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, c'est bien mon dessein.

[*Elle sort.*]

ANGÉLIQUE.

Ah! Je pourrai du moins soupirer dans son sein,
Car je ne compte pas guérir de ma foiblesse.

SCENE III.

JULIETTE, UN LAQUAIS, ANGÉLIQUE.

JULIETTE *au Laquais.*

Viens quand je tousserai.

LE LAQUAIS.

Comptez sur mon adresse.

SCENE IV.

JULIETTE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE.

Pourroit-on vous parler ?

ANGÉLIQUE.

Tu lui diras que non.

JULIETTE.

C'est moi qui vous demande audiance en mon nom.

ANGÉLIQUE.

Qui ? Toi ?

JULIETTE.

Moi-même.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, je ne veux plus t'entendre.

JULIETTE.

Et par quelle raison ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE.

ous l'a défendu ?

ANGÉLIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

is aſſez long-tems, parlons de bonne foi,
: bonne, jalouſe, envieuſe, inquiéte,
he à me ſupplanter, ſa victoire eſt complette ;
: humeur trop facile a comblé ſon deſir :
ſſez, ne penſez que ſous ſon bon plaiſir,
pour tout inſtinct celui qu'elle vous prête,
comme un enfant qu'on méne à la baguette.

ANGÉLIQUE.

ace, finiſſons ; je ne vois que trop bien
eſt le but ſecret de ce bel entretien.

JULIETTE.

pourriez vous tromper.

ANGÉLIQUE.

Va, je ſai qui t'envoie.

JULIETTE.

us en faites pas une ſi grande joie.

ANGÉLIQUE.

! Tu me ſoutiendras ?

JULIETTE.

Moi ? Je ne ſoutiens rien.

ANGÉLIQUE.

: viens pas exprès pour trouver le moyen
aiſer, s'il ſe peut, une amante outragée ?

JULIETTE.

oit volontiers s'il m'en avoit chargée ;
lleurs (ce n'eſt pas que je parle pour lui.)
nfin, croyez-vous les hommes d'aujourd'hui
ieur à nous paſſer tous nos petits caprices,
e tous les jours les plus grands ſacrifices,
/er, à ſouffrir les mépris, les rebuts,
ieurer conſtans lorſque l'on n'en veut plus ;
:nir à nous ſi-tôt qu'on les rappelle ?
l'art d'aimer a pris une forme nouvelle ;

C'eſt à nous à préſent à remplir en aimant
Tout ce qu'une maîtreſſe exigeoit d'un amant ;
Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grace.
Nos eſclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place ;
Ils ſe ſont emparés de nos droits les plus doux ;
Tout le poids de l'amour eſt retombé ſur nous.

ANGÉLIQUE.

Que m'importe ?

JULIETTE.

Avouez, que ſi par aventure
Sainville revenoit après cette rupture
Plus tendre que jamais vous rapporter ſon cœur ;
Le vôtre auroit pour lui la derniére rigueur.

ANGÉLIQUE.

Sans doute.

JULIETTE.

Il fait donc bien de ne pas ſe commettre ;
Je dis plus, s'il oſoit hazarder une lettre
Pleine de déſeſpoir (je ſuppoſe le cas,)
Vous la refuſeriez ?

ANGÉLIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE.

[*à part.*]
Il ſe le tient pour dit. Il eſt temps que je touſſe.
[*Elle touſſe.*]
A la derniére épreuve il faut que je la pouſſe.

ANGÉLIQUE.

Quas-tu donc ?

JULIETTE *à part.*

Eſt-il ſourd ? Recommençons encor.
[*Elle touſſe.*]

SCENE V.

NGÉLIQUE, JULIETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

'Avez-vous pas touſſé ?

JULIETTE *à part.*

Peſte ſoit du butor;

LE LAQUAIS.

donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'eſt-ce ?

JULIETTE.

Une lettre;

ce drôle a ſans doute ordre de me remettre.

SCENE VI.

NGÉLIQUE, JULIETTE,

ANGÉLIQUE.

H ! La belle fineſſe !

JULIETTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?

grace, expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Va, je ſai ce que c'eſt.

Il faut, pour m'attrapper, être un peu plus habile.
Ce billet qu'on t'apporte eſt....

JULIETTE.

De qui?

ANGÉLIQUE.

De Sainville.

JULIETTE.

De lui?

ANGÉLIQUE.

Je gagerois.

JULIETTE *en défaiſant l'enveloppe qu'elle jette.*

Il faut voir.

ANGÉLIQUE.

Que fais-tu?

JULIETTE.

Je l'ouvre.

ANGÉLIQUE.

Je dirai que je ne l'ai pas lû.

JULIETTE *à part.*

Pour la pouſſer à bout, changeons un peu le texte;
[*Elle lit haut.*]
Et liſons autrement. Pourquoi prendre un prétexte!

ANGÉLIQUE.

Arrête, ou je m'en vais.

JULIETTE.

Hé bien, liſons tout bas.

ANGÉLIQUE.

Lis, puiſque tu le veux, mais je n'entendrai pas.

JULIETTE *lit & Angélique ſemble s'amuſer à autre choſe.*

» Lorſque nous avons crû nous aimer l'un & l'autre:
» Nous nous ſommes trompés.

ANGÉLIQUE *à part.*

Dieux! Qu'eſt-ce que j'entens?

JULIETTE *continue à lire.*

» Il n'eſt pas malheureux de rompre en même temps,
» Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre.

» J'accepte la rupture, ainſi n'en parlons plus.

ANGÉLIQUE *à part, en ramaſſant l'enveloppe.*

Eſt-ce à moi qu'on écrit ? ... Regardons le deſſus.

JULIETTE.

A qui, diantre, en veut-on ? Quelle eſt cette aventure?
Pourriez-vous, par hazard, connoître l'écriture ?

ANGÉLIQUE *animée.*

Elle eſt de mon perfide.

JULIETTE *ingénuement.*

Ah ! Vous l'avez bien dit.

ANGÉLIQUE.

Oui, Juliette, elle en eſt ; c'eſt à moi qu'il écrit,
Et c'eſt lui qui m'outrage après m'avoir trahie,
Et qui joint le mépris avec la perfidie.
Pourſuis.

JULIETTE.

Reſtons-en là.

ANGÉLIQUE.

Quelle étoit mon erreur !
Acheve, j'ai beſoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE.

Vous l'aimiez donc encore ?

ANGÉLIQUE.

Aimer ſans eſpérance ;
Eſt un état cruel. Mais quelle différence !
Haïr, eſt le tourment le plus affreux de tous ;
Donne-moi ce billet.

JULIETTE.

Tenez, contentez-vous.

[*à part.*]

Avertiſſons Sainville, il eſt temps qu'il arrive.

[*Elle ſort.*]

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, SAINVILLE;

SAINVILLE.

CÉdons, l'impatience où je ſuis eſt trop vive.

ANGÉLIQUE.

Fuyons, ſans doute il vient jouir de ſon forfait.

SAINVILLE.

Vous me fuyez?

ANGÉLIQUE *en lui jettant le billet.*

Tenez, voilà votre billet.

SAINVILLE.

A-t-il pû vous déplaire?

ANGÉLIQUE.

Autre inſulte mortelle.

SAINVILLE.

C'eſt de mes ſentimens l'expreſſion fidéle,

ANGÉLIQUE *à part.*

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE.

Je viens vous aſſurer de tout ce qu'il contient.

ANGÉLIQUE.

C'en eſt trop.

SAINVILLE.

Quel courroux!

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous bien l'audace!

Auriez-vous la fureur de m'inſulter en face?

SAINVILLE.

Quel eſt donc mon forfait?

ANGÉLIQUE.

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE.

D'un éclairciſſement pourriez-vous m'honorer ?

ANGÉLIQUE.

Perfide, on en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah ! Je ne vois que trop quels motifs vous engagent
A m'accabler encor d'un ſi cruel refus.
Hélas ! Tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus,
Dégénére en offenſe, & ſe tourne en injure.

ANGÉLIQUE.

Ceſſez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis, non, parjure ;
La révolte devient permiſe au déſeſpoir :
Vous me rendrez raiſon d'un procedé ſi noir.

SCENE VIII.

JULIETTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE *en riant.*

EH ! Je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle, eſt-ce là cette lettre
Qu'à l'inſtant de ma part tu viens de lui remettre ?
Tu dois la reconnoître, eſt-ce elle ?

JULIETTE.

En doutez-vous ?

SAINVILLE.

Hé bien, Mademoiſelle en eſt dans un courroux

Qui ne ſe conçoit pas ; ſa fureur eſt extrême.

JULIETTE.

Vous pourrez la calmer en la liſant vous-même.

ANGÉLIQUE.

Mais à quoi ſervira ? . . .

JULIETTE.

Je puis avoir mal lû.

ANGÉLIQUE.

Puiſqu'il convient de tout, c'eſt un ſoin ſuperflu.

JULIETTE.

[*à Sainville.*]

Écoutez ; vous, liſez.

SAINVILLE *lit.*

» Le ſecours de l'abſence
» M'a bien mieux fait ſentir le prix de votre cœur ;
» Et lorſque je reviens à mon premier vainqueur,
» C'eſt avec plus d'amour & plus de connoiſſance.

ANGÉLIQUE.

Vous liſez faux.

SAINVILLE *en lui préſentant le billet.*

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas.

Suivez des yeux.

[*Angélique regarde, & lit en même temps.*]

SAINVILLE.

» Par tout où j'ai porté mes pas ;
» Je n'ai trouvé que vous, dont mon ame aſſervie
» Pût faire mon bonheur le reſte de ma vie.

ANGÉLIQUE *d'un ton moins courroucé.*

Il a raiſon . . . Juliette.

JULIETTE.

Hé bien, vous vous aimez ?

ANGÉLIQUE.

Mais, quoi ?

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs ſont enflammés.

Quelle

Quelle explication faut-il que je vous donne ?
En leur prenant la main.]
Eh ! Trop heureuſe encor l'amante qui pardonne.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que j'ai craint .... Sainville, il n'eſt plus temps,
Je retourne au couvent.

SAINVILLE.

Dieux ! Qu'eſt-ce que j'entens ?
Vous voulez donc ma mort ?

ANGÉLIQUE *à part.*

Et ſans doute la mienne.
Haut.]
J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant ?
Eh, que voulez-vous donc faire dans ce couvent ?

ANGÉLIQUE.

On eſt allé pour moi le demander en grace.

SAINVILLE.

En grace, dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Voilà ce qui ſe paſſe,
J'en attens la réponſe : & je vous dirai plus,
Je tremble.

SAINVILLE.

Et de quoi donc ?

ANGÉLIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE *d'un ton ironique.*

Cette grace, en effet, vous doit être fort chere.

ANGÉLIQUE *ingénuement.*

Entendez mes raiſons ſans vous mettre en colere.

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me déſeſpérer,
Lor qu'à tout l'univers je viens vous préférer,
Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie,
A vous faire régner ſur mon ame ravie,

A m'assurer la vôtre, à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi?

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous ce dessein?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre?

ANGÉLIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Justes dieux! Quel soupçon est le vôtre
Il ne vient point de vous; & je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame.
Oui, pendant mon absence on vous a peint ma flamme
Comme un amusement frivol & criminel
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.
Avez-vous pû souffrir qu'on me fit cette injure?
A-t-on vû dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfidie? Et vous, qui me blessez,
Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez?

ANGÉLIQUE *à Juliette.*

On a jugé bien mal de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte & trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux sont baissés!
Eh! Regardez du moins ceux que vous offensez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Sainville.

SAINVILLE.

Quoi donc? Qui fait couler vos larmes

ANGÉLIQUE.

Vous ne savez pas tout.

SAINVILLE.

Quelles sont ces alarmes

Quels ſecrets devez-vous cacher à mon amour?

ANGÉLIQUE *en s'approchant de lui.*

J'ignore qui ſont ceux à qui je dois le jour.

[*Juliette ſe retire au fond du théatre pour faire le guet.*]

Vous croyez que je ſuis niéce de la Baronne?

SAINVILLE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il n'en eſt rien, je ne tiens à perſonne.

SAINVILLE.

Ah, Grands Dieux! Quel ſera mon bonheur de pouvoir
Vous tenir lieu de tout! Couronnez mon eſpoir.

ANGÉLIQUE.

Quoi, malgré cet aveu?

SAINVILLE.

Je n'en aurai point d'autre;
Aſſurez à la fois mon bonheur & le vôtre.

ANGÉLIQUE.

Je pourrois être à vous?

SAINVILLE.

Oui, le plus tendre amant
S'engage, & pour jamais vous en fait le ſerment.
Tendez-moi cette main.... Mais quel trouble vous preſſe?

ANGÉLIQUE.

Mais, Sainville, comment retirer ma promeſſe?

SAINVILLE *en ſe jettant à ſes pieds.*

Nous verrons cependant. Cachons bien notre amour;
Diſſimulons tous deux juſques à l'heureux jour.

[*Il lui baiſe la main.*]

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *arrivant en courant.*

Evez-vous, & fuyez.

ANGÉLIQUE.

Que vois-je! C'eſt ma bonne!

SAINVILLE.

Evitons cette femme, & fuyons la Baronne.

[*Tous s'enfuyent.*]

SCENE X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE *ironiquement.*

Ont-ce là les adieux de ces pauvres enfans?

LA GOUVERNANTE.

Je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE.

Vos ſoins ſont triomphans.

LA GOUVERNANTE.

Ah! Madame.

LA BARONNE.

En voilà l'heureuſe réuſſite:
Ils ont bien opéré, je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE *confuſe.*

Ah! Daignez me traiter avec moins de rigueur.
Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie
D'aller dans un couvent paſſer toute ſa vie ?

LA GOUVERNANTE *d'un ton ferme.*

Ne la conſultez point en cette extrêmité,
Madame ; il faut uſer de votre autorité.
Eh, comment voulez-vous qu'une fille à ſon âge
Puiſſe de ſa raiſon faire un heureux uſage ?
Quand la ſéduction, avec tous ſes appas,
L'environne, l'obſéde, & la ſuit pas à pas ?
Arrachez au péril une aveugle victime,
Que ſon propre penchant entraîne dans l'abîme.

LA BARONNE.

[*à part.*] [*haut.*]
Feignons. Il peut avoir deſſein de l'épouſer.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne ſauroit s'abuſer,
Sa facilité ſeule emporte la balance.
Sait-elle ſeulement qu'elle eſt ſans eſpérance ?
Dans l'yvreſſe où ſon cœur eſt plongé ſans retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que ſon amour ;
Et ſon bonheur préſent qui n'eſt qu'une chimére,
Fait que ſon avenir ne l'embarraſſe guére :
Elle ne ſait qu'aimer & ne ſait rien prévoir.
Mais enfin, ſuppoſé qu'un ſi fatal eſpoir
Sur la foi des ſermens autoriſe ſa flamme,
Et, malgré la raiſon, régne au fond de ſon ame ;
Que de ſujets pour vous de crainte & de terreur !
Juſqu'où peut la conduire une ſemblable erreur ?
Je frémis ; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh ! L'amour & l'hymen ne ſont pas faits pour elle.

LA BARONNE.

Je le ſai comme vous, Sainville eſt dépendant ;
Jamais il n'obtiendroit l'aveu du Préſident.
Mais ſur une terreur qui peut être indiſcrette,
L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,

C'eſt une cruauté.

LA GOUVERNANTE.

Qui lui ſauve l'honneur.

LA BARONNE.

Leur amour paſſera. Vous même en ſa faveur
Empruntez un moment des entrailles de mere.
Quoi ! Vous priveriez-vous d'une fille ſi chere ?
Vous ſoupirez ? Parlez.

LA GOUVERNANTE.

J'y réſoudrois mon cœur.

LA BARONNE.

[*à part.*] [*haut.*]
Fort bien. Je ne ſaurois avoir cette rigueur.
Mais je veux lui parler ; &, ſi ma remontrance
Eſt ſans ſuccès, j'irai juſques à la défenſe.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne ſervira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE.

Soins ſuperflus.
Contre deux cœurs unis que ſert la vigilance.
[*Elle ſe jette à ſes pieds.*]
J'embraſſe vos genoux.

LA BARONNE *à part.*

Faiſons-nous violence.

LA GOUVERNANTE.

Eloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.
Ah ! Voulez-vous la voir ſe perdre ſous vos yeux ?

LA BARONNE.

C'en eſt trop ; laiſſez-moi, je vous demande grace ;
Tant de vivacité m'importune & me laſſe.

LA GOUVERNANTE.

[*en ſe relevant.*] [*en s'en allant.*]
Eh ! Puis-je en mettre moins ? Allons cacher mes pleurs.
Ah ! Ciel, daigne empêcher le plus grand des malheurs !

SCENE XI.

LA BARONNE *ſeule.*

Le piége a réuſſi ; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons ; on a dû lui ſurprendre en ſecret
Des papiers qui pourront m'inſtruire tout-à-fait.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIER

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.

Allons, il faut un peu faire tête à l'orage.

ANGÉLIQUE.

Trop de confusion a glacé mon courage.

JULIETTE.

L'amour est cependant fait pour en inspirer.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire, & soupirer.

JULIETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGÉLIQUE.

Non, quoi que je me dise,
Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

JULIETTE.

Pour un petit malheur faut-il se dérouter?
La Baronne, entre nous, n'est pas à redouter;
Elle est femme du monde, & n'en fera que rire:
Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire.

ANGÉLIQUE.

C'est elle qui me cause aussi le plus d'effroi.

JULIETTE.

Quelle enfance! Eh, qui peut malgré vous, malg
moi,
Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutelle?

ANGÉLIQUE.

Sa raison, sa vertu,

JULIETTE.

Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGÉLIQU

ANGÉLIQUE.

Je ne ſai, mais je ſens qu'elle ne me dit rien,
Qui véritablement ne ſoit que pour mon bien :
C'eſt un fait ; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,
Quelle conviction tient contre ce qu'on aime ?
Quand Sainville paroît, tout eſt évanoui.

JULIETTE.

Cela ſe doit ; il va venir.

ANGÉLIQUE, *en regardant de côté & d'autre.*

Eh, vraiment, oui !

JULIETTE.

Arrangez-vous tous deux, tandis que la Baronne
Dans le fond du Jardin eſt avec votre bonne,
En un grand pour-parler.

ANGÉLIQUE.

C'eſt à notre ſujet.

JULIETTE.

Bon, bon ! Qu'importe ? Adieu, je vais faire le guet.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

SAINVILLE.

NOus nous étions promis qu'une ombre ſalutaire,
De nos vœux mutuels couvriroit le myſtere :
Cependant vous voyez que tout eſt découvert.
Vous puis-je à ce ſujet parler à cœur ouvert ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Vous le pouvez ; je répondrai de même,
Que vois-je dans vos yeux ?

SAINVILLE.

Mon déſeſpoir extrême.

ANGÉLIQUE.

D'ou vient ?

SAINVILLE.

Je ſuis perdu.

ANGÉLIQUE.

Vous ! Quel trouble eſt le

SAINVILLE.

On pourroit me ſauver, mais vous n'en ferez ri
Vous ſavez que l'amour nous a faits l'un pour l'

ANGÉLIQUE.

Eh bien ?

SAINVILLE.

Vous trahirez & ſon choix, & le vôt
Les perſécutions vous feront ſuccomber ;
On travaille au malheur où nous allons tomber

ANGÉLIQUE.

De quoi me grondez-vous ? Puis-je aimer
tage ?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGÉLIQUE.

Laiſſez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non, ce n'eſt pas aſſez.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous alarmer ?

SAINVILLE.

L'inſtant où je vous parle eſt le ſeul qui nous re
On va vous accorder cette grace funeſte
Que votre complaiſance a fait ſolliciter ;
On ſaura vous réſoudre enfin à l'accepter.
Que dis-je ! On obtiendra de votre obéiſſance
D'agréer les horreurs d'une éternelle abſence.

ANGÉLIQUE.

A ſubir cet arrêt je dois me préparer ;
Mais ſans nous déſunir on peut nous ſéparer.

SAINVILLE.

, je dois prendre en vous de grandes assurances !
ais l'éloignement, le temps, les remontrances
roduiront sur vous leur infaillible effet,
ous braverez tout comme vous avez fait.

ANGÉLIQUE.

me reprochez-vous ?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGÉLIQUE.

N'avois-je pas lieu de vous croire infidéle ?

SAINVILLE.

elle ! On vous aidoit à vous l'imaginer ;
au fond du désert où l'on va vous mener,
ne tardera guere à vous le faire croire,
ircir un absent par quelque fausse histoire
l'on aura grand soin de circonstancier ;
n'y serai point pour me justifier.
feux ne pourront pas se nourrir de leurs cendres.

ANGÉLIQUE.

n'écrirez-vous pas ?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres
euvent soutenir long-temps un foible cœur ;
e ennemie alors usera de noirceur :
nes en secret seront interceptées ;
utres à son gré seront interprétées.
erfide saura d'un air doux & trompeur,
fasciner les yeux de l'esprit & du cœur.

ANGÉLIQUE.

je les lirai seule.

SAINVILLE.

Elle les aura vûes :
n'en recevrez point qu'elle ne les ait lûes ;
s'en servira, vous dis-je, à mes dépens,
supprimera quand il en sera temps.

[*En lui donnant l'écrit.*]
De notre ſûreté c'eſt là l'unique gage.
ANGÉLIQUE *en prenant le p*
Quel eſt donc ce papier ?
SAINVILLE.
Le ſerment qui m'e
A rendre à vos appas un hommage éternel ,
Le garant & le ſceau de ce don ſolemnel,
Que vous font à jamais l'amour & l'hymen
De ma main, de mon cœur, & de ma deſtin
Quoi donc ! Vous héſitez à recevoir ma foi ,
Et votre main balance à ſe donner à moi ?
ANGÉLIQUE.
Eh ! Le puis-je ?
SAINVILLE *animé.*
Comment ?
ANGÉLIQUE *trembl*
Quel courroux vous en
SAINVILLE.
L'impoſſibilité n'eſt qu'au fond de votre ame.
Et ! Quel obſtacle empêche un nœud ſi plein
Hélas ! Vous le cherchez & ne le trouvez p
Si vous m'avez dit vrai , vous êtes à vous-mê
Vous dépendez de vous ; votre infortune ext
Dont je rens grace au ſort, vous met en libe
De choiſir qui vous plaît.

Pour que mon ſeul aveu diſpoſe de ma main ?

SAINVILLE.

Non, j'attendois de vous ce refus inhumain.

ANGÉLIQUE.

Une raiſon n'eſt pas un refus.

SAINVILLE *à part.*

L'inconſtante !

ANGÉLIQUE.

Mais ſi je conſultois....

SAINVILLE.

Qui ? Votre gouvernante ?
Et vous, conſulterez enſuite votre cœur.

ANGÉLIQUE *éplorée.*

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur ;
Vous me troublez ſi fort, qu'à peine je reſpire :
Je ne ſai déja plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE.

Si vous daigniez ſur vous faire un juſte retour.

ANGÉLIQUE.

Eh ! Je crains ma raiſon autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un & l'autre. Eh ! Comment, je vous prie,
M'aſſurer autrement de vous, & de ma vie ?
Je ne veux ſeulement, pour calmer mes frayeurs,
Que le titre d'époux : conſentez, ou je meurs....

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel !

SAINVILLE.

Je régne, ou non, dans le fond de votre ame.
Le temps nous preſſe ; optez d'accorder à ma flamme
Le titre que le ciel ſemble me déſigner,
Ou de m'ôter la vie.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, je vais ſigner :
Mais vous en répondrez.

SAINVILLE.

Non, sans doute, à l'amour.

ANGÉLIQUE *en lui tendant la main te*

Ah, quelle tyra

SCENE III.

JULIETTE *en courant*, SAINVI
ANGÉLIQUE.

JULIETTE *en poussant Ang*

DÉcampez au plus vite; il nous vient co

SAINVILLE.

Qui donc?

JULIETTE.

Le Président.

ANGÉLIQUE.

Ah! J'ai le cœu

JULIETTE *à Angélique, en la tirant de l'au*

Par où diantre allez-vous? Sauvez-vous par

SCENE IV.

SAINVILLE *à Juliette.*

TOi, ne la quitte pas, ton ſoin m'eſt néceſſaire.

JULIETTE.

Je ſuis piquée au jeu; laiſſez, laiſſez-moi faire.

[*Elle ſort.*]

SCENE V.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE,

LE PRÉSIDENT.

BOn, nous ſerons ici plus en particulier:
On voudroit votre avis ſur un cas ſingulier.

SAINVILLE.

Mon pere, vous ſavez que jamais je ne flatte.

LE PRÉSIDENT.

C'eſt par cette raiſon; l'affaire eſt délicate.
Les conſeils les plus vrais ſont ici les meilleurs.
Un Juge aſſez habile, honnête homme d'ailleurs.
Vous riez?

SAINVILLE.

C'eſt de voir ce titre imaginaire
Etre ſi conſtamment l'épithéte ordinaire
Que s'accordent, entr'eux, les hommes indulgens.

LE PRÉSIDENT.

Ainſi, vous ne croyez guére aux honnêtes gens.

SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vûs me font douter des autres.

LE PRÉSIDENT.

Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres !
Il eſt des gens de bien.... Je penſe, ſur ma foi,
Que vous ne jugez pas plus ſainement que moi.

SAINVILLE.

Mon pere, en vérité, ce reproche me pique !

LE PRÉSIDENT.

Vous me croyez, du moins, un peu trop politique.
Eh ! Prenez, ou laiſſez les hommes tels qu'ils ſont,
Tout auſſi-bien que vous je les connois à fond :
Mais je ſuis envers eux avec moins de rudeſſe,
Indulgent par lumiere, & non pas par foibleſſe :
Mais revenons enfin. Ce Juge en queſtion
Fut chargé d'un procès, dont la déciſion
Devoit, à ſon rapport, regler la deſtinée
De gens de qualité qu'un heureux hymenée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laiſſons la nobleſſe du ſang ;
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Peſons les droits réels : la plus haute naiſſance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRÉSIDENT.

Oui, mais tout l'embarras eſt de bien rencontrer ;
Souvent le meilleur droit ne ſait pas ſe montrer :
Car vous n'ignorez pas qu'il n'eſt rien que n'emploie,
Ce monſtre ingénieux à pourſuivre ſa proie,
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Eſt ſouvent de corrompre ou d'égarer Thémis ?
A ce fleau funeſte, à ce mal ſans remede,
Ajoutez pour ſurcroît que la main qui nous aide
Peut ſe laiſſer ſurprendre, ou gagner. En effet,
Ne ſauroit-on nous faire un infidéle extrait ?

SAINVILLE.

Tout Juge qui s'en ſert a tort : c'eſt mon ſyſtême ;
Jamais il n'eſt trop bon pour voir tout par lui-même :

Et s'il ne donne pas tous ſes ſoins, tout ſon temps,
Cette épargne eſt un vol qu'il fait à ſes cliens.
Pourquoi ſe charge-t-il des fortunes publiques?

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien rigide!

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.
Je vois d'ici ce Juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez dit. Un traître, un ſerpent domeſtique
Priva la vérité de ſa preuve autentique.
Le titre diſparut; le bon droit ſuccomba;
L'erreur dicta l'arrêt, & le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en ſavoir plus qu'eux.
Peut-il ſe conſoler de leur déſaſtre affreux,
Et d'en avoir été la cauſe?

LE PRÉSIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe? Il a laiſſé trahir ſon miniſtere;
Il avoit un dépôt; à qui l'a-t-il remis?
Si l'excuſe avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRÉSIDENT.

Le temps, & le hazard, firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître;
On ſut la vérité: le titre n'étoit plus;
Et le Juge, accablé de regrets ſuperflus,
Fut réduit à verſer des pleurs trop légitimes;
Enſuite l'on apprit que l'une des victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur ſort,
Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort;
Que ſa veuve, ſans biens, pour élever leur fille,
Unique rejetton d'une illuſtre famille,

L'avoit abandonnée auſſi-bien que ſon nom.

SAINVILLE.

Hé bien ! S'il eſt ainſi, que me demande-t-on ?

LE PRÉSIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui conſulte, eſt peu ſûr de lui-même
Et que dire à celui qui ne ſe juge pas ?

LE PRÉSIDENT.

Mais, vous, qu'auriez-vous fait dans un ſembl
cas ?
Ce Juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce,
Qu'il tremble ! Mais à quoi ſervira ma réponſe ?
Quoi qu'il en ſoit, enfin, j'aurois déja rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu ;
C'eſt à quoi je condamne un Juge qui s'abuſe :
Qu'il répare ſes torts s'il veut qu'on les excuſe ;
L'ignorance & l'erreur ſont des crimes pour lui.

LE PRÉSIDENT.

On prononce aiſément dans la cauſe d'autrui :
Celui dont je vous parle, eſt peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe ?

LE PRÉSIDENT.

La reſtitution pourroit être ſi forte.....

SAINVILLE.

La ſomme n'y fait rien. L'exacte probité
Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRÉSIDENT.

Ainſi vous vous ſeriez exécuté vous-même ?

SAINVILLE.

Aſſurément.

LE PRÉSIDENT *en ſouriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême ;

Ma façon de penſer, contraire aux mœurs du temps,
N'attirera ſur moi que des ris inſultans.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez-moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous, mon pere?

LE PRÉSIDENT.

J'ai penſé comme vous; j'ai fait plus, & j'eſpere
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable, & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous?

LE PRÉSIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah! Grands dieux! Que ma ſource m'eſt chere!
Que je ſuis enchanté de vous avoir pour pere!
[*Il l'embraſſe.*]
Pardonnez ces tranſports à mon cœur éperdu.

LE PRÉSIDENT.

Si-tôt que je l'ai pû, j'ai fait ce que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma mépriſe funeſte;
Il vous en coûtera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reſte.

LE PRÉSIDENT.

Ah! Qu'il eſt doux de voir que je revis en vous!
Ah! Pere fortuné!

SAINVILLE.

Vous méritez de tous
La vénération, l'eſtime la plus haute:
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute,
Qui vous a procuré l'heureuſe occaſion,
De faire une ſi grande & ſi bonne action!

[*Juliette paroît & fait des ſignes.*]

LE PRÉSIDENT.

Le ciel me l'inſpira, le ciel la récompenſe;
Sachez ce qui m'arrive en cette circonſtance.

Un ancien ami, de même rang que nous,
Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir pour vous
Un des meilleurs partis qui soient peut-être en France;
C'est une fille unique, une fortune immense:
Je répons de ses mœurs, & j'en suis enchanté:
Car c'est-là, selon moi, la premiere beauté.
D'ailleurs, elle est charmante; enfin, l'on vous préfére,
Je vous en parle ici de la part de son pere;
Et c'est un mariage à conclure au plûtôt.
Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,
Nous dérange beaucoup en nous couvrant de gloire.
J'ai vendu cette terre où vous vous plaisiez tant.

SAINVILLE.

Donnez, engagez tout, j'en serai plus content.

LE PRÉSIDENT.

Vous paroissez bien froid, quand la fortune même....

SAINVILLE.

Mon pere, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRÉSIDENT.

L'hymen vous fait-il peur?

SAINVILLE.

Non, j'y vois mille appas;
Cette fille est trop riche, & ne me convient pas.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc?

SAINVILLE.

[*Juliette reparoît encore.*]
Il faudroit lui devoir ma fortune,
C'est une dépendance un peu trop importune;
Les grands biens d'une femme augmentent trop ses droits,
Et par reconnoissance il faut subir ses loix;
Ce bienfait là devient une dette éternelle,
Dont on ne peut jamais s'acquiter avec elle.
Quoiqu'il en soit, malgré ma situation,
Je ne veux pas avoir cette obligation.

LE PRÉSIDENT.

Bon! Eſt-ce qu'un mari n'eſt pas toujours le maître?

SAINVILLE.

Je ne veux point d'eſclave, & je ne veux pas l'être.

LE PRÉSIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut.

SAINVILLE.

Une compagne aimable eſt tout ce qu'il me faut;
J'épouſe pour aimer, pour être aimé de même;
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême:
Vingt exemples pour un ſemblent m'en avertir;
C'eſt ſe vendre, en un mot, & non pas s'aſſortir.

LE PRÉSIDENT.

Ah! Vos réflexions détruiront ce ſcrupule;
Car, entre nous, mon fils, il eſt trop ridicule.
Je vous laiſſe y penſer, & je vais de ce pas
Engager cet hymen.

[*Il ſort.*]

SAINVILLE.

Qui ne ſe fera pas.

SCENE VI.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

QUe diantre, un fils a-t-il tant à dire à ſon pere?
Votre Angélique eſt folle, elle me déſeſpére;
La crainte, l'épouvante, & la timidité
Triomphent pour le coup de ſa facilité.
Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE.

Ah! Ciel, quel coup de foudre

JULIETTE.

Voyez ſi vous pouvez vous-même la réſoudre;

Mais ne l'eſpérez plus.

SAINVILLE.

Je m'en vais la trouver.

JUILIETTE.

Elle eſt dans le jardin qui s'occupe à rêver.

[*Sainville ſort.*]

SCENE VII.

JULIETTE *ſeule.*

ETre fille, & vouloir l'être toute ſa vie,
Me paroit, par ma foi, la derniere folie.
Le beau titre à garder! N'eſt-il pas bien charmant,
Sur-tout lorſque l'on peut épouſer ſon amant?...

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

OU peut être Angélique?

JULIETTE.

Ah! Je vous le demande!
L'ai-je à ma garde? Elle eſt, ce me ſemble, aſſez grande
Pour être ſa maitreſſe?

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE *en montrant la Baronne.*

J'obéis à Madame, elle peut ordonner;

Mais, vous.

LA BARONNE.

Obéiſſez, quand Mardame l'ordonne.

JULIETTE *regardant la Gouvernante.*

Madame ! Ah ! Par ma foi, l'épithéte m'étonne.

[*Elle ſort.*]

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

HÉ bien, ma chere amie !

LA GOUVERNANTE.

Ah ! C'eſt trop m'honorer.

LA BARONNE.

Ce titre vous eſt dû, je ne puis l'ignorer ;
Avouez que c'eſt vous, qu'un procès déplorable,
A contrainte à ſubir un ſort ſi miſérable.

LA GOUVERNANTE.

Vous me déſeſpérez.

LA BARONNE.

Eh ! Madame, achevez
Cet aveu que j'implore, & que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de plus de ma reconnoiſſance ?

LA BARONNE.

La faveur d'être admiſe en votre confidence :
Mais je lis dans votre ame une noble fierté ;
Un courage au-deſſus de toute adverſité,
Vous fait déſavouer votre infortune extrême ;
Et vous vous impoſez ce déni de vous-même ;
Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le ſort qui vous a tout ôté ;

Mais, ce que vous cachez, n'en eſt pas moins viſi
Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop ſenſible
Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous f
Madame, écartez donc le charme qui vous ſuit.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes dans l'erreur, le Préſident s'abuſe.

LA BARONNE.

Hé bien, pour vous convaincre, il faut que je m
cuſe.

LA GOUVERNANTE.

De quoi?

LA BARONNE.

Votre ſecret n'en eſt plus un pour moi
J'ai ſurpris des papiers qui ſont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai vû de mes yeux la preuve la plus clair
D'un fait dont vous voulez ſoutenir le contraire;
Vous êtes ſûrement la Comteſſe d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE.

Qu'entens-je?

LA BARONNE.

Pardonnez, pour finir vos malhe
Cette conviction m'étoit trop néceſſaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel uſage en avez-vous pû faire?
Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret,
Et de quel importance eſt pour moi mon ſecret,
Puiſque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot!

LA BARONNE.

Angélique l'ignore?

LA GOUVERNANTE.

Et jamais de ma part elle n'en ſaura rien.

LA BARONNE.

Héquoi, la pouvez-vous priver d'un ſi grand bien?

LA GOUVERNANTE.

Je la ſers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire.
Eh ! Que lui produiroit ma douloureuſe hiſtoire ?

LA BARONNE.

Qu'en peut-il arriver, de lui faire ſavoir
Sa naiſſance ?

LA GOUVERNANTE.

L'orgueil & l'affreux déſeſpoir.
Non, Madame, laiſſons à cette infortunée
L'eſprit de ſon état, & de ſa deſtinée.
On n'eſt point malheureux quand on peut ignorer ;
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.
J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah ! Ma chere Comteſſe,
Mes ſoins n'ont point bleſſé votre délicateſſe,
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiſcret.
Aucun autre que moi ne ſait votre ſecret ;
J'ai ſû le ménager avec un ſoin extrême :
Le Préſident qui veut être inconnu lui-même ;
Et qui m'en impoſoit la plus expreſſe loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi,
Content de relever votre illuſtre famille,
Madame, il ne connoît ni vous, ni votre fille ;
Son bonheur lui ſuffit ; en effet, il eſt tel
Qu'il ſe croit à préſent le plus heureux mortel.

SCENE X.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LE PRÉSIDENT.

MAdame, prenez part à ma douleur extrême;
Je croyois être heureux, vous l'avez crû vous-même;
Pour moi, tout votre zéle en vain s'eſt déployé.
Je ſuis au déſeſpoir, on m'a tout renvoyé;
Oui, tout m'eſt revenu.

LA BARONNE.

Ciel! Quelle eſt ma ſurpriſe!

LE PRÉSIDENT.

Il faut qu'abſolument vous vous ſoyez mépriſe,
Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux,
Que j'avois pû me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE.

Comment voulez-vous donc que je me juſtifie?

LA GOUVERNANTE.

Ah! je vois bien qu'il faut que je me ſacrifie,
Et que j'avoue enfin une ſecret échappé.
[*Au Préſident.*]
C'eſt vous-même, Monſieur, qui vous êtes trompé.

LE PRÉSIDENT *à la Baronne.*

Eſt-elle du ſecret?

LA BARONNE.

Elle ſait tout.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entens-je?
Votre indiſcrétion me paroît bien étrange!

LA GOUVERNANTE.

Vous me pardonnerez ce que j'oſe avancer ;
Ce renvoi vous étonne ? Avez-vous dû penſer
Qu'il pût être permis, à cette infortunée,
De relever ainſi ſa triſte deſtinée,
Et de vous dépouiller en cette occaſion ?
La généroſité vous fait illuſion.

LE PRÉSIDENT.

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous ſa querelle?

LA GOUVERNANTE.

Ah ! Je n'en ai que trop, je puis parler pour elle ;
Mettez-vous à ſa place : auriez-vous accepté ?
Elle a tout refuſé ; ce n'eſt point par fierté,
Par dédain, par mépris, elle en eſt incapable.

LE PRÉSIDENT.

Mais, n'avouez-vous pas que ſon Juge eſt coupable
D'avoir été ſurpris ?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas ?

LE PRÉSIDENT.

Il compte que l'erreur eſt un crime en ce cas,
Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle ;
Il a crû bien juger, il eſt quitte envers elle.

LE PRÉSIDENT.

Mais de ſon miniſtére il s'eſt mal acquité.

LA GOUVERNANTE.

Dès qu'il n'eſt point coupable aux yeux de l'équité ;
Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée ;
Vous ne la vaincrez point, elle eſt déterminée :
N'en parlons plus, elle a ſubi ſon jugement,
Le ciel même a pris ſoin du dédommagement.

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force & le courage
D'accepter, de braver conſtamment ſon naufrage.

De voir, d'enviſager déſormais le paſſé,
Et tout ce qu'elle fut comme un ſonge effacé
Que l'on ne devroit plus offrir à ſa mémoire ;
Dans ſon abaiſſement laiſſez-lui cette gloire.
C'eſt tout ce qu'elle veut.

LE PRÉSIDENT.

Je ſerois criminel.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un ſecret éternel.

[*Elle ſ*

SCENE XI.

LE PRÉSIDENT, LA BARONN

LE PRÉSIDENT.

PArdonnez ma ſurpriſe, elle eſt trop légiti
Je n'en ſaurois douter ; voilà donc ma victi
C'eſt moi qui ſuis la ſienne ... O refus doulou
Dieux ! Quelle m'a rendu confus & malheureu
Que ſon abaiſſement l'éléve & m'humilie !
Ainſi j'aurai cauſé le malheur de ſa vie ;
Et pour le réparer mes ſoins ſont ſans effet,
Elle veut à jamais me laiſſer mon forfait.
Eh ! C'eſt trop ſe venger, uniſſons-nous contre
Je prétens m'acquiter, la dette eſt trop cruelle !

LA BARONNE.

J'admire, entre elle & vous, ces généreux
bats,

LE PRÉSIDENT.

Eh ! L'admiration ne la ſauvera pas.

LA BARONNE.

Auſſi ne veux-je point y borner tout mon zéle,
J'en reſſens, comme vous, une peine mortelle :

eſt quelque moyen, venez, j'oſe eſpérer
ue le ciel aura ſoin de nous le ſuggérer.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE,

LA GOUVERNANTE *à part.*

Elle rêve.... Feignons de ne l'avoir pas vûe,
Lorsque tous deux ont eu leur derniere entrevûe.

ANGÉLIQUE *appercevant la Gouvernante.*

Vous m'avez fait chercher ?

LA GOUVERNANTE.

Oui, mon empreſſement
Vous donne, je le vois, du refroidiſſement ;
Il m'a, dans votre cœur, en ſecret deſſervie.

ANGÉLIQUE.

Quand j'ai de l'amitié, c'eſt pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Puis-je vous demander, ſans indiſcrétion,
S'il vous ſouvient encor d'une commiſſion,
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne ?

ANGÉLIQUE.

Vous me la rappellez.... Mais à propos.... ma bonne....

LA GOUVERNANTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Si vous m'en croyez, ſans trop précipiter ;
Vous attendrez encore à vous en acquiter.

LA GOUVERNANTE.

[*à part.*]

Pourquoi ? Diſſimulons.

ANGÉLIQUE.

C'eſt qu'il faut que j'y penſe.
Mettez-vous à ma place en cette circonſtance ;

Il s'agit de quitter, & d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE.

Le monde vous doit-il inſpirer tant de goût ?
Se peut-il qu'à vos yeux il offre tant de charmes
Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes ;
Et de l'incertitude où je vois votre ſort,
Lorſqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port,
On peut, ainſi que vous, ſe rendre fortunée,
Faut-il mettre au hazard toute ſa deſtinée ?
On ne doute de rien dans le cours des beaux jours ;
On croit que l'avenir y répondra toujours.

ANGÉLIQUE.

Je m'en flatte. Calmez vos frayeurs indiſcrettes.

LA GOUVERNANTE.

Vous vous éblouiſſez de l'état où vous êtes ;
Et s'il vient à changer que ferez-vous alors ?
Le néant eſt caché ſous de ſi beaux dehors ;
La Baronne vous aime, & j'en ſuis convaincue ;
Mais d'un moment à l'autre, une mort imprévûe
Peut, en vous l'enlevant, vous laiſſer ſans eſpoir.

ANGÉLIQUE.

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE.

Je ne ſais que prévoir,
Je ne ſoutiendrai pas cette diſgrace affreuſe.

ANGÉLIQUE.

Ne craignez rien pour moi, je ſerai plus heureuſe.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne le voulez pas, j'en mourrai de douleurs ;
Et ce ſera pour vous le moindre des malheurs.
Je ſai que la retraite, à des yeux de votre âge,
N'offre pas d'elle-même une riante image ;
La jeuneſſe s'en fait un portrait peu charmant,
Bien-tôt l'expérience en décide autrement.
Que ne m'eſt-il permis de vous citer la mienne ?
Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la ſienne ;
A tout ce qu'il vous plaît, il faut ſe conformer ;
On ne veut pas vous perdre : Eh ! Qui pourroit for-

mer

Un projet, un complot si cruel ? Non, vous dis-je ;
Un sacrifice entier n'est point ce qu'on exige :
Bien loin de vous réduire à cette extrémité,
Consentez seulement, pour un temps limité,
D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille ;
Jusques au mariage.

ANGÉLIQUE.

Eh, de qui ?

LA GOUVERNANTE.

De Sainville.
Convient-il à vos yeux d'en être les témoins ?

ANGÉLIQUE.

En parle-t-on ?

LA GOUVERNANTE.

Son pere y donne tous ses soins.

ANGÉLIQUE.

Et quelle est la future ?

LA GOUVERNANTE.

Une riche héritiere ;
C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entiere.

ANGÉLIQUE.

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! Pourquoi voulez-vous vous flatter ;
Quand cet évenement va bien-tôt éclater ?
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'attacheroit Sainville à votre destinée ;
Et s'il vous l'a juré, c'est le serment trompeur
D'un traître, d'un perfide, & d'un lâche imposteur.

ANGÉLIQUE.

A votre zéle ardent je me livre moi-même ;
Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimez ?

ANGÉLIQUE.

Et jamais je n'aurai d'autre amour ;
Oui, mon cœur le lui jure à chaque instant du jour ;

Je

le dois, je remplis un devoir plein de ch armes.

LA GOUVERNANTE.

n devoir ! Excuſez de trop vives alarmes ;
j'ai tort, il en faut accuſer l'amitié ;
ais enfin, par tendreſſe autant que par pitié,
e me direz-vous rien de plus de ce myſtére ?
ut-il que je l'ignore ?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE.

i ! Pourquoi me celer vos ſecrets les plus doux,
moi qui ne puis être heureuſe que par vous,
ue par votre bonheur ? Je n'en puis avoir d'autre ;
: vous me le cachez ? Quel refus eſt le vôtre ?
ue vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité ?

ANGÉLIQUE.

état où je vous vois, & la néceſſité
e me juſtifier dans tout ce que j'adore,
ont vous ouvrir mon cœur.

LA GOUVERNANTE *à part.*

Quels ſecrets vont éclore ?

ANGÉLIQUE.

inville n'eſt pas tel que vous l'avez penſé :
uels regrets vous aurez de l'avoir offenſé !
t hymen que l'on croit ſi prêt à ſe conclure,
e ſe fera jamais, comptez que j'en ſuis ſûre....
inville eſt engagé.

LA GOUVERNANTE *à part.*

Ciel ! Quel eſt mon effroi ?

Haut.]

inville eſt engagé, dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Avec moi.

LA GOUVERNANTE.

ui, vous, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Oui, moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Sa fortune eſt au-deſſous de lui :
Le plus riche parti ſe préſente aujourd'hui ;
S'il rejette, pour vous, l'hymen qu'on lui propoſe
Le Préſident, ſurpris, en cherchera la cauſe :
Craignez tout d'un courroux juſtement mérité ;
N'en doutez pas, ſon fils ſera deshérité,
Et vous aurez cauſé ſon malheur & le vôtre ;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour, qui vous unit tous deux
Vous tiendra lieu de tout ? Il fuit les malheureux,
Il aime la fortune, & n'eſt pas plus fidéle ;
On ne l'a que trop vû s'envoler avec elle,
Et ne laiſſer à ceux qu'il avoit enflammés,
Que l'affreux déſeſpoir de s'être trop aimés....
Vous ne m'écoutez pas ?

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai, je ne ſonge
Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE.

Mais ce n'eſt qu'un menſonge ;
Enfin vous perſiſtez ?

ANGÉLIQUE.

Oui, ſans doute, à jamais.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir ſi ces nœuds ſont bien faits
Je n'en ſai pas aſſez touchant cette matiere ;
Pour prendre, en ce papier, une aſſurance entiere,
Il faut que je conſulte.

ANGÉLIQUE.

Il n'en eſt pas beſoin ;
Je ne ſouffrirai pas que vous preniez ce ſoin :
La moindre défiance eſt un manque d'eſtime,
Sainville, avec raiſon, pourroit m'en faire un crime
Je ne veux, contre lui, ni garants, ni témoins,
Je ne l'aimerois pas, ſi je l'eſtimois moins.

LA GOUVERNANTE.

Pour plus de ſûreté, ſouffrez que je m'informe;
Je crains que cet écrit ne péche par la forme.

ANGÉLIQUE.

Eh! Que m'importe, à moi, mes vœux ſont ſatisfaits?
J'en crois mieux les ſermens que Sainville m'a faits;
Qu'à tout ce qu'on pourroit vous dire; ainſi, ma Bonne,
Rendez-moi....

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGÉLIQUE.

Votre refus m'étonne!

LA GOUVERNANTE.

Laiſſez-moi le garder, j'oſe vous en prier.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment; mais on vient.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *à Angélique.*

QUel eſt donc ce papier
Qu'elle cache avec ſoin?

ANGÉLIQUE.

C'eſt notre mariage.
Vous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel eſt donc ce langage?
Qu'avez-vous fait?

ANGÉLIQUE.

J'ai crû pouvoir m'y confier.

SAINVILLE.

Qu'entens-je ?

ANGÉLIQUE.

J'ai tout dit pour vous juſtifier.

SAINVILLE.

De quoi, donc ?

ANGÉLIQUE.

Elle a tort ; il lui plaiſoit de croire
Que vos feux offenſoient votre honneur & ma gloire,
Que l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal eſpoir j'oſois m'abandonner.
A préſent, je ne ſai quel ſcrupule l'arrête ;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penſer d'un hymen clandeſtin.

SAINVILLE.

Pouvions-nous autrement fixer notre deſtin
Que par un nœud ſecret ? Il étoit néceſſaire ;
Mais enfin, je le ſai, vous m'êtes trop contraire
Pour ne pas abuſer du malheureux ſecret
Dont elle vous a fait l'aveu trop indiſcret.
Vous fûtes, vous ſerez toujours mon ennemie ;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.
Je vous déteſterois ſi j'étois criminel :
Connoiſſez un amour qui doit être éternel ;
Sachez qu'il n'en eſt pas moins pur pour être extrême ;
J'adore ſa vertu, j'en fais mon bien ſuprême ;
Je n'ai rien qui me ſoit plus cher que ſon honneur :
Pourrois-je l'en priver, ſans perdre mon bonheur,
Sans me déshonorer, ſans m'avilir moi-même ?
Ce n'eſt qu'à ſes dépens qu'on corrompt ce qu'on aime ;
Connoiſſez mes deſirs ; je borne tous mes droits
Au ſeul titre ſecret....

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous les loix
Et les droits paternels ?

SAINVILLE.

Hélas ! Qui les ignore ?
Je les ſai comme vous ; mais je connois encore
Un pouvoir au-deſſus de leur autorité,
C'eſt celui de l'honneur & de la probité.
Ne peut-il arriver des temps plus favorables ?
Et les peres ſont-ils toujours inexorables ?
Un fils au déſeſpoir en peut tout eſpérer ;
Mais j'ai fait un ſerment, rien ne peut l'altérer ;
Et c'eſt entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGÉLIQUE.

Eh ! Soyez moins cruelle,
Et conſentez. D'abord que je répons de lui. . . .

SAINVILLE.

Hé bien, ſéparez-nous, même dès aujourd'hui :
C'étoit votre deſſein ; loin que je le combatte,
Je vous offre un moyen, la Baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment ? Expliquez-vous.

SAINVILLE.

Je ſais à ce ſujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet ;
Elle adore Angélique, &, malgré votre zéle,
Elle n'a pas deſſein de ſe ſéparer d'elle.
Puiſque vous me craignez, partez dès-à-préſent :
J'ai le bien de ma mere, il ſera ſuffiſant
Pour vous faire à jamais le ſort le plus paiſible,
En cas que mon bonheur ſoit toujours impoſſible.
Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos ſoins ce dépôt précieux ;
Recevez-le de moi, pour le garder vous-même,
Et pour le rendre un jour à ma tendreſſe extrême.
[*à Angélique.*]
N'y conſentez-vous pas juſqu'à des temps plus doux ?

ANGÉLIQUE.

Moi, Sainville ? Ah ! Pourvû que je vive pour vous ;

Au milieu des transports d'une si douce attente,
Fût-ce dans un désert, je serai trop contente;
L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oh! Ma bonne, y consent.... Votre cœur s'y soumet.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes-vous flattés, aveugles que vous êtes,
Que je me prêterois au complot que vous faites?
Voilà donc la vertu que vous me supposez?
C'est un enlévement que vous me proposez.
Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimére?
Moi, je vous aiderois à trahir votre pere,
A son sang révolté je servirois d'appui?
La nature y répugne, & me parle pour lui.
Eh! Croyez que sa voix ne m'est pas étrangére.

SAINVILLE.

Mais songez qu'Angélique....

LA GOUVERNANTE.

Elle a beau m'être chere;
Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne & le plus généreux.

SAINVILLE.

Je ne veux que du temps, pour amener mon pere
A m'accorder enfin cet aveu que j'espére;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement:
Du moins, en attendant l'heureux événement,
Gardez-nous le secret, ayez la complaisance....

LA GOUVERNANTE.

Qui? Moi, je garderois un coupable silence?
Je me suis contenue autant que je l'ai pû:
Mais vous ne cesserez point d'offenser la vertu,
Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misere,
Il faudra prendre un juge.

SCENE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *à part.*

AH! Grands dieux, c'eſt mon pere!
Je frémis! Elle eſt femme à lui révéler tout.
[*à la Gouvernante.*]
Madame, gardez-vous de me pouſſer à bout.

LA GOUVERNANTE.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'eſt-ce qu'elle m'annonce?

LE PRÉSIDENT.

Hé bien, mon fils, je viens chercher votre réponſe
Au ſujet d'un hymen qui flatte mes ſouhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle eſt entre mes mains, & je vous la remets.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas beſoin que je l'explique;
Mais en tout cas, Monſieur, je vous laiſſe Angélique.

SAINVILLE *à part.*

Tout eſt perdu.

LA GOUVERNANTE *à Angélique.*

Reſtez, attendez votre ſort.
[*Elle s'en va.*]

SAINVILLE *à Angélique.*

Ce ſera votre arrêt, & celui de ma mort.

SCENE IV.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

LE PRÉSIDENT.

Dites-moi donc, Sainville, eſt-ce moi qui
buſe ?
Qu'ai-je lû ?

SAINVILLE.

Vous voyez ma faute & mon exc

LE PRÉSIDENT.

Quel eſt donc cet écrit ?

SAINVILLE.

Le ſerment ſolemnel
Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc ? Etes-vous libre ? Avez-vous pû pro
tre ?
Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre,
Pouvez-vous acquiter un ſemblable ſerment ?

SAINVILLE.

Eh ! Regardez, mon pere, un objet ſi charman
Voyez. Pouvois-je prendre une chaîne plus bel
[*à Angélique.*]
Raſſurez-vous.

LE PRÉSIDENT.

C'eſt donc avec Mademoiſelle ?

SAINVILLE.

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRÉSIDENT.

Quelque ſoit votre ch
Ainſi donc vous croyez être au-deſſus des loix ?

Voilà de votre part un oubli qui me passe.

SAINVILLE.

Mon pere, je sai tout, mais je demande grace;
La forme est contre moi; mais, sans aller plus loin;
Voulez-vous mon bonheur? Laissez-m'en donc le soin.
Eh! Qui peut mieux choisir sa chaîne que soi-même?
Si vous avez sur moi l'autorité suprême,
Est-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur?
Ah! Voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur,
Et des liens du sang me faire des entraves?
Les enfans sont-ils donc de malheureux esclaves?

LE PRÉSIDENT.

Non, mon fils; mais enfin nous en savons plus qu'eux;
Ce n'est donc que par nous qu'ils peuvent être heureux,
Et c'étoit là le droit d'un pere qui vous aime.

SAINVILLE.

Eh! Que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même!
Depuis plus de trois mois errant jusqu'à ce jour,
J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour;
Je me suis répandu pour éteindre ma flamme;
J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame:
Aux plus rares beautés j'ai mendié des fers,
Qu'en vain plus d'une fois les plaisirs m'ont offerts.
A ce premier objet, d'une flamme si belle,
Le ciel même a voulu que je fusse fidèle.

LE PRÉSIDENT.

Oui, le ciel a tout fait. Eh, quelle illusion?
Je ne vous parle point de la séduction
Qu'on peut vous accuser d'avoir mis en usage;
Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand avantage.

ANGÉLIQUE.

Ah! Monsieur, arrêtez; il a dû me charmer.
Est-ce séduction que de se faire aimer?
Reprochez-moi plûtôt l'ardeur dont je l'enflamme.
Oui, Monsieur, c'est sur moi que doit tomber le blâme;

On ſéduit, quand on plaît ſans l'avoir mérité.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il uſe contre lui de ſa ſévérité.
Devoit-il vous laiſſer ignorer qu'à votre âge,
Se donner ſur la foi d'un pareil mariage,
Eſt un vol que l'on fait à ceux dont on dépend?
L'amour rend, comme un autre, un ſage inconſéquent.

ANGÉLIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je ſuis née,
Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée;
Il ſavoit que je puis diſpoſer de mon ſort,
A cet égard encor vous l'accuſez à tort.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute. Et je me dois rendre à cette chimére?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non?

LE PRÉSIDENT.

Une tante a les droits d'une mere.

ANGÉLIQUE.

Eh, ne ſavez-vous pas?

LE PRÉSIDENT.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Qu'elle ne m'eſt rien.

LE PRÉSIDENT.

La Baronne?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur, elle me veut du bien;
Mais...

LE PRÉSIDENT.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ſuis point du tout héritiere.

SAINVILLE *à part.*

C'en eſt fait.

LE PRÉSIDENT *à part.*

Quel ſoupçon!

SAINVILLE *à part.*

Ma disgrace est entiere.

LE PRÉSIDENT *à Angélique.*

Ce que vous m'apprenez...

ANGÉLIQUE.

Doit le justifier,
Et vous autoriser à me sacrifier.

LE PRÉSIDENT.

[*à part.*] [*haut.*]
Quelle énigme! En effet vous n'êtes point sa niéce?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur; je ne dois ce nom qu'à sa tendresse.

LE PRÉSIDENT *révant.*

A merveille.

SAINVILLE *à part.*

Il en est encor plus irrité.

ANGÉLIQUE *à Sainville.*

Ne faut-il pas toujours dire la vérité?

LE PRÉSIDENT *à part.*

Plus j'y songe... Ah, Grands dieux!

SAINVILLE.

Quel courroux vous enflamme!
Un rapport enchanteur régne au fond de notre ame.
Quels titres sont plus doux, quels biens ont plus d'appas!

LE PRÉSIDENT.

Laissez-moi... Seroit-elle?... Allons voir de ce pas
La Baronne.

SAINVILLE *se jettant aux piéds de son pere.*

Ah! Mon pere, arrêtez, je vous prie;
Si vous nous séparez, il y va de ma vie.
J'ai tort d'avoir formé ces nœuds sans votre aveu,
Mais si dans votre cœur l'excuse n'a plus lieu,
J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime,
Et subir les horreurs d'un désespoir extrême.
Puisse le ciel, qui lit dans mon cœur éperdu,
Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,

Si vous l'euſſiez voulu ! Que faut-il que j'eſpére ?

LE PRÉSIDENT.

Eh ! Rapportez-vous-en, de grace, à votre pere :
Croyez que je prendrai le plus ſage parti ;
Bien-tôt de votre ſort vous ſerez averti.
[*à ſon fils.*][*à Angélique.*]
Rentrez. Et vous, allez retrouver votre bonne.
[*à ſon fils.*] [*ſeul.*]
Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la Baronne
La forcer de céder à mon empreſſement ;
Il faut que j'en obtienne un éclairciſſement.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

JE vous dis qu'en un mot cela n'eſt pas poſſible ;
Ni pour moi, ni pour vous, elle n'eſt pas viſible ;
L'accès près d'Angélique eſt ſi bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon eſprit, . .

SAINVILLE.

Mais comment ?

JULIETTE.

C'eſt un fait, elle eſt comme enchaînée ;
La porte du jardin vient d'être condamnée,
Car on a bien penſé que vraiſemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlevement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée ?

JULIETTE.

Enfin, on l'a prévûe.

SAINVILLE.

Et que dit Angélique ?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vûe ;
Mais il vous eſt aiſé de vous l'imaginer ;
Sans ſe voir, quand on s'aime, on peut ſe deviner.

SAINVILLE.

Ah ! Mon pere ſans doute achéve la vengeance !
Et la Baronne eſt-elle auſſi d'intelligence ?

JULIETTE.

Je ne ſai, mais ſouvent au déclin des beaux jours;
Notre ſexe prend moins le parti des amours.

SAINVILLE.

Ils me l'enleveront.... Ma perte eſt réſolue;
Je veux la voir, dûſſai-je expirer à ſa vûe.

[*Il ſort.*]

SCENE II.

JULIETTE *ſeule.*

JE commence à douter qu'il ſoit ſi doux d'aimer;
D'abord, la ſeule idée avoit ſû me charmer;
Je le croyois le bien le plus grand de la vie,
Ce que j'en vois m'en fait preſque paſſer l'envie.
Quand l'amour tourne à mal, c'eſt un cruel vainqueur,
Il eſt vrai. Cependant, que faire de ſon cœur?

SCENE III.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *à Angélique qui rêve.*

COmment, vous voilà ſeule?

ANGÉLIQUE.

Ah! Laiſſe-moi tranquille.

[*Elle ſe promene.*]

JULIETTE *à part.*

Allons tout au plus vîte en avertir Sainville.

[*Elle ſort.*]

SCENE

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE *achevant de lire une lettre.*

LA GOUVERNANTE.

[*à Angélique.*]

AH! Ciel, je te rens grace... Eh, daignez me parler.

ANGÉLIQUE.

Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE.

Arrêtez. Où voulez-vous aller?

ANGÉLIQUE.

Que m'importe à préſent, pourvû que je vous fuie?
Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous paſſer mes triſtes jours.
Non, entre vous & moi c'en eſt fait pour toujours.
Je ſupporterai tout, pourvû qu'on nous ſépare.

LA GOUVERNANTE.

Vous prononcez bien vîte un arrêt ſi barbare.

ANGÉLIQUE.

C'eſt qu'il eſt dans mon cœur.

LA GOUVERNANTE.

Juſte ciel, quel aveu!

ANGÉLIQUE.

Non, ce faux déſeſpoir vous avancera peu.
Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE.

Eh! De quels ſentimens ſuis-je donc animée!

ANGÉLIQUE.

D'un zéle amer, toujours trop inconſidéré,
Porté juſqu'à l'excès le plus immodéré,

Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Il n'étoit qu'apparent.

ANGÉLIQUE.

Laiſſez-moi, je vous prie;
Dans toutes vos raiſons je ne veux plus entrer.
Quelle fatalité nous a fait rencontrer?
Je rendois grace au ciel d'un préſent ſi funeſte.
Aveugle que j'étois!

LA GOUVERNANTE.

Le ciel que j'en atteſte,
Connoît ſi je vous aime. Hélas! Juſqu'à ce jour
Quai-je fait qui ne ſerve à prouver mon amour,
A mériter le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Ah! Grands dieux, à quel titre!

LA GOUVERNANTE.

Je pourrois à préſent vous en rendre l'arbitre.

ANGÉLIQUE.

Quel intérêt cruel vous attache ſi fort?
Pourquoi vous êtes-vous ſubordonné mon ſort?
D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique?

LA GOUVERNANTE.

Eh, non, il ne l'eſt pas... Ah! Ma chere Angélique!

ANGÉLIQUE.

Moi?

LA GOUVERNANTE.

Vous, pour un moment, laiſſez couler mes pleurs.

ANGÉLIQUE.

Ne me voilà-t-il pas ſenſible à ſes douleurs,
Et preſque hors d'état de ſoutenir ſes larmes:
Quel eſt cet aſcendant? Où prenez-vous vos armes?

LA GOUVERNANTE.

Au fond de votre cœur, qui ne peut ſe trahir,
Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous conçois pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes étonnée
De me voir ſi ſenſible à votre deſtinée ?
Vous demandez pourquoi, craignez de le ſavoir.
Par un ménagement que j'ai crû vous devoir,
Je m'étois à jamais condamnée à me taire :
Vous le voulez, il faut dévoiler ce myſtére,
Et vous cauſer peut-être un éternel regret.
[*à part.*]
Que vais-je découvrir ?

ANGÉLIQUE.

Quel eſt donc ce ſecret ?

LA GOUVERNANTE.

Vous dépendez...

ANGÉLIQUE.

Comment ? De qui puis-je dépendre ?
Autant qu'il m'en ſouvient, vous m'avez fait entendre
Que vous connoiſſiez ceux à qui je dois le jour.
Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre ſéjour
Un généreux trépas m'avoit ravi mon pere,
Que je ne devois plus compter ſur une mere,
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pû voir ;
Vous a-t-elle en mourant laiſſé tout ſon pouvoir...
Vous la pleurez ?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel n'a point fini ſa vie.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous ? La mort ne me l'a point ravie.
Achevez donc.

LA GOUVERNANTE.

Je n'oſe.

ANGÉLIQUE.

Elle vit ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas ! Oui ;
Et c'eſt pour vous aimer.

ANGÉLIQUE.

O bonheur inoüi !

Je vous pardonne tout. Ah! Ciel! Quelle eſt ma joie!
Ma bonne, abſolument il faut que je la voie.

LA GOUVERNANTE.

Ceſſez.

ANGÉLIQUE.

Par ces refus cruels, injurieux,
Vous me déſeſpérez... Que vois-je dans vos yeux?

LA GOUVERNANTE.

Lui pardonnerez-vous ſon état & le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Ah! Vous êtes ma mere; oui, je n'en veux point d'autre:
Tout me le dit; cédez, & qu'un aveu ſi doux
Couronne tous les biens que j'ai reçûs de vous.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous la voyez. Puiſque je vous ſuis chere,
La nature triomphe, & vous rend votre mere.

ANGÉLIQUE.

Ah! Ciel! Mais quel remord vient déchirer mon cœur!

[*Elle ſe jette à ſes genoux.*]

C'eſt vous que j'ai traitée avec tant de rigueur!

LA GOUVERNANTE *en la relevant.*

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende;
Cachons notre ſecret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous? Laiſſons régner ici la paix.
Vous voyez notre état; renoncez pour jamais
A l'eſpoir d'un hymen hors de toute apparence.
Que ſacrifiez-vous? Une folle eſpérance.
Dans le ſein de l'oubli, cherchons un ſort plus doux;
Abandonnons le monde, il n'eſt pas fait pour nous.

ANGÉLIQUE.

Je me rens, & je ſens que ce n'eſt que la fuite
Qui pourra garantir mon ame trop ſéduite.
Mais, hélas! comment fuir?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel en a pris ſoin;
De la Baronne, enfin, vous n'avez plus beſoin.

Un parent éloigné, dont j'étois héritiére,
A depuis quelques jours terminé ſa carriére;
Je viens de le ſavoir, & que dès-à-préſent
Nous jouiſſons d'un bien qui ſera ſuffiſant
Pour vivre loin du monde en une aiſance honnête.
Partons ſecrettement, que rien ne nous arrête;
Et, pour nous dérober, allons tout préparer.

ANGÉLIQUE.

Quoi, ſi-tôt pour jamais il faut s'en ſéparer?

LA GOUVERNANTE.

Nous ne ſaurions trop tôt quitter cette demeure.

ANGÉLIQUE.

Que va-t-il devenir? Quoi, partir tout-à-l'heure,
Sans ſe revoir du moins pour la derniere fois.

LA GOUVERNANTE.

Obtenez ce triomphe.

ANGÉLIQUE *en ſe jettant dans les bras de ſa mere.*

Il le faut, je le dois...
Arrachez-moi d'ici; je me perds ſi je reſte.

SCENE V.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *en les arrêtant.*

AH! Vous me trahiſſez.

LA GOUVERNANTE.

Quel contre-temps funeſte!

SAINVILLE.

Cruelle! Il eſt donc vrai que vous lui pardonnez?
A ſes ſéductions vous vous abandonnez?
Elle triomphe encore.

Madame... Dites-vous... Elle auroit ce bonh

ANGÉLIQUE.

J'en fais gloire.

SAINVILLE.

Elle doit en faire auſſi la ſienne

[*après avoir révé.*]

[*à Angélique.*] [*ſe jettant aux piéds de la Gouverna*

C'eſt votre mere!... Hé bien, ſoyez auſſi la mie

Eh, Madame, d'où vient cette oppoſition?

Je ne reconnois point de diſproportion;

La nature & l'amour ne l'ont jamais admiſe.

LA GOUVERNANTE.

Tant de félicité ne nous eſt pas permiſe.

Un inutile eſpoir vous enyvroit tous deux;

La fortune s'oppoſe aux ſuccès de vos vœux.

SAINVILLE.

Ah! Vous m'allez quitter, votre fuite s'apprête

Vous méditez ma mort!

LA GOUVERNANTE *à ſa fille.*

Que rien ne nous arrêt

ANGÉLIQUE *en s'en allant.*

Nous ne nous verrons plus, recevez mes adieux

SAINVILLE.

Que dites-vous?

ANGÉLIQUE.

SCENE VI. & derniere.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE, LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

SAINVILLE.

AH! Madame. Ah! Mon pere.
Vous n'avez plus de fils.

LA GOUVERNANTE *à Angélique.*

Vous voyez ce qu'opere
Votre indiscrétion.

SAINVILLE.

à la Baronne.] Je n'y survivrai pas.
Ah! Madame, c'est vous qui voulez mon trépas.

LA BARONNE.

Qui? Moi?

SAINVILLE.

Vous permettez qu'Angélique me fuie;
Sa mere me l'arrache, elle emporte ma vie.

LA BARONNE.

Voilà ce que j'ignore.

SAINVILLE.

Arrêtez donc leurs pas;
Mais un pere cruel n'y consentira pas.

LE PRÉSIDENT.

Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice?
Nos enfans n'ont jamais su nous rendre justice.
à la Gouvernante.]
Madame, épargnons nous des discours superflus.
Nous nous connoissons tous, ne dissimulons plus;
Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose.
J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause;

Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein;
[*en montrant la Baronne.*]
Madame en eſt témoin. Eſt-ce votre deſſein,
Que le pere & le fils périſſent l'un par l'autre.
C'en eſt fait ſi mon ſang ne s'aſſocie au vôtre.
Ah! Daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGÉLIQUE.

Ma mere, il y conſent.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi nous fuyez-vous?

LA GOUVERNANTE.

Si nous fuyons, ce n'eſt que par reconnoiſſance.

LA BARONNE.

Ah! Comteſſe, agréez cette heureuſe alliance.

SAINVILLE.

Ciel! Qu'entens-je?

LE PRÉSIDENT.

Souffrez qu'un accord ſi charmant
Puiſſe au moins vous ſervir de dédommagement.

LA GOUVERNANTE.

Mais dois-je conſentir qu'il perde ſa fortune?

LA BARONNE.

Eh! Madame, calmez cette crainte importune
En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux;
Ils auront tout mon bien, je l'aſſure à tous deux;
Ils ſeront mes enfans, ils ſont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE *au Préſident.*

Monſieur, qu'ils ſoient heureux, vous en êtes le maître.

SAINVILLE *en prenant la main d'Angélique, & en regardant le Préſident & la Gouvernante.*

Ah! Quel bonheur! La vie, au prix de ce bienfait,
Eſt le moindre préſent que vous nous ayez fait.

FIN.

Brueys, David Augustin de

LE GRONDEUR, COMÉDIE,

Repréſentée pour la premiere fois au mois de Janvier 1691.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint-Jacques.

& de ſes principes, ſe gardent bien de juger en dernier reſſort de la fortune d'une Tragédie ou d'une Comédie ſur le premier effet qu'elle a produit. Ils ſçavent que la réuſſite, & même la chûte d'une Piéce nouvelle dépend ſouvent de circonſtances momentanées & tout-à-fait étrangeres à ſon mérite ou à ſes défauts. Ce ſont, pour ainſi dire, des haſard heureux ou malheureux, dont il ſeroit difficile de rendre compte. L'expérience & l'uſage du Théâtre leur apprend que bien de Piéces ont eu, à leur repriſe, un ſort contraire à celui qu'elles ont éprouvé dans leur nouveauté, peut-être parce qu'elles ne ſont plus ſoutenues de la brigue ou des circonſtances du temps, ou de la célébrité de ſon Auteur, & que le jugement du Public ſe trouve alors dépouillé de prévention, de partialité & d'intérêt. De tels Juges laiſſent la légéreté de déciſion à la vanité de gens du bel air, qui ne doutent de rien, & qui n'ont que deux façons de prononcer: *admirable*, *déteſtable*. Ils ſe défient de la jalouſie des Auteurs qui déſapprouvent tout, & ils mépriſent ceux qui, pour dire leur ſentiment, attendent que l'important ou le bel eſprit ait décidé. On peut donc conclure combien il eſt difficile à un Auteur de jouir, de ſon vivant, d'une réuſſite ſolide & aſſurée, & combien l'amour de la gloire eſt grand dans les hommes, puiſque, malgré ces inconvéniens & les diſgraces qu'elle leur attire, on en voit tous les jours qui travaillent pour en acquérir.

DISCOURS
SUR LE GRONDEUR.

» LE caractere du Héros ridicule de cette » Piéce (dit M. de Palaprat) eſt du » choix de mon Aſſocié : ſa premiere idée » avoit été de faire le CHAGRIN ; mais je » lui repréſentai que ce titre étoit équivoque, » & qu'il ne s'agiſſoit pas de peindre un hom- » me chagrin & fâché par quelque accident, » mais un homme qui n'a aucun ſujet de ſe » fâcher, & qui n'eſt chagrin, bourru & » querelleur que par tempérament : ce qui » ne pouvoit être renfermé que dans le nom » général du GRONDEUR..... Ainſi » nous nous déterminâmes à donner à la » Piéce le titre de Grondeur. Ce titre effa- » roucha les Docteurs Dramatiques de ce » temps-là ; & M. Chammelé, qui n'étoit » pas un de ceux qui avoient le moins de » goût, fut effrayé de ce caractere : ce ne » fut même que par un excès de complai- » ſance qu'il nous accorda le temps d'en » entendre la lecture. Elle étoit en cinq actes. » Le Grondeur ne paroiſſoit qu'à la fin du

» ſecond ; il étoit annoncé & préparé ſur le » grand modele du Tartufe qui ne paroît » qu'au troiſiéme acte. Je ſuis aſſez ſûr de » mon fait pour avancer que nous le fai- » ſions attendre aux Spectateurs avec impa- » tience & avec plaiſir.

» Hors l'arrivée de M. Grichard, il n'y » a preſque rien eu de changé au premier » acte qui eſt le meilleur de cette Piéce, & » beaucoup plus à mon Aſſocié qu'à moi. » Dès que le Grondeur paroiſſoit, on peut » juger, par le plaiſir avec lequel le Public » le voit aujourd'hui, ſi on devoit être en » peine du reſte de la Piéce. Malgré cela, » M. Chammelé décida ſouverainement que » ce ſujet ne pouvoit au plus fournir qu'une » petite Piéce, & que peut-être ce caractere » ſeroit au plus ſouffert dans une Comédie » d'un acte. Quel plaiſir, diſoit-on, de voir » un homme qui gronde toujours ? A force » de négociations nous obtînmes qu'elle ſe- » roit réduit à trois actes ; qu'en cet état » on verroit l'effet qu'elle feroit.

» Mon Aſſocié y travailla avec mes pe- » tits ſecours, en vint à bout, & fut obligé » de faire un voyage ſeul dans ſa Province. » Me voilà maître de la Piéce ; & par con- » ſéquent les Comédiens tout-à-fait maî- » tres de moi.

» Dans le temps que l'on appelle, en

» langage de ſpectacle, le meilleur de l'an-
» née, c'eſt-à-dire, dans le Carnaval, le
» Théâtre ſe trouva vuide & ſans nouveau-
» tés, au moins comiques; (car on répétoit
» la Tragédie de Tyridate de M. Campiſ-
» tron:) je lus le Grondeur en trois actes,
» qui fut reçu plus par beſoin, que par goût.
» J'y ajoutai le Prologue des Sifflets, qui
» fut ſi bien reçu; mais en cela je reveillai,
» comme on dit, le chat qui dort; & je
» dirai ailleurs comment les Sifflets me firent
» ſentir la rancune qu'ils me garderent.
» Comme je ſuis facile, j'écoutois tous les
» avis qu'on me donnoit, & je me rendis
» ſi bien à toutes les chicanes que l'on me
» fit dans les répétitions, qu'à force de
» ſupprimer & de retrancher, mon troiſiéme
» acte s'évanouit entre mes mains; & je me
» trouvai réduit d'aller aux expédiens pour
» en conſtruire un que je fis, preſque tout
» comme l'on voulut, dans la loge de l'Ac-
» trice qui jouoit le role de Clarice. Je fus
» obligé, plus par la néceſſité de remplir
» mon acte, que par la néceſſité du ſujet,
» d'y mettre la ſcène du retour de Fadet,
» avec Catau qui lui rend ſes monoſylla-
» bes.... J'y en ajoutai une autre, malgré
» le ſentiment d'un des grands Maîtres du
» Théâtre, qui paria contre moi qu'elle ne
» réuſſiroit pas. Je laiſſe à penſer ſi je gagnai

» la gageure : car c'eſt la ſcène où Mondor » fait ſemblant de conſulter M. Grichard, » pour ſe tirer d'embarras, & qui finit par » ces mots : *Prenez deux ou trois fois ſeule-* » *ment auſſi mal votre temps avec elles, que* » *vous le prenez avec moi*, &c.

» Il arriva une choſe aſſez biſarre à la pre- » miere repréſentation de cette Piéce ; elle » fut ſifflée par le Théâtre, & protégée par » le Parterre. Si les orages de l'un ne ſont » pas tout-à-fait ſi violens que ceux de l'au- » tre, il leur faut encore moins pour les ex- » citer. Laiſſons à part la queſtion (c'eſt » toujours M. Palaprat qui parle) de ſçavoir » auquel de ces deux endroits on juge plus » ſainement, & diſons ſeulement qu'en vé- » rité, prix pour prix, il y a ſouvent autant » de marchandiſe mêlée ſur le Théâtre que » dans le Parterre ; mais qu'il y a toujours » plus ſur le Théâtre de ces chefs de cabales » d'où ſortent les réglemens pour la mode ; » de ces gens dont tout, juſqu'à des pauvre- » tés, eſt une déciſion parmi leurs ſectateurs, » & que la jeuneſſe incertaine, qui entre » toute neuve dans le monde, croit bonne- » ment devoir prendre pour ſes modeles.

» Il plût à quelques-uns de ceux-ci de » venir à la premiere repréſentation du » Grondeur, & de n'y pas venir de ſang- » froid. Il n'y eut ſorte de ſingerie qu'ils ne

» fiſſent contre la Piéce, ſans malice & ſans » deſſein peut-être, mais par la ſeule gaité » qui les animoit: tous les yeux ſe tourne- » rent de leur côté. Grichard eut beau ſe » démener, on le laiſſa crier tant qu'il vou- » lut; & l'on n'eut plus d'attention pour » l'ennuyeux ſpectacle d'un furieux & d'un » enragé; (car c'eſt ainſi qu'on l'appelloit.) » Le Théâtre gronda, à ſon tour, d'avoir » payé demi-piſtole, & ſe livra volontiers » aux plaiſanteries des jeunes gens enjoués, » qui vouloient bien l'en dédommager, en » ſe donnant *gratis* eux-mêmes en ſpectacle.

» La Piéce fut enfin décriée à tel point » dans l'eſprit des gens du monde, qu'à quel- » ques jours de-là, feu M. le Prince, voulant » aller à la Comédie, demanda qu'on ne lui » donnât pas le Grondeur, tant il en avoit » oui dire de mal. On lui repréſenta le tort » qu'il feroit à cette Piéce; & il voulut bien » courir le riſque de s'y ennuyer, pourvu » qu'on ajoutât les Sabines (c'eſt ainſi que » la Cour avoit appellé le Ballet Extrava- » gant) S. A. S. honora de ſa préſence le » Grondeur à cette condition, elle en fut » très-ſatisfaite, & en dit tant de bien à la » Cour, qu'on reçut ordre de l'y aller jouer: » elle y réuſſit infiniment; & ce même » Théâtre, qui l'avoit vilipendée, par l'ha- » bitude outrée des François de paſſer d'un

» excès à l'autre, commença à la porter » beaucoup plus haut qu'elle ne méritoit.

» Elle commençoit à jouir du plus brillant » succès, lorsqu'elle reçut un échec, dont » elle ne put se relever. Les trois Acteurs » principaux de la Piéce (les deux freres » Raisin & de Viliers) furent obligés d'aller » à Anet pour une fête que M. le Duc de » Vendôme donnoit à Monseigneur..... » Par leur absence, cette Piéce perdit les » cinq meilleures représentations de toute » l'année. On la reprit le jour des Cendres; » mais l'Arlequin Esope, que les Italiens » donnerent dans le même temps, acheva de » couler à fond notre pauvre Comédie. On » pourroit dire qu'il semble que depuis ce » temps-là le Public ait voulu, à force de » gloire, nous dédommager du profit dont » il nous avoit privés, puisque le Grondeur » est devenu par son succès une des princi- » pales ressources du Théâtre.

» Il me seroit bien aisé de faire des remar- » ques sur cette Piéce, & de les faire même » avantageuses, sans blesser la modestie, en » jettant les plus beaux endroits sur mon » Associé; mais elle est trop connue de tout » le monde, pour que j'entre dans ce détail. » Je suis bien fâché de ne pouvoir faire le » Public juge du sentiment, ou peut être de » l'erreur où j'ai toujours été, que cette

» Piéce étoit infiniment meilleure en cinq » actes. Je l'aurois fait imprimer aujourd'hui » de cette façon, ſi, pendant que j'étois en » Italie, une perſonne qui m'eſt chere n'eut » fait en mon abſence, comme la niéce de » D. Quichotte, un abattis entier & une dé- » confiture générale de tous mes papiers, où » elle trouvoit les mots d'Acte & de Scène ».

Voilà donc M. de Brueys, ſur le témoignage même de M. de Palaprat, en pleine propriété de la meilleure & de la plus grande partie du Grondeur; je dis de la plus grande partie, puiſqu'il eſt juſte de préſumer que M. de Palaprat, en réduiſant à deux actes les quatre derniers de cette Piéce, n'aura pas manqué de choiſir & d'inſérer dans ces deux actes toutes les ſcènes dont il aura pu faire uſage. Il eſt même naturel de penſer que M. de Palaprat, dans le temps des repréſentations, aura fait en public les mêmes aveux que l'on a vus depuis dans ſes Diſcours imprimés. Malgré cela, quelques perſonnes, peu inſtruites ou mal intentionnées contre M. de Brueys, ayant répandu dans le monde qu'il n'étoit point l'Auteur du Grondeur, s'en plaignit à ſon ami Palaprat dans une Lettre qu'il lui écrivit de Montpellier où il s'étoit retiré.

» Voici, mon cher Monſieur, une querelle » de Parnaſſe, qui fait quelque bruit en ce

» pays, dans laquelle vous & moi ſommes
» intéreſſés, & dont je veux que vous ſoyez
» le ſeul juge.

» Il m'eſt revenu que M. Campiſtron pu-
» blie hautement aux Beaux-Eſprits de Tou-
» louſe, chez Madame la Préſidente Drouil-
» let, que vous & lui avez la meilleure part
» à la compoſition de la Comédie du Gron-
» deur; que je n'y ai que la moindre, & tout
» au plus un cinquiéme. En vérité, j'ai de la
» peine à le croire; mais la choſe m'a été
» certifiée par des gens qui l'ont ouï eux-
» mêmes; & il ne m'eſt plus permis d'en
» douter. Cependant, ſi ce bruit fût demeuré
» renfermé dans la Cour de cette illuſtre
» Muſe, je regardois cette fiction poétique
» de votre ami, comme un enthouſiaſme
» qu'on doit négliger; mais la choſe a éclaté
» à Toulouſe, & a été portée ici par trois
» de vos compatriottes, qui l'ont confirmée
» d'une maniere qui a jetté dans quelque con-
» fuſion ceux de mes amis qui s'étoient inté-
» reſſés pour moi à la réputation de cette
» Piéce.

» Je vous avoue, mon cher Patron, qu'à
» cette nouvelle, qui m'a été donnée dans
» ma ſolitude, ma tendreſſe de pere s'eſt ré-
» veillée; & je n'ai pu m'empêcher de ren-
» dre publique une vérité qui vous eſt connue,
» & à tout Paris: c'eſt, en un mot, que le

» GRONDEUR, le MUET, l'IMPORTANT » & les EMPYRIQUES, ſont véritablement » mes enfans; que vous aviez bien voulu » prendre ſoin de leur éducation, les pro- » duire dans le monde, les enrichir même de » vos biens, & me faire l'honneur de les » adopter; que pour M. Campiſtron, il avoit » auſſi peu de part au Grondeur & à ces au- » tres ouvrages, qu'à l'Alcoran; & que j'é- » tois ſurpris qu'un fameux Poëte Tragique, ſi » riche de ſon propre fond, cherchât à s'ap- » proprier des choſes qui ſont au-deſſous de » lui; & qu'enfin je n'aurois jamais pu penſer » qu'un paon voulût ſe parer des plumes » d'une corneille.

» Ce n'eſt pas tout: dans le même temps » qu'on me déſavouoit à Toulouſe pour le » pere du Grondeur, j'appris qu'on me vo- » loit à Paris une de mes chanſons..... » En vérité, Paris eſt un bois où il y a des » voleurs de toute eſpèce..... Faiſons, » s'il vous plaît, ſur tout cela, vous & moi, » une réflexion affligeante: Nous ſommes » vieux, moi beaucoup plus que vous; & il » y a des gens impatiens qui ne veulent pas » attendre que nous ſoyons morts, pour nous » dépouiller. Conſolons-nous, dans l'eſpé- » rance que peut être quelque jour l'auguſte » Protecteur de l'Académie ſouveraine des

» Belles-Lettres créera une Chambre de Juſ-
» tice qui obligera les Auteurs à faire des
» déclarations de leurs biens, & à rendre ce
» qu'ils auront pillé, comme on y oblige
» aujourd'hui les gens d'affaires. Je ſuis,
» &c ».

Acteurs de la Comédie.

M. GRICHARD, Médecin.

TERIGNAN, Fils de M. Grichard, Amant de Clarice.

HORTENSE, Fille de M. Grichard.

ARISTE, Frere de M. Grichard.

MONDOR, Amant d'Hortenſe.

CLARICE, Amante de Terignan.

BRILLON, Fils de M. Grichard.

M. MAMURRA, Précepteur de Brillon.

CATAU, Servante d'Hortenſe.

LOLIVE, Valet de M. Grichard.

Un Laquais de M. Grichard.

Un Prevôt de Maître à danſer.

La Scène eſt chez M. Grichard.

LE

LE GRONDEUR, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.

MAIS, ma ſœur, pourquoi ce retardement ?

HORTENSE.

Nous le ſçaurons, quand mon pere reviendra de la ville.

TERIGNAN.

Il faudroit le ſçavoir plutôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, & moi Catau chez Clarice, pour s'en informer ; ils seront bientôt ici.

TERIGNAN.

Qu'ils tardent à venir, & que je souffre dans l'incertitude où je suis !

HORTENSE.

Voici déja Catau.

SCENE II.

CATAU, TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.

HÉbien ! qu'as tu appris chez Clarice ?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar son pere étoit sorti, & Clarice n'étoit pas encore levée. Mais...

HORTENSE.

Quoi ? Mais.

CATAU.

Ne connoissez-vous pas à mon air que je vous apporte de bonnes nouvelles ?

HORTENSE.

Et quelles ?

CATAU.

Vous serez mariés ce soir l'un & l'autre. La maison de Monsieur de Saint-Alvar est toujours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos nôces.

HORTENSE.

Je vous le disois bien, mon frere.

TERIGNAN.

Je ne serai point en repos que je ne sçache la raison du retardement d'hier au soir de la propre bouche de mon pere.

HORTENSE.

Va donc voir s'il est revenu.

CATAU.

Bon, revenu : & ne l'entendrions-nous pas, s'il étoit au logis ? Cesse-t-il de crier, de gronder, de tempêter, tant qu'il y est ? & les voisins eux-mêmes ne s'apperçoivent-ils pas quand il entre, ou quand il sort ?

HORTENSE.

Au moins seconde-nous bien aujourd'hui : quoi qu'il fasse, nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter ? ma foi, il faudroit être bien fin : avouez que c'est un terrible mortel que Monsieur votre pere.

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets & les servantes, qui entrent céans, n'y demeurent tout au plus que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique, il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier, ni même dans la ville ; il faut l'envoyer quérir en un pays où l'on n'ait point ouï parler de Monsieur Grichard le Mé-

decin. Le petit Brillon votre frere, qu'il aime à la rage, a changé de précepteur trois fois dans ce mois-ci, parce qu'il ne le châtioit pas à sa fantaisie. Moi même je serois déja bien-loin, si l'affection que j'ai pour vous... Mais voici Lolive.

SCENE III.

LOLIVE, TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

HÉ bien! que t'a dit mon oncle?

LOLIVE.

Monsieur, d'abord il m'a demandé si Monsieur votre pere, à qui il m'a donné, étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui, & que depuis deux jours que je le sers il ne m'a pas été possible....

TERIGNAN.

Eh! laisse tout cela & me dis seulement s'il n'a point sçu pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé.

HORTENSE.

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien avec Mondor.

LOLIVE.

C'est à quoi je voulois venir.

CATAU.

Eh! viens-y donc.

LOLIVE.

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le pere de Clarice eſt entré, & il n'a pas eu le temps de me parler.

TERIGNAN.

Tu n'as donc rien appris ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

HORTENSE.

C'eſt donc en écoutant ce qu'ils ont dit.

LOLIVE.

Oui, Mademoiſelle.

CATAU.

Et de quoi ſe ſont-ils entretenus ?

LOLIVE.

Je vais vous le dire. Ils ſe ſont tirés à l'écart ; ils m'on fait ſigne de m'éloigner ; ils ont parle tout bas, & je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien inſtruit.

LOLIVE.

Mieux que tu ne penſes.

TERIGNAN.

Mais, à ce compte-là, tu ne peux rien ſçavoir.

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que Monſieur de Saint Alvar a été ſorti ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Mademoiſelle.

CATAU.

Et comment diantre ! le ſçais-tu donc ?

LOLIVE.

Oh ! donne-toi patience. Vous ne connoiſſez pas encore toute mes talens : on ſe cache des valets, quand on a quelque ſecret à dire ; & moi, depuis que je ſers, je me ſuis fais une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peſte de l'imbécille !

LOLIVE.

Oui, & j'y ai ſi bien réuſſi, que lorſque deux perſonnes, dont je ſçais les affaires, diſcourent enſemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, & je gagerois, à leur geſte, & à l'air de leur viſage, de vous rapporter, mot pour mot, ce qu'ils ont dit.

CATAU.

Il eſt devenu fou.

TERIGNAN.

Mais enfin que ſoupçonnes-tu ?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as tu reconnu ?

LOLIVE.

Premiérement, à ce que Monſieur de Saint-Alvar n'a rien voulu dire devant moi à Monſieur Ariſte.

TERIGNAN.

Ah ! ma ſœur, il n'y a que trop d'apparence.

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sçais-tu quelque choſe de plus ?

LOLIVE.

Oh ! qu'oui. A peine le pere de Clarice a ouvert la bouche, que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci.

(*Il fait des actions d'un homme ſurpris en colere.*)

CATAU.

Que diantre veux-tu dire ?

LOLIVE.

Quoi ! tu ne le vois pas ? Cela eſt pourtant plus clair que le jour ; & Monſieur m'entend bien aſſurément.

TERIGNAN.

Je m'en doute aſſez.

LOLIVE.

Et Mademoiſelle auſſi.

HORTENSE.

Je n'y comprends rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faiſoit ainſi, (*Il refait les mêmes ſignes*) vous jugez bien qu'il étoit ſurpris, étonné & en colere de ce que Monſieur de Saint-Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent d'elles mêmes. Tenez, voyez ſi, avec ces geſtes-là, il pouvoit lui dire autre choſe

que ceci : Quoi ! vous avez changé de ſentiment ! que me dites-vous-là ? eſt-il poſſible ?

TERIGNAN.

Que diſoit à cela Monſieur de Saint-Alvar ?

LOLIVE.

Voici ce qu'il lui répliquoit.

(*Action d'un homme qui fait des excuſes.*)

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là ?

LOLIVE.

Pour celles-là qui ſont équivoques.

CATAU.

Point, je les trouve auſſi claires que les autres.

LOLIVE.

Expliquez-les donc pour voir.

CATAU.

Eh ! explique-les toi-même, puiſque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut ſignifier qu'il lui faiſoit des excuſes d'avoir été obligé de changer de ſentiment. Voyez. J'en ſuis bien fâché, je n'ai pu faire autrement ; Monſieur Grichard l'a voulu. Ou bien cela pourroit encore ſignifier que l'abſence de Mondor a été cauſe qu'on différé vos mariages.

CATAU.

Quoi ! tu trouves tout cela dans ces geſtes !

LOLIVE.

Je gagerois qu'il ne s'en faut pas une ſyllabe.

CATAU.

CATAU.

C'eſt un fou, vous dis-je cela ne peut être; Clarice eſt fille unique de Monſieur de Saint-Alvar qui eſt un riche Gentilhomme, ami de votre pere: Mondor eſt un homme de qualité dont le bien & le mérite répondent à la naiſſance. Vos mariages ſont arrêtés depuis hier; la parole eſt donnée; les contrats ſont dreſſés; il n'y a qu'à ſigner. Il ne ſçait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant tu n'as rien oui.

LOLIVE.

Non, mais j'ai vu; & les actions des hommes ſont moins trompeuſes que leurs paroles.

TERIGNAN.

Je tremble qu'il ne diſe vrai.

CATAU.

Vous vous arrêtez à des viſions; & moi, je viens de voir des préparatifs de noces.

LOLIVE.

Ce ſont peut-être ces préparatifs qui ont rebuté Monſieur Grichard. Tu ſçais qu'il a une parfaite averſion pour tout ce qui s'appelle feſtin, bal, aſſemblée, divertiſſement, & enfin pour tout ce qui peut inſpirer la joie.

HORTENSE.

Quoi qu'il en ſoit, vas faire exactement ce que mon pere t'a commandé, quand il eſt ſorti, afin qu'à

ſon retour il ne trouve ici aucun ſujet de ſe mettre en colere.

CATAU.

Adieu, truchement de malheurs, vas faire des commentaires ſur les grimaces de notre ſinge.

SCENE IV.

TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

CE que Lolive vient de nous dire redouble mes alarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connoître à votre pere que vous êtes amoureux de Clarice ?

TERIGNAN.

Moi ! non aſſurément : il me ſoupçonne au contraire d'aimer Nérine, la fille d'un Médecin qui n'eſt pas trop de ſes amis ; &, pour le laiſſer dans ſon erreur, lorſqu'il me propoſa hier la belle Clarice, je feignis de n'y conſentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fites fort bien.

HORTENSE.

Il ignore auſſi mes ſentimens pour Mondor, & croit même que je ne l'ai jamais vu, non plus que lui, à cauſe qu'il eſt preſque toujours à l'armée.

CATAU.

Tant mieux : gardez-vous bien de lui faire connoître que ces mariages vous plaiſent. Les eſprits à rebours comme le ſien ne veulent jamais ce qu'on veut, & veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe & même rudement ; vois qui c'eſt.

CATAU.

Ce ſera ſans doute votre pere. Non, Dieu merci, c'eſt Monſieur Ariſte.

SCENE V.

ARISTE, TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

HE bien! mon oncle, comment vont nos affaires ?

ARISTE.

Fort mal ;

TERIGNAN.

Ah Ciel !

HORTENSE.

Quoi, mon oncle ?

ARISTE.

Votre pere me ſuit, retirez-vous ; laiſſez-moi lui parler ; je veux tâcher de le ramener à la raiſon.

TERIGNAN.

Seroit-il poſſible ?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, & m'attendez dans votre appartement ; j'irai vous rendre compte de tout : & vîte, il vient.

CATAU.

Et tôt, retirons-nous : voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, & quelque chose de pis, Sauve qui peut.

SCENE VI.

M. GRICHARD, LOLIVE, ARISTE.

M. GRICHARD.

BOurreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

LOLIVE.

Monsieur, je travaillois au jardin ; au premier coup de marteau j'ai couru si vîte, que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fusses rompu le cou, double chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

LOLIVE.

Eh ! Monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'étoit : quand elle est ouverte, vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sçais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire ?

ARISTE.

Mon frere, voulez-vous bien...

M. GRICHARD.

Oh ! donnez-vous patience. Comment faire, coquin.

ARISTE.

Eh ! mon frere, laiſſez-là ce valet, & ſouffrez que je vous parle de...

M. GRICHARD.

Monſieur mon frere, quand vous grondez vos valets, on vous les laiſſe gronder en repos.

ARISTE.

Il faut lui laiſſer paſſer ſa fougue.

M. GRICHARD.

Comment faire, infâme !

LOLIVE.

Oh ça, Monſieur, quand vous ſerez ſorti, voulez-vous que je laiſſe la porte ouverte ?

M. GERICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, Monſieur...

M. GRICHARD.

Encore : tu raiſonneras, yvrogne ?

ARISTE.

Il me ſemble, après tout, mon frere, qu'il ne raiſonne pas mal ; & l'on doit être bien-aiſe d'avoir un valet raiſonnable.

M. GRICHARD.

Et il me ſemble à moi, Monſieur mon frere, que vous raiſonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien-aiſe d'avoir un valet raiſonnable, mais non pas un valet raiſonneur.

LOLIVE.

Morbleu ! j'enrage d'avoir raiſon.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu ?

LOLIVE.

Monſieur, je me ferois hacher : il faut qu'une porte ſoit ouverte ou fermée : choiſiſſez ; comment la voulez-vous ?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin, Je la veux. . . . je la. . . Mais voyez ce maraut-là. Eſt-ce à un valet à me venir faire des queſtions ? Si je te prends, traître, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez, je penſe, Monſieur le Juriſconſulte ?

ARISTE.

Moi ! point. Je ſçais que les valets ne font jamais les choſes comme on leur dit.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

M. GRICHARD.

Oh ! je croyois. Sçachez, Monſieur le rieur, que je croyois n'eſt pas le langage d'un homme bien ſenſé.

ARISTE.

Et laiſſons cela, mon frere, & permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je ſerois bien-aiſe.....

M. GRICHARD.

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je ſuis ſervi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche ſans ſujet. Vous allez voir; vous allez voir. As-tu balayé l'eſcalier?

LOLIVE.

Oui, Monſieur, depuis le haut juſqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la Cour?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'a pas fait boire la mule?

LOLIVE.

Ah! Monſieur, demandez-le aux voiſins qui m'ont vu paſſer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine?

LOLIVE.

Oui, Monſieur; Guillaume y étoit préſent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit.

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur, & j'ai rapporté les vuides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres les as-tu portées à la Poste? Hem...

LOLIVE.

Peste, Monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin...

LOLIVE.

Ce matin! Ne vous souvient-il pas que vous me le mites hier en mille piéces?

M. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voies de bois sont encore....

LOLIVE.

Elles sont logées, Monsieur. Vraiment depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin; j'ai arrosée tous les arbres du jardin; j'ai nettoyé les allées; j'ai bêché trois planches, & j'achevois l'autre, quand vous avez frappé.

M. GRICHARD.

Oh! il faut que je chasse ce coquin-là. Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui ci. Il me feroit mourir de chagrin. Hors d'ici.

LOLIVE

Que diable a-t-il mangé ?

ARISTE, *le plaignant.*

Retire-toi.

SCENE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

EN vérité, mon frere, vous êtes d'une étrange humeur : à ce que je vois, vous ne prenez pas des domeſtiques pour en être ſervi, vous les prenez ſeulement pour avoir le plaiſir de gronder.

M. GRICHARD.

Ah ! vous voila d'humeur à jaſer.

ARISTE.

Quoi, vous voulez chaſſer ce valet, à cauſe qu'en faiſant tout ce que vous lui commandez, & au-de-là, il ne vous donne pas ſujet de le gronder ; ou, pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

M. GRICHARD.

Courage, Monſieur l'Avocat, contrôlez bien mes actions.

ARISTE.

Eh ! mon frere, je n'étois pas venu ici pour cela ; mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les ſujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colere.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainſi.

ARISTE.

Et je le vois bien. Tout vous rit ; vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne ſçauroient mieux aller : cependant on ne voit jamais ſur votre viſage cette tranquilité d'une pere de famille qui repand la joie dans toute ſa maiſon : vous vous tourmentez ſans ceſſe, & vous tourmentez par conſéquent tous ceux qui ſont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah ! ceci n'eſt pas mauvais. Eſt-ce que je ne ſuis pas homme d'honneur ?

ARISTE.

Perſonne ne le conteſte.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs ?

ARISTE.

Non, ſans doute.

M. GRICHARD.

Je ne ſuis, je penſe, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous ; &...

ARISTE.

Il eſt vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués juſqu'à préſent ſur le Théâtre, & qui frappent les yeux de tout le monde ; mais vous en avez un qui empoiſonne toute la douceur de la vie, & qui peut-être eſt plus incommode dans la ſociété que tous les autres : car enfin on peut au moins vivre

quelquefois en paix avec un fourbe, un avare & un menteur ; mais on n'a jamais un ſeul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colere, & qui ſe font un triſte plaiſir de gronder & de criailler ſans ceſſe.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliſer ; je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere ; laiſſons ces conteſtations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit, on dit. De quoi ſe mêle-t-on ? Je voudrois bien ſçavoir qui ſont ces gens-là.

ARISTE.

Ce ſont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire, moi. Le monde n'eſt rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui dans le fond ne ſe ſoucient non plus de nous, que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh ! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc ſe taire.

ARISTE.

Mais pour votre bien on auroit des choſes à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le deſſein de marier avantageuſement vos enfans.

M. GRICHARD.

Cela ſe pourroit.

ARISTE.

Ils conſentoient l'un & l'autre à votre volonté.

M. GRICHARD.

J'aurois bien voulu voir le contraire.

ARISTE.

Tout le monde louoit votre choix.

M. GRICHARD.

C'eſt de quoi je ne me ſouciois guères.

ARISTE.

Aujourd'hui, ſans que l'on ſçache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de deſſein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non ?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à Monſieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frere de Monſieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe ?

ARISTE.

Et vous voulez épouſer cette même Clarice que vous avez promiſe à votre fils.

M. GRICHARD.

Bon ! promiſe : qu'il compte là-deſſus.

ARISTE.

En conſcience, mon frere, croyez-vous que dans le monde on approuve votre conduite?

M. GRICHARD.

Ma conduite! Et croyez-vous en conſcience, Monſieur mon frere, que je m'en mette fort en peine?

ARISTE.

Cependant....

M. GRICHARD.

Oh! cependant: cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît; & je ſuis le maître de moi & de mes enfans.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frere, il y a bien des choſes que la bienſéance ne permet pas de faire; car ſi....

M. GRICHARD.

Oh! ſi, car, mais.... je n'ai que faire de vos conſeils, je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous voulez pourtant y faire un peu de réflexion.

M. GRICHARD.

Encore. Vous ne ſeriez donc pas d'avis que j'épouſaſſe Clarice?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il eſt vrai qu'elle convient mieux à Terignan.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos non plus que je donne Hortenſe à Monſieur Fadel ?

ARISTE.

C'eſt un imbécile : j'appréhende que vous ne rendiez votre fille très-malheureuſe.

M. GRICHARD.

Très-malheureuſe ! en effet, comme vous dites. Ainſi vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir à mon premier deſſein ?

ARISTE.

Très-aſſurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire ?

ARISTE.

J'ai cru y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'eſt donc là votre avis.

ARISTE.

Oui, mon frere.

M. GRICHARD.

Tant mieux : j'aurai le plaiſir de rompre deux mariages, & d'en faire deux autres contre votre ſentiment.

ARISTE.

Mais vous ne ſongez pas. . . .

M. GRICHARD.

Et je vais tout à l'heure chez M. Rigaut mon Notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi ! vous allez. . . .

M. GRICHARD.

Serviteur.

SCENE VIII.

BRILLON, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

MOnsieur, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon ?

BRILLON.

Mon pere, mon pere, j'ai fait aujourd'hui mon thême ſans faute ; tenez, voyez.

M. GRICHARD, *lui jettant ſon livre au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh ! mon pere, voyez-le à cette heure, je vous en prie.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loiſir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD.

Eh ! voilà le plus preſſant petit drôle qui ſoit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plutôt fait de le contenter.

BRILLON.

Je vais vous le lire en françois, & puis je vous lirai le Latin. Les hommes.... Au moins ce n'eſt pas du Latin obſcur, comme le thême d'hier ; vous verrez que vous entendrez bien celui ci.

M. GRICHARD.

Le Pendart.

BRILLON.

Les hommes, qui ne rient jamais, & qui grondent toujours, ſont ſemblables à ces bêtes féroces qui....

M. GRICHARD, *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, va dire à ton ſot de Précepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

CATAU.

Le pauvre enfant !

ARISTE, *bas.*

Belle éducation.

BRILLON, *pleurant.*

Oui, oui, vous me frappez, quand je fais bien, & moi,

moi je ne veux plus étudier.

M. GRICHARD.

Si je te prends.

BRILLON.

Peſte ! ſoit des livres & du Latin.

M. GRICHARD.

Attends, petit enragé, attends.

BRILLON.

Oui, oui, attends : qu'on m'y rattrape. Tenez, voilà pour votre ſoufflet.

Il déchire ſon livre.

M. GRICHARD.

Le fouet, maraut, le fouet.

BRILLON.

Oui-dà, le fouet : j'en vais faire autant tout-à-l'heure de ma Grammaire & de mon Deſpautére.

M. GRICHARD.

Tu la payeras. Ce petit maraut abuſe tous les jours de la tendreſſe que j'ai pour lui.

CATAU.

Voilà déjà un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marmotes-tu là ?

CATAU.

Je dis, Monſieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires, impertinente ?

ARISTE.

Mon frere a raiſon.

M. GRICHARD.

Hors d'ici, te dis-je, & va le chercher tout à l'heure.

SCENE X.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE.

VOus ne voulez donc rien écouter ?

M. GRICHARD.

Serviteur. Hé! Lolive, qu'on ſelle ma mule; je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend.

SCENE XI.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

QUel homme !

CATAU.

A qui le dites vous ?

ARISTE.

Si tu ſçavois quel deſſein bizarre il a formé.

CATAU.

J'en ſçais plus que vous. Roſine la fille de cham-

bre de Clarice, vient de m'informer de tout. Devineriez-vous pourquoi depuis hier votre frere s'eſt mis en tête d'épouſer Clarice ?

ARISTE.

Peut-être la beauté.

CATAU.

Tarare ! la beauté ; c'eſt bien la beauté vraiment qui prend un homme comme lui.

ARISTE.

Qu'eſt ce donc ?

CATAU.

Vous ſçavez, Monſieur, que nous avions tous conſeillé à Clarice d'affecter de paroître ſévere & rude aux domeſtiques en préſence de M. Grichard, afin de gagner ſes bonnes graces, & de l'obliger à conſentir au mariage de Térignan avec elle.

ARISTE.

Je le ſçais.

CATAU.

Hé bien ! hier au ſoir votre frere étoit dans la chambre de M. de Saint-Alvar ; Clarice étoit dans la ſienne, qui y répond ; Roſine vint à faire quelque bagatelle ; Clarice prit de-là occaſion de gronder. M Grichard, entendant quereller cette fille, quitta bruſquement M. de Saint-Alvar, & alla ſe mettre de la partie. Le pauvre créature fut relancée comme il faut ; ſa Maitreſſe fit ſemblant de la chaſſer ; &, depuis ce moment, notre Grondeur a conçu pour elle une eſtime qui n'eſt pas imaginable, & qui va juſqu'à la vouloir épouſer.

ARISTE.

Eſt-il poſſible ?

CATAU.

D'abord il le propoſa à Monſieur de Saint-Alvar. Comme il eſt facile, il y conſentit, à condition que M. Grichard donneroit Hortenſe à M. Fadel, ſon beau-frere, qui eſt un homme qui lui eſt à charge.

ARISTE.

Clarice le ſçait-elle ?

CATAU.

Elle en eſt au déſeſpoir. Je viens de lui parler, elle a déja fait des plaintes à ſon pere qui commence à ſe repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce ſoit, il faut rompre ce deſſein.

CATAU.

Nous avons déja concerté avec Clarice & Roſine ce qu'il y a à faire pour cela, & la fuite de Brillon me fait ſonger à un ſtratagême dont il faut que je me ſerve.

ARISTE.

Que prétends-tu faire ?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loiſir.

ARISTE.

Allons donc avertir Térignan & Hortenſe, &

prenons enſemble des meſures pour agir de concert.

CATAU.

Allons, notre Grondeur ſera bien fin, s'il ne donne dans les panneaux que je lui vais tendre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE.

LA maudite bête qu'une mule quinteuſe ! Le vilain homme qu'un Médecin hargneux ! Qu'un pauvre garçon eſt à plaindre d'avoir à ſervir ces deux animaux-là ! & que le Ciel les a bien faits l'un pour l'autre ! Ouf ! me voilà tout hors d'haleine ; mais, Dieu merci, c'eſt pour la derniere fois.

SCENE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

AH ! te voilà ; je te cherchois. D'où viens-tu ?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de Médecin ſur ſa chagrine de mule ; ils ont enfin détalé d'ici, après avoir fait l'un & l'autre le diable à quatre ! pour recompenſe ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé !

LOLIVE.

Oui, le Médecin portoit la parole. Ce n'eſt pas un grand malheur.

CATAU.

CATAU.

J'en ſuis perſuadée ; mais, avant que le jour ſe paſſe, je te donnerai, ſi tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne ſoit pas d'une belle ame, me voilà prêt à tout, & tu peux diſpoſer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là deſſus. Mais, avant toutes choſes, va te mettre en ſentinelle au coin de la rue ; & quand tu verras venir de loin notre Grondeur, viens vîte m'avertir. Voici ma Maitreſſe.

SCENE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

MOn oncle & mon frere ſont allés avertir Clarice de ſe rendre ici.

CATAU.

Fort bien. Vous, ſi votre pere vous propoſe de vous marier avec Monſieur Fadel, faites ſemblant d'être ſoumiſe à ſa volonté, & ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais ſi une fois j'ai dit ouï.

CATAU.

Eh bien, vous direz non.

SCENE IV.

LOLIVE, HORTENSE, CATAU.

LOLIVE.

GArre, garre, Monſieur Grichard, garre, garre.

CATAU.

Eſt-il entré ?

LOLIVE.

Non ; Guillaume ramene ſa monture.

HORTENSE.

Et mon pere,

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait deſcendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident ?

LOLIVE.

Il paſſoit avec ſa mule devant la porte d'un de nos voiſins : un barbet, à qui ſa figure a déplu, s'eſt mis tout d'un coup à japper : la mule a eu peur ; elle a fait un demi tour à droite, & Monſieur Grichard un demi-tour à gauche ſur le pavé.

HORTENSE.

S'eſt-il bleſſé ?

LOLIVE.

Non ; il gronde à cette heure le barbet ; vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre ; j'appréhende ſa mauvaiſe humeur.

CATAU.

Il a été bientôt de retour ?

LOLIVE.

C'eſt qu'il a trouvé beſogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé quérir un autre Médecin.

LOLIVE.

Non : mais le malade s'eſt impatienté ; & voyant que Monſieur Grichard tardoit trop à venir, il eſt parti ſans ſon ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort ?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours. Mais je l'entends ; retire-toi, qu'il ne te voye point. Va dire à Clarice de devenir promptement ; elle te dira ce que tu as à faire de ton côté. Écoute.

Elle lui parle à l'oreille.

LOLIVE.

C'eſt aſſez.

SCENE V.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

OH parbleu ! canaille, je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais auſſi voyez ce maraut de voiſin ; on lui a dit mille fois, ce coquin ! cet inſolent ! Mort de ma vie ! Monſieur, laiſſez-moi faire, je lui laverai la tête.

M. GRICHARD.

Cette fille a quelque choſe de bon. Brillon n'eſt-il point revenu ?

CATAU.

Non, Monſieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin : & ſon animal de Précepteur.

CATAU.

Il l'eſt allé chercher, & ne reviendra pas ſans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il fera bien.

SCENE VI.

M. GRICHARD, CATAU, M. FADEL, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnsieur Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre. Il faut que je faſſe un peu cauſer ce jeune homme, pour voir s'il eſt auſſi nigaud qu'on dit.

SCENE VII.

M. GRICHARD, CATAU, M. FADEL, UN LAQUAIS.

M. GRICHARD.

APprochez, mon gendre prétendu. .... Hé! approchez, vous dis-je.

CATAU.

Hé! mettez-vous encore plus près; vous devez ſçavoir que Monſieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, *le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.*

Oh çà, on me veut faire croire que je marie ma fille à un ſot.

M. FADEL.

Ouais.

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puiſque je vous la donne.

M. FADEL.

Ah!

M. GRICHARD.

Et avec une groſſe dot.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Je l'avois promiſe à un certain Mondor qui eſt abſent.

M. FADEL.

Voyez.

M. GRICHARD.

Mais je vous préfere à lui.

M. FADEL.

Oui!

M. GRICHARD.

Il ſera attrapé, quand il viendra.

M. FADEL.

Ah, ah!

M. GRICHARD.

Pour moi, j'épouſe votre parente Clarice.

M. FADEL.

Oui dà!

M. GRICHARD.

Ouais, oh, oh, ah, ah, oui, voyez, oui dà! N'avez-vous que cela à me dire?

CATAU.

Il vous répond fort juſte.

M. FADEL.

Oh, oh !

M. GRICHARD.

Oui ; mais ſon ſtyle eſt bien laconique.

M. FADEL.

La, la.

CATAU.

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur eſt encore plus incommode.

CATAU.

J'en ſçais, Monſieur, plus de quatre qui, ſans oh, oh, oui, & ah, ah, n'auroient rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mene à Hortenſe : peut-être parlera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh, oh !

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU.

Allez voir votre Maîtreſſe, Monſieur. Oh, oh ! A quel imbécile veut-on donner une fille comme elle ? Je l'empêcherai bien.

SCENE VIII.

TERIGNAN, ARISTE, LOLIVE. CATAU.

ARISTE.

OU eſt mon frere ?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortenſe av Monſieur Fadel : ils n'auront pas longue converſ tion enſemble.

LOLIVE.

Puis-je entrer ?

CATAU.

Oui ; mais dépêche-toi.

LOLIVE.

Clarice ſera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

Dans cette Scène, Lolive regarde toujours ſi M. ſieur Grichard ne vient point.

LOLIVE, *à Catau.*

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Hé bien

LOLIVE.

Je l'ai mené chez Monſieur. . . .

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en ſortira pas ſans ton ordre.

CATAU.

C'eſt aſſez. Clarice t'a inſtruit de ce que tu as à faire ?

LOLIVE.

Oui.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que Monſieur Grichard connoiſſe trop ton viſage ?

LOLIVE.

Lui ! depuis deux jours que je le ſers, il ne m'a jamais regardé en face ; il ne connoît perſonne.

CATAU.

Va vîte qu'il ne te rencontre ici.

SCENE IX.

HORTENSE, TERIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE.

AH ! je reſpire ! Monſieur Fade eſt ſorti, & mon pere eſt entré dans ſon cabinet, fort triſte de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enſeignes.

TERIGNAN.

Comment ?

SCENE X.

HORTENSE, TERIGNAN, ARISTE, CATAU, M. GRICHARD, *dans le fond du Théâtre.*

CATAU.

VOus le ſçaurez quand il ſera temps.

HORTENSE, *appercevant M. Grichard.*

Ah ! voilà mon pere : il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire.

CATAU.

Lui ! & ne ſçavez-vous pas que, lorſque ſa gronderie ſe change en ce noir chagrin où le voilà plongé ; il ne voit ni n'entend perſonne? Je gagerois qu'il ne s'eſt pas ſeulement apperçu que nous ſoyons ici.

ARISTE.

Il faudroit le préparer à la viſite de Clarice. Abordez-le, mon neveu.

Chacun, à meſure qu'il parle, s'éloigne de Monſieur Grichard, qui eſt au fond du Théâtre.

TERIGNAN.

Je n'oſerois.

ARISTE.

Vous, Hortenſe.

HORTENSE.

Je tremble.

ARISTE.

Toi donc, Catau?

CATAU.

La peſte!

ARISTE.

Mais d'où lui peut venir cette ſombre mélancolie!

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé perſonne.

M. GRICHARD, *ſe promenant en colere.*

C'eſt une choſe étrange! je ne trouve perſonne avec qui je puiſſe m'entretenir un ſeul moment, ſans être obligé de me mettre en colere. Je ſuis bon pere, mes enfans me déſeſperent; bon maître, mes domeſtiques ne ſongent qu'à me chagriner; bon voiſin, leurs chiens ſe déchaînent contre moi; juſqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager.

ARISTE.

Il faut que je l'aborde. Mon frere, je ſuis votre ſerviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'ou vient que vous êtes triſte?

M. GRICHARD.

Je ne ſçais.

HORTENSE.

Mais, qu'avez-vous, mon pere?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, Monſieur!

M. GRICHARD.

Non.

TERIGNAN.

Ne peut-on ſçavoir.....

M. GRICHARD.

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous, Monſieur....

M. GRICHARD.

Qu'on me laiſſe.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, Monſieur, je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice! qu'on ſe retire, & vite. *A Hortenſe.* Allons, vous auſſi, vous m'échauffez la bile avec vos airs poſés.

SCENE XI.

M. GRICHARD, ARISTE,

M. GRICHARD.

POur vous, ſi vous prétendez me venir donner les ſots conſeils de tantôt, vous ſerez mieux d'aller voir chez vous ſi l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frere, puiſque vous voulez abſolument vous marier, & que Clarice vous plaît, à la bonne heure.

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne ſongent qu'à la bagatelle.

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai beſoin d'une perſonne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous ſatisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas ſuffire moi ſeul à tenir en crainte une famille, & à pouvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai, moi, ceux du logis dans le devoir, elle ira à la ville gronder le Marchand, le Boucher, le Cordonnier, l'Epicier; & malheur à qui nous ſera quelque fraſque. Mais la voici: vous allez voir.

SCENE XII.

CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

CLARICE.

VOus me voyez, Monsieur, dans un si grand excès de joie, que je ne puis vous l'exprimer.

M. GRICHARD.

Comment donc : d'où vous vient cette joie si déréglée ?

CLARICE.

Mon pere vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé ?

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaisir.

M. GRICHARD.

Mais encore.

CLAEICE.

Il m'a rendu maîtresse de tous nos apprêts de nôces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour....

CLARICE.

Comment, Monsieur, quels apprêts ? les habits, le festin, les violons, les hauts-bois, les mascarades,

des, les concerts, & le bal ſur-tout, que je veux avoir tous les ſoirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable ?

CLARICE.

Vous voyez cet habit, c'eſt le moindre de douze que je me ſuis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi !

CLARICE.

Oui ; mais il n'y en a encore que deux de faits, qu'on vous apportera ce ſoir.

M. GRICHARD.

A moi !

CLARICE.

Oui, Monſieur. Croyez-vous que je puiſſe vous ſouffrir comme vous êtes ? Il ſemble que vous portiez le deuil des malades qui meurent entre vos mains.

M. GRICHARD.

Elle eſt folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre, & prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un Médecin !

CLARICE.

Sans doute. Puiſque nous nous marions enſemble, il faut ſe mettre du bel air. Serez-vous le premier Médecin qui porterez un habit de cavalier ?

M. GRICHARD.

Elle extravague.

CLARICE.

Pour le festin, nous avons deux tables de trente couverts. Je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la salle je veux qu'on place les violons & les hautbois.

M. GRICHARD.

Mais songez-vous...

CLARICE.

J'ai préparé une mascarade charmante.

M. GRICHARD.

A la fin....

CLARICE.

Quand nous aurons dansé une bonne heure, nous sortirons tous deux du bal, sans rien dire, & nous nous déguiserons, moi en Vénus, & vous en Adonis.

M. GRICHARD.

Je perds patience.

CLARICE.

Que nous allons danser! C'est ma folie que la danse. Au moins j'ai déja retenu quatre laquais qui jouent parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laquais!

CLARICE.

Oui, Monsieur, deux pour vous, & deux pour moi. Quand nous serons mariés, je veux que vous

ayez le bal chez nous tous les jours de la vie, & que notre maiſon ſoit le rendez-vous de toutes les perſonnes qui aimeront un peu le plaiſir.

SCENE XIII.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

ROSINE.

MAdame, tous vos habits de maſque ſont au logis ; venez les voir au plus vite : ils ſont les plus jolis du monde.

M. GRICHARD.

N'eſt-ce pas là cette gueuſe que vous chaſſâtes hier ?

CLARICE.

Oui, Monſieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez repriſe ?

CLARICE.

Je ne puis m'en paſſer ; elle eſt de la meilleure humeur du monde, elle chante ou danſe toujours.

ARISTE.

Hé ! Madame, qu'on eſt mal ſervi des perſonnes de ce caractere !

CLARICE.

Je le crois ; mais j'aime mieux être plus mal ſervie, & avoir des domeſtiques toujours gais. Je tiens

que les gens, qui ſont auprès de nous, nous communiquent, malgré que nous en ayons, leur joye ou leur triſteſſe ; & je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD.

Ah ! quelqu'un l'a enſorcelée depuis hier.

ROSINE.

Venez donc, Madame ; on vous attend avec impatience.

CLARICE.

Adieu, Monſieur : je meurs d'envie de voir vos habits & les miens, & j'ai laiſſé au logis Monſieur Canary qui m'attend.

SCENE XIX.

ROSINE, M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

QUi eſt ce Monſieur Canary ?

ROSINE.

Son Maître à chanter. Ma foi ! Monſieur, vous allez avoir la perle des femmes. La plûpart aiment à gronder les domeſtiques, & à chagriner leur maris : pour celle-là, oh ! je vous réponds qu'il fera bon avec elle ; que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien : c'eſt la meilleure des femmes. Tenez, Monſieur, depuis cinq ans que je la ſers, je ne l'ai vu qu'hier en colere.

M. GRICHARD.

Mais dis-moi, ſon pere ne ſeroit-il pas cauſe?

ROSINE.

Monſieur, je vous demande pardon : il faut que j'eſſaye auſſi mon habit de maſque.

SCENE XV.

M. GRICHARD, ARISTE.

(*Ils demeurent quelque temps à ſe regarder.*)

ARISTE.

MOn frere, hé bien?

M. GRICHARD, *à part.*

Je tombe des nues.

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant.

M. GRICHARD, *à part.*

Il y a ici quelque myſtere.

ARISTE, *bas.*

Se douteroit-il qu'on le joue?

M. GRICHARD.

Je ſoupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de ſe marier. ...

M. GRICHARD.

Sçavez-vous bien, Monſieur mon frere, que vous avez le don de raiſonner toujours de travers?

ARISTE.

Moi !

M. GRICHARD.

Oui, vous. C'eſt Monſieur de Saint-Alvar qui fait faire à Clarice toutes ces folies. Ces Gentilshommeaux de Province aiment les fêtes; & il me ſouvient d'avoir ouï dire à ce vieux roquentin qu'il vouloit danſer aux nôces de ſa fille.

ARISTE.

Quoi ? vous croyez. . .

M. GRICHARD.

Et je vais de ce pas laver la tête comme il faut à ce vieux fou.

SCENE XVI.

CATAU, ARISTE.

CATAU.

OU va-t-il donc ?

ARISTE.

Trouver le pere de Clarice. Il s'eſt allé mettre dans l'eſprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venoit point d'elle.

CATAU.

Laiſſez-le aller; Monſieur de Saint-Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice.

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc : il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer. Je vous l'ai dit. Notre Grondeur ſera bientôt de retour ; il ne trouvera perſonne où il eſt allé ; il n'a que la rue à traverſer. Cachez-vous dans le coin de cette chambre : écoutez ce qui ſe paſſera ici ; &, quand vous jugerez que la choſe aura été pouſſée aſſez loin, venez à ſon ſecours.

ARISTE.

Mais ne diſois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût perſonne au logis ?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortenſe & Térignan, & votre frere a chaſſé aujourd'hui tous ſes domeſtiques. Mais le voici déja ; allez vîte vous cacher.

SCENE XVII.

M. GRICHARD, CATAU, JASMIN.

CATAU.

Eh bien, Monſieur, vous venez de chez Monſieur de Saint-Alvar ?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il aura grand bal ce ſoir.

M. GRICHARD.

Je ſçais qu'on a promis douze piſtoles aux violons ; porte-leur-en vingt-quatre, & qu'ils n'aillent point ce ſoir...

CATAU.

Eh! Monſieur, cela ſera inutile : ſi Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante, & cent, s'il les faut. Je connois les femmes du monde ; elles n'épargnent rien pour ſe ſatisfaire : & la falicité avec laquelle la plûpart jettent l'argent, fait ſoupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur coute pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je ſçais, coquine, que ce n'eſt point Clarice...

JASMIN.

Monſieur, un Monſieur vous demande.

CATAU, *bas.*

Bon, voici mon homme.

M. GRICHARD.

Qui eſt-ce ?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle Monſieur Ri..... Ri...., Attendez, Monſieur, je vais encore lui demander.

M. GRICHARD, *le prenant par les oreilles.*

Viens-çà, fripon.

JASMIN.

Ahi, ahi, ahi.

CATAU.

Eh! Monſieur, vous lui avez arraché les cheveux

veux ; vous êtes cause qu'il a pris la perruque ; vous lui arracherez les oreilles, & on n'en a pas pour de l'argent.

M. GRICHARD.

Je te l'apprendrai... C'est sans doute M. Rigaut mon Notaire ; je sçais ce que c'est : fais-le entrer. Ne pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent ? Peste soit des importuns.

SCENE XVIII.

LOLIVE, *en Maître à danser*, M. GRICHARD, CATAU, LE PREVOT.

M. GRICHARD.

OUais, ce n'est point-là mon homme. Qui êtes-vous avec vos révérences ?

LOLIVE, *faisant de grandes révérences.*

Monsieur, on m'appelle Rigaudon, à vous rendre mes très-humbles services.

M. GRICHARD, *à Catau.*

N'ai-je point vu ce visage quelque part ?

CATAU.

Il y a mille gens qui se ressemblent.

M. GRICHARD.

Eh bien, Monsieur Rigaudon, que voulez-vous ?

LOLIVE.

Vous donner cette lettre de la part de Mademoiselle Clarice.

M. GRICHARD.

Ah ! je ſuis mort. Quel enragé d'hoomme m'a envoyé cette folle !

CATAU, *place M. Grichard à un coin du Théâtre, & va parler à Lolive.*

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Tenez-vous-là, Monſieur, laiſſez-moi lui parler. Monſieur, faites-nous la grace d'aller dire à Monſieur de Saint-Alvar, . . .

LOLIVE.

Ce n'eſt pas lui qui nous a fait venir ici : je veux qu'il danſe.

M. GRICHARD.

Ah, le bourreau ! le bourreau !

CATAU.

Conſiderez, s'il vous plait, que Monſieur eſt un homme grave.

LOLIVE.

Je veux qu'il danſe.

CATAU.

Un fameux Médecin !

LOLIVE.

Je veux qu'il danſe.

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, & en avoir beſoin.

M. GRICHARD, *tirant Catau.*

Oui, dis-lui que, quand il voudra ſans qu'il lui en coute rien, je le ferai ſaigner & purger tout ſon ſaoul.

LOLIVE.

Je n'en ai que faire, je veux qu'il danſe, ou morbleu....

M. GRICHARD, *entre ſes dents.*

Le bourreau!

CATAU, *revenant auprès de M. Grichard.*

Monſieur, il n'y a rien à faire : cet enragé n'entend point de raiſon. Il arrivera ici quelque malheur ; nous ſommes ſeuls au logis.

M. GRICHARD.

Il eſt vrai.

CATAU.

Regardez un peu cet drôle-là ; il a méchante phyſionomie.

M. GRICHARD, *le regardant de côté en tremblant.*

Oui ; il a les yeux hagards.

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on ?

M. GRICHARD.

Au ſecours, voiſins, au ſecours.

CATAU.

Bon ! au ſecours : & ne ſçavez-vous pas que tous vos voiſins vous verroient voler & égorger avec plaiſir ? Croyez-moi, Monſieur, deux pas de bourrée vous ſauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais, ſi on le ſçait, je paſſerai pour fou.

CATAU.

L'amour excuſe toutes les folies ; & j'ai oui dire

à Monſieur Mamurra que lorſque Hercule étoit amoureux, il fila pour la Reine Omphale.

M. GRICHARD.

Oui, Hercule fila, mais Hercule ne danſa pas la bourée, & de toutes les danſes, c'eſt celle que je hais le plus.

CATAU.

Eh bien ! il faut le dire ; Monſieur vous en montrera une autre.

LOLIVE.

Oui-dà, Monſieur, voulez-vous les menuets ?

M. GRICHARD.

Les menuets ! . . . non.

LOLIVE.

La gavotte ?

M. GRICHARD.

La gavote ! . . . non.

LOLIVE.

Le paſſe-pied ?

M. GRICHARD.

Le paſſe-pied ! . . . non.

LOLIVE.

Et quoi donc ? tracanas, tricottez, rigaudons ? en voilà à choiſir.

M. GRICHARD.

Non, non, non, je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danſe grave & ſérieuſe ?

M. GRICHARD.

Oui, ſérieuſe, s'il en eſt, mais bien ſérieuſe.

LOLIVE.

Eh bien ! la courante, la bocane, la ſarabande ?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh ! que diantre voulez-vous donc ? demandez vous-même ; mais hâtez-vous, ou par la mort. . . .

M. GRICHARD.

Allons, puiſqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la. . . la. . . .

LOLIVE.

Quoi, de la. . . la. . .

M. GRICHARD.

Je ne ſçais.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, Monſieur, vous danſerez la bourrée, puiſque Clarice le veut ; ou tout-à l'heure, ventrebleu . . . !

SCENE XIX.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

OUf.

ARISTE.

Qu'eſt ceci

M. GRICHARD.

C'eſt que....

ARISTE.

Que vois-je !

M. GRICHARD.

Cet inſolent vouloit...

ARISTE.

Mon frere apprendre à danſer !

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraut...

ARISTE.

A votre âge !

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit....

ARISTE.

On ſe moqueroit de vous.

M. GRICHARD.

Ah ! voici l'autre.

ARISTE.

Je ne le ſouffrirai point.

M. GRICHARD.

Oh ! de par tous les diables, écoutez-moi donc, jaſeur éternel, piailleur infatigable ; on vous dit que c'eſt ce coquin qui me veut faire danſer par force.

ARISTE.

Par force !

M. GRICHARD, *avec chagrin.*

Et oui, par force.

CATAU.

Oui, Monſieur, la bourrée.

ARISTE.

Et qui vous a fait ſi hardi, Monſieur, que de venir céans ?

LOLIVE

Monſieur, Monſieur, j'y viens de bonne part, & je m'en vais dire à Mademoiſelle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoye.

SCENE XX.

ARISTE, M. GRICHARD. CATAU.

M. GRICHARD.

OH! je n'y puis plus tenir; il faut que j'aille chercher ce vieux fou de Monſieur de Saint-Alvar, chanter pouille à Clarice, à ſon pere, & à tous ceux que je trouverai chez lui.

SCENE XXI.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

LE voilà parti. Que dites vous de Lolive ?

ARISTE.

C'eſt un fort joli garçon. Oh! pour le coup, je crois mon frere déſabuſé de Clarice.

CATAU.

Ce n'eſt pas tout, il faut le ramener à ſon premier deſſein ; & c'eſt à quoi nous devons aller travailler ſans perdre un inſtant.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

QUe viens-tu chercher ici? pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage? Si M. Grichard revenoit....

LOLIVE.

Il lui reſte encore Clarice & Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te ſurprendre & te reconnoître.

LOLIVE.

Bon! reconnoître : tu ne ſçaurois croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter, & porter un habit doré, j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne ſe connoître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire.

LOLIVE.

Bien des choſes ſur ce que tu veux que je faſſe.

CATAU.

Dis les donc vîte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

e viens-tu chercher ici? pourquoi n'as-tu pas
ris ton autre équipage? Si M. Grichard re-
....

LOLIVE.

ii reſte encore Clarice & Fadel à quereller.

CATAU.

eut te ſurprendre & te reconnoître.

LOLIVE.

! reconnoître : tu ne ſçaurois croire la vertu
les beaux habits pour changer les gens com-
ous. Se mêler de pirouetter, & porter un habit
j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut
vantage pour ne ſe connoître pas eux-mê-

CATAU.

is-tu donc à me dire.

LOLIVE.

des choſes ſur ce que tu veux que je faſſe.

CATAU.

LOLIVE.

Puiſque Mondor eſt arrivé, qu'il ſe ſerve de ſes gens....

CATAU.

Il n'a amené avez lui que ce valet-de-chambre dont nous avons déja fait l'Aumônier, que nous avons envoyé à M. Grichard. Il n'y a que toi qui puiſſe achever ce qui tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne ſçaurois.

CATAU.

Poltron!

LOLIVE.

Conſidere tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon ſert à tes deſſeins, tu me le fais enlever; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé; tu me fais faire un peur terrible à un fort honnête Médecin, qui eſt pour en avoir la fièvre.

CATAU.

Qu'il ſe la guériſſe.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude alarme?

CATAU.

Te voilà bien malade! n'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danſe?

LOLIVE.

Il eſt vrai.

CATAU.

Ne le ſeras-tu pas au double de cette ſeconde expédition?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaiſir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors ſans ſujet ?

LOLIVE.

Non, ma réputation m'eſt chere.

CATAU.

Oh ! garde-la ; on ne prétend pas te l'ôter : mais compte que, ſi tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être aſſuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais ſi je le fais, & que Monſieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne ?

CATAU.

En ce cas, tu riſquerois peut-être quelques bagatelles ; mais de ce côté-là les coups ſont incertains, & très-ſûrs du côté de Mondor, auſſi-bien que les cinquante piſtoles qu'il ta promiſes, ſi tu le ſers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion, Oui, je vois que de toutes parts je riſque le bâton : me voilà dans un grand embarras ; quel parti prendre ? Battu peut-être du côté de Monſieur Grichard, roſſé à coup ſûr du côté de Mondor ; criminel à ne pas faire ce que je lui ai promis, criminel à le faire, * *des bâtons aujourd'hui je n'ai plus que le choix.*

CATAU.

Tu es dans le fait.

* *Vers de Brutus.*

M. FADEL.

Et moi, je viens lui dire que je ne m'en ſou guéres.

CATAU.

Voyez:

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oui dà!

M. FADEL.

J'attends bien après ſa fille.

CATAU.

Bon.

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un ſot?

CATAU.

Oh, oh!

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le ſuis pas.

CATAU.

Ah, ah!

M. FADEL.

Ne manquez pas de lui dire au moins.

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui.

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira.

SCENE III.

MONDOR, CATAU.

CATAU.

HA, ha. Me voilà délivrée de cet importun, Dieu merci. Allons avertir ma Maitreſſe de l'arrivée de Mondor. Mais le voici lui-même. O Ciel! quelle imprudence! ne pouviez-vous pas attendre Hortenſe chez Clarice? que venez-vous faire ici?

MONDOR.

Il y a une heure que je n'entends plus parler de toi. Où eſt cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée? Je ne vois ni ta Maitreſſe, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il eſt chez Clarice de l'heure que je vous parle, & Hortenſe y ſera bientôt. Je vais l'avertir; retournez-vous-en vîte l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu?

CATAU.

Et allez, vous dis-je?

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh! hâtez vous vous-même.

MONDOR.

Si tu ſçavois que les momens me durent!

CATAU.

Si vous ſçaviez que vous me peſez !

MONDOR.

Viens au moins bientôt.

CATAU.

Et commencez par vous en aller. Mort de ma vie ! que les gens ſont ſots, quand ils ſont amoureux ! Cela ſeroit capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre ſervice. Hors d'ici, vous dis-je.

SCENE IV.

M. GRICHARD, CATAU. MONDOR.

CATAU.

MAis, peſte ſoit de vous! voici Monſieur Grichard. Il nous a vus enſemble, nous ne pouvons l'éviter; que ferons-nous ? Attendez : par bonheur il ne vous connoît point; conſultez-le ſur la premiere choſe qui vous viendra en tête, il vous expédiera bientôt, & vous viendrez me retrouver : en tout cas, je vous enverrai Ariſte pour vous dégager.

MONDOR.

Laiſſe-moi faire, je vais lui tenir des diſcours qui me feront bientôt chaſſer.

M. GRICHARD.

Qui eſt cet homme-là ? encore un Maître à danſer ?

CATAU.

Que dites-vous là ? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable ! c'eſt un homme de la premiere condition, qui ſur quelque maladie extraordinaire veut avoir vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il ſe dépêche.

SCENE V.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

QUe demandez-vous ? de quel mal vous plaignez-vous ? vous avez un viſage de ſanté.

MONDOR.

Auſſi, Monſieur, ne ſuis-je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc ? le devenir ?

MONDOR.

Non, Monſieur.

M. GRICHARD.

Dites-moi donc au plutôt ce que vous voulez.

MONDOR.

Je ſçais, Monſieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panégyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun de ſecrets...

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns. Hé bien ! aux ſecrets ?

MONDOR.

Vous n'avez pas de tems à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh ! en voilà plus de cent,

MONDOR.

J'ai oui dire qu'il y a des ſecrets pour ſe faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres....

M. GRICHARD.

Comment diable ! pour qui me prenez-vous.

MONDOR.

Pour un très-ſçavant & très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des ſecrets pour vous faire aimer ?

MONDOR.

Eh non, Monſieur ; graces à Dieu, la nature n'y a pourvu que de reſte.

M. GRICHARD.

Ah ! voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent à force d'être entêtées de moi ; j'aime ailleurs à la rage. Il y a des secrets pour se faire aimer ; apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie.

MONDOR.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez....

MONDOR.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois seulement.....

MONDOR.

J'entends.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre tems avec elles, que vous le prenez avec moi ; elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

MONDOR.

Bon.

LOLIVE.

Puiſque Mondor eſt arrivé, qu'il ſe ſerve de ſes gens. . . .

CATAU.

Il n'a amené avez lui que ce valet-de-chambre dont nous avons déja fait l'Aumônier, que nous avons envoyé à M. Grichard. Il n'y a que toi qui puiſſe achever ce qui tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne ſçaurois.

CATAU.

Poltron!

LOLIVE.

Conſidere tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon ſert à tes deſſeins, tu me le fais enlever; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé; tu me fais faire un peur terrible à un fort honnête Médecin, qui eſt pour en avoir la fièvre.

CATAU.

Qu'il ſe la guériſſe.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude alarme?

CATAU.

Te voilà bien malade! n'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danſe?

LOLIVE.

Il eſt vrai.

CATAU.

Ne le ſeras-tu pas au double de cette ſeconde expédition?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors sans sujet ?

LOLIVE.

Non, ma réputation m'est chere.

CATAU.

Oh ! garde-la ; on ne prétend pas te l'ôter : mais compte que, si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être assuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais si je le fais, & que Monsieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne ?

CATAU.

En ce cas, tu risquerois peut-être quelques bagatelles ; mais de ce côté-là les coups sont incertains, & très-sûrs du côté de Mondor, aussi-bien que les cinquante pistoles qu'il ta promises, si tu le sers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion, Oui, je vois que de toutes parts je risque le bâton : me voilà dans un grand embarras ; quel parti prendre ? Battu peut-être du côté de Monsieur Grichard, rossé à coup sûr du côté de Mondor ; criminel à ne pas faire ce que je lui ai promis, criminel à le faire, * *des bâtons aujourd'hui je n'ai plus que le choix.*

CATAU.

Tu es dans le fait.

* *Vers de Brutus.*

LOLIVE.

Hé bien! il n'y a plus à héſiter: coups de bâton pour coups de bâton, il faut ſe déterminer en faveur de ceux qui ſeront accompagnés d'un lénitif de cinquante piſtoles. Mais qui m'en ſera caution?

CATAU.

Qui? Mondor, qui donneroit toutes choſes pour ne pas perdre ce qu'il aime; Térignan, Hortenſe, Clarice, Ariſte: es-tu content?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore.

LOLIVE.

Non, te dis-je; donne moi une caution que je puiſſe prendre au corps.

CATAU.

Eh bien! moi.

LOLIVE.

Toi?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

SCENE II.

M. FADEL, CATAU.

CATAU.

ENfin voilà notre affaire en bon train; & ſi nos amans ſont heureux, ils m'en auront toute l'obligation. Mais que vois-je? ce ſot de Fadel viendroit-il mettre quelque obſtacle à nos deſſeins? Il ne m'incommodera pas long-tems, ſi ſes queſtions ne ſont pas plus longues que mes réponſes.

M. FADEL.

Je cherche votre M. Grichard.

CATAU.

Vous?

M. FADEL.

Il a paſſé chez moi.

CATAU.

Lui?

M. FADEL.

Mais il ne m'y pas trouvé.

CATAU.

Non?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui.

CATAU.

Oui?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Horrenſe.

CATAU.

Ouais.

M. FADEL.

Et moi, je viens lui dire que je ne m'en soucie guéres.

CATAU.

Voyez:

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oui dà!

M. FADEL.

J'attends bien après ſa fille.

CATAU.

Bon.

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un ſot?

CATAU.

Oh, oh!

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le ſuis pas.

CATAU.

Ah, ah!

M. FADEL.

Ne manquez pas de lui dire au moins.

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui.

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira.

SCEN

SCENE III.

MONDOR, CATAU.

CATAU.

HA, ha. Me voilà délivrée de cet importun, Dieu merci. Allons avertir ma Maitreſſe de l'arrivée de Mondor. Mais le voici lui-même. O ciel! quelle imprudence! ne pouviez-vous pas attendre Hortenſe chez Clarice? que venez-vous faire ici?

MONDOR.

Il y a une heure que je n'entends plus parler de toi. Où eſt cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée? Je ne vois ni ta Maitreſſe, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il eſt chez Clarice de l'heure que je vous parle, & Hortenſe y ſera bientôt. Je vais l'avertir; retournez-vous-en vîte l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu?

CATAU.

Et allez, vous dis-je?

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh! hâtez vous vous-même.

y aller pour chercher Brillon : à ſon langage on l'a pris pour un Médecin ; (vous ſçavez qu'il parle comme un fou) d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vu ; mais je l'ai entendu heurler dans une chambre, où il jure en Latin comme un poſſédé : cependant ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrons-nous trouver qui ſoit à l'abri d'entôlement ?

CATAU, *bas à M. Grichard.*

Eh ! priez Monſieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui ? lui !

CATAU, *bas à M. Grichard.*

Eh ! vraiment oui, lui ; il ne riſque rien : on n'a que faire d'Avocats en ce pays-là.

M. GRICHARD.

On s'en paſſeroit bien en celui-ci. (*à Ariſte.*) Allez y donc, & à quelque prix que ce ſoit. . . .

ARISTE.

Je n'épargnerai rien aſſurément, & je vous ramenerai Brillon, ou j'y perdrai mon Latin.

M. GRICHARD.

Vous ne perdriez pas grand choſe.

CATAU.

Monſieur, vous pourriez encore trouver ce Capitaine chez ſon oncle.

ARISTE,

un oncle

CATAU.

Monſieur de Sa[illegible]lvar.

M. GRICHARD.

Quoi! ce Capitaine eſt donc ce neveu dont il nous a ſi ſouvent parlé ?

CATAU.

Oui, Monſieur, & il devoit aller prendre congé de lui ; je crois qu'il y eſt à préſent.

ARISTE.

J'y cours, pour ne le pas manquer ; il n'y a qu'un pas d'ici, dans un moment je vous rends réponſe.

SCENE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

JE crains bien, Monſieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non, coquine ?

CATAU.

Ce Capitaine fait litiere d'argent : c'eſt un Marquis de vingt mille livres de rente ; il a un équipage de Prince, & ſes gens m'ont dit que le Roi lui a donné le Gouvernement de Madagaſcar.

M. GRICHARD.

Il faut que tous les diables ſoient déchaînés aujourd'hui contre moi.

CATAU.

(*bas.*) Pas tous encore. (*haut.*) Que je plains ce pauvre enfant !

M. GRICHARD.

Mon. lieu ! si ce Seigneur malade que je dois aller voir demain, étoit à Paris, je ferois bien voir à ce Capitaine. . . Mais que cherche ici ce soldat?

SCENE IX.

LOLIVE, *en soldat avec une halebarde*, M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

AH ! Monsieur, c'est le Sergent de ce Capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon.

LOLIVE.

Brillon ? non.

M. GRICHARD, *bas en tremblant.*

Oh, oh ! c'est ce coquin de Maître à danser.

CATAU, *après s'être approché pour le regarder.*

Monsieur, c'est lui-même ; je ne l'avois pas d'abord reconnu.

LOLIVE.

Oui, Monsu: depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, on m'a offert une halebarde. Je ne suis plus Rigaudon; je suis à présent Monsieur de la Motte, à vous servir.

M. GRICHARD.

La peste te creve.

LOLIVE.

Je viens vous prier, Monſu, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD.

Le diable t'emporte.

LOLIVE.

Si vous avez quelque choſe ſur le cœur, pourtant.....

M. GRICHARD.

Monſieur Rigandon, ou Monſieur de la Motte, comme il vous plaira, ſortez vîte d'ici, & laiſſez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens auſſi, Monſu, pour vous avertir de la part de mon Capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'eſt-ce à dire?

LOLIVE.

C'eſt-à-dire, Monſu, que vous ſoyez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui? moi!

LOLIVE.

Vous-même, Monſu.

CATAU, *le copiant.*

Vous le prenez pour un autre, Monſu.

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non; n'eſt-il pas Monſu

Crichard ? Vous irez, Monſu, d'ici à Breſt dans le carroſſe de mon Capitaine, & là vous vous embarquerez en bonne compagnie.

M. GRICHARD.

Quel galimathias me faites-vous là ?

LOLIVE.

Galimathias, Monſu ? n'avez-vous pas promis de partir demain matin à l'homme que mon Capitaine a envoyé ici tout à l'heure.

CATAU.

Vous équivoquez, Monſu ; Monſieur n'a promis de partir demain matin qu'à un Aumônier.

LOLIVE.

Juſtement, voilà l'affaire, c'eſt l'Aumônier de notre Régiment.

M. GRICHARD.

Ah ! je ſuis perdu.

CATAU.

Mais c'eſt pour aller voir un Seigneur malade à la campagne, que Monſieur a promis de partir.

LOLIVE.

Eh bien ! voilà ce que c'eſt auſſi. Cette campagne, c'eſt Madagaſcar, bon pays ; & ce Seigneur malade, c'eſt le Viceroi de l'Iſle, brave homme.

M. GRICHARD.

Ah ! qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ?

LOLIVE.

Vous ſerez, morbleu ! ſon premier Médecin, je vous en donne ma parole.

CATAU.

Quoi ! Monſieur, vous irez auſſi à Madagaſcar ?

M. GRICHARD.

J'enrage.

LOLIVE.

Aſſurément Monſu ira ; il en a donné ſa parole par écrit, & mon Capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD, *avec fureur.*

Oh ! je n'en puis plus. Va-t-en dire, ſcélérat, à ton Aumônier, à ton Capitaine, à ton Viceroi, & à tous les Madagaſcariens, qu'ils ne ſe jouent pas à la colere d'un Médecin.

LOLIVE.

Monſu, Monſu, vous êtes homme d'honneur ; &, puiſque vous vous y êtes engagé, vous irez...

M. GRICHARD.

Oui, traître, j'irai tout à l'heure faire aſſembler la Faculté.

LOLIVE.

Et moi le Régiment ; nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéreſſe tous mes confreres.

LOLIVE.

Eh ! Monſu, ſi vous pouviez en emmener quelqu'un avec vous, le beau coup ! il n'en reſteroit encore que trop pour Paris.

SCENE X.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

ARISTE.

ON ne veut point abſolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires.

ARISTE.

Comment ?

CATAU.

Voilà Monſieur qui va auſſi à Madagaſcar.

ARISTE.

Mon frere ?

CATAU.

Il s'y eſt engagé ; on l'a ſurpris, vous y étiez préſent : cet Aumônier. . . .

ARISTE.

Ah ! je vois ce que c'eſt ; quelle trahiſon !

LOLIVE.

Vous moquez-vous, Monſu ? il ſera fortune en ce pays-là : on n'y eſt pas encore déſabuſé des Médecins.

M. GRICHARD.

Le bourreau !

LOLIVE.

C'eſt le plus beau ſéjour du monde pour les gens de ſa profeſſion.

M. GRICHARD.

Le traître !

LOLIVE.

C'eſt de-là que viennent toutes les drogues ſpécifiques.

M. GRICHARD.

L'infâme !

LOLIVE.

Quel plaiſir pour un Médecin de ſe voir à la ſource de la caſſe, du ſéné & de la rhubarbe !

M. GRICHARD, *en fureur.*

Il faut que j'étrangle ce ſcélérat !

LOLIVE, *lui préſentant la hallebarde.*

Alte là. Adieu, Monſu. Si vous n'êtes chez mon Capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici à cinq trente ſoldats logés à diſcrétion. Serviteur, juſqu'au revoir.

CATAU.

Je ſoupçonne, Monſieur, quelque choſe, dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a quelque trahiſon,

SCENE XI.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

VOilà, mon frere, ce que vous coûte votre gronderie ; le soufflet que vous avez donné à Brillon est cause de tout. Le petit fripon s'est allé enrôler, & a donné lieu à la pièce qu'on vous a faite ; vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaise humeur vous attire toujours. . .

M. GRICHARD.

Ah ! courage : il est question de chercher des expédiens pour qu'on ne nous mene, Brillon & moi, à Madagascar ; & la démangeaison de moraliser vous prend.

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quel expédient employer où l'argent est inutile : aux maux sans remède, le plus court est de prendre patience. Cependant la prudence veut. . .

M. GRICHARD.

Ah ! quel homme ! Sçavez-vous bien, Monsieur mon frere, que j'aimerois mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam & à Monomotapa, que d'entendre moraliser si hors de saison ? Voilà-t-il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour à l'audience ? Vous jasâtes une heure sur les anciens Babyloniens,

& il étoit queſtion au procès d'une chevre volée. J'enrage quand je vois. . .

SCENE XII.

TERIGNAN, M. GRICHARD, ARISTE.

TERIGNAN.

MOn pere, je ſçais le tour qu'on vous a joué, j'ai découvert d'où cela vient, & je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagaſcar, & de ravoir mon frere ſans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment ?

TERIGNAN.

Monſieur de Saint-Alvar eſt cauſe de tout.

ARISTE.

Monſieur de Saint-Alvar ?

TERIGNAN.

Lui-même. Par malheur il eſt proche parent de ce Capitaine. . . ,

M. GRICHARD.

Je ſçais qui eſt ſon oncle : acheve.

TERIGNAN.

Eh bien ! il s'eſt allé plaindre à ſon neveu que vous lui avez manqué de parole, & que c'eſt le plus ſenſible affront que l'on puiſſe faire à un Gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard !

ARISTE.

Il avoit bien dit qu'il ſçavoit moyen de ſe venger.

TERIGNAN.

Ce Capitaine a juré qu'il vous emmeneroit, vous & mon frere, ſi vous n'épouſiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouſe cette baladine ? j'aimerois autant épouſer l'Opera.

TERIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire.

ARISTE.

Attendez mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde : il doit leur être indifférent qui de vous deux épouſe Clarice.

TERIGNAN.

Ah ! mon oncle, je vous entends ; n'en dites pas davantage. Vous ſçavez bien que je ſuis engagé à Nérine.

M. GRICHARD.

Nérine, pendart ? la fille d'un Médecin qui n'eſt jamais de mon avis ?

TERIGNAN.

Mon oncle, je vous ſupplie.... mon pere, je vous conjure...

M. GRICHARD.

Tais-toi, maraut. Duſſe-tu enrager, tu épouſeras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaires.

TERIGNAN.

Oh ! j'aime mieux aller auſſi à Madagaſcar.

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagaſcar, & tu l'épouſeras.

SCENE XIII.

CATAU, M. GRICHARD, TERIGNAN, ARISTE.

CATAU.

MOnſieur, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé ?

CATAU.

Je ne veux plus ſervir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t elle fait ?

CATAU.

Eſt-ce que Monſieur ne vous en a rien dit ?

ARISTE.

Ma niéce m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuſer un parti ſi avantageux, & qui nous mettroit tous hors d'embarras !

M. GRICHARD.

Quel parti ?

CATAU.

Comment, Monſieur ? Ce neveu de Monſieur de

Saint-Alvar, ce Marquis de vingt mille livres de rente, ce Gouverneur de Madagaſcar, a chargé Monſieur de vous demander Hortenſe en mariage.

ARISTE.

Il eſt vrai, mon frere; mais elle a quelque ſecrette averſion pour lui.

CATAU.

Averſion pour un homme de vingt mille livres de rente, & qui eſt fait à peindre. Vous l'avez vu, Monſieur.

M. GRICHARD.

Qui? moi! & quand?

CATAU.

Tout à l'heure. C'eſt cet homme de condition qui eſt venu vous conſulter....

M. GRICHARD.

Qui? ce grand flandrin! il eſt encore plus ſot que Fadel; mais il n'eſt que trop bon pour Hortenſe.

ARISTE.

C'eſt un homme après tout que nous ne connoiſſons pas bien, & je trouve que ma niéce a raiſon.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre niéce eſt une ſotte.

CATAU.

Aſſurément, Monſieur. Je ſçais bien d'où vient ſon averſion; elle eſt affollée de ſon Mondor qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine! Je vois ce que c'eſt: ils ſont tous d'intelligence contre moi & Brillon; ils voudroient déja

déja nous ſçavoir bien loin. Ah parbleu ! je ne ſerai pas leur dupe. Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, Monſieur ?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortenſe, & va dire à Monſieur de Saint-Alvar, à Clarice & à ce Marquis, de ſe rendre ici tout-à-l'heure.

CATAU.

J'y cours, vous les aurez dans un moment.

SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN.

M. GRICHARD, *à Térignan qui fait ſemblant de vouloir fuir.*

HO ! ne ſonge pas toi, à nous échapper ; demeure là entre ton oncle & moi, que je te voye, & ſonge que ſi tu ne fais les choſes de bonne grace, je te. . . Oh ; oh. . .

TERIGNAN.

Mon pere. . .

M. GRICHARD.

Attends-toi que je te donne à ta Nérine.

TERIGNAN.

Vous avez aſſez beau faire, vous me ferez jamais épouſer Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouſeras.

SCENE XV.

CATAU, LE NOTAIRE, M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN, HORTENSE.

CATAU.

MOnsieur de Saint-Alvar consent à tout ; vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD.

Ah ! tu as fait venir Monsieur Rigaut ?

CATAU.

J'ai cru que vous en auriez besoin.

M. GRICHARD.

Allons, Monsieur le Notaire, deux contrats ; je marie Térignan avec Clarice.

LE NOTAIRE.

Monsieur, ledit contrat est dressé depuis hier ; il n'y aura qu'à signer, quand les parties contractantes seront ici.

TERIGNAN.

Mais, mon pere, épousez Clarice, je vous en conjure.

HORTENSE.

Oui, mon pere, épousez-la, je vous en supplie, & ne me donnez point à ce Marquis.

M. GRICHARD.

Ah parbleu ! voici qui est drôle : je veux marier mes enfans, & mes enfans me veulent marier, moi,

LE NOTAIRE.

Monsieur, en pareil cas, nous avons accoutumé de préférer la volonté des peres à celle des enfans; c'est notre style.

M. GRICHARD.

Je le crois bien, vraiment, ce style est bon. Allons, Monsieur, afin que tout soit prêt quand les autres viendront, je marie aussi Hortense à Monsieur le Marquis de... de...

CATAU.

Attendez, Monsieur, je sçais son nom & ses qualités; je vais les lui dicter. (*à M. Grichard.*) Ne vous rendez pas au moins. (*disant au Notaire.*) Marquis de Tissac.

LE NOTAIRE.

Sac.

M. GRICHARD.

Gouverneur pour le Roi de l'Isle de Madagascar.

LE NOTAIRE.

Car.

M. GRICHARD.

Entends-tu, impertinente? vois ce que tu refuses.

HORTENSE.

Quoi! mon pere, épouserai-je un homme qui me menera au bout du monde.

CATAU.

Allez, Mademoiselle, je connois des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux..... Mais les contrats sont dressés, & voici nos gens qui arrivent tout à propos.

SCENE DERNIERE.

M. RIGAUT *dans le fond du théâtre*, CLARICE, TERIGNAN, ARISTE *sur la droite*, M. GRICHARD *dans le milieu*, MONDOR, HORTENSE, CATAU & BRILLON *sur la gauche*, MAMURRA.

MONDOR.

MOnſieur, ſur la parole qui m'a été donné de votre part, voilà votre fils que je vous ramene avec plaiſir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité... Mais laiſſons cela, nous en dirons deux mots quelque jour. Et mon écrit.

MONDOR.

Je vous le rendrai, quand vous aurez ſigné les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monſieur.

M. GRICHARD.

Oh! va-t-en à Madagaſcar, toi.

BRILLON.

Mon pere, laiſſez-moi aller, je vous prie, avec Monſieur le Marquis.

M. GRICHARD.

Paix, fripon. Ne perdons point de temps; il eſt tard. Donnez, que je ſigne. (*Il ſigne.*)

TELTENAN.

Mon pere, je vous en conjure en mourant...

M. GRICHARD.

Signe seulement. *A Agnès.*

TELTENIL.

Je ne veux pas aller...

M. GRICHARD.

Dépêche-toi. Ah, ah, je vous ferai bien voir que je suis le maître.

Elle signe, & Clarice aussi.

M. RIGAUT.

Il ne reste à signer que Monsieur Mondor.

MONDOR, *après avoir signé.*

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor! qu'est ce à dire?

CATAU.

Oui, Monsieur, voilà Mondor. C'est lui qui par mon ordre vous avoit enrôlés, vous & Brillon. C'est moi qui l'avois fait Marquis & Gouverneur de Madagascar. Il renonce à cette heure au Marquisat & au Gouvernement; il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah! peste maudite, je t'étranglerai: & toi, scélérate, c'est donc ainsi?

CATAU.

Monsieur, elle n'a fait que suivre votre volonté. Vous la voulûtes hier donner à Mondor, vous la lui donnez aujourd'hui, de quoi vous plaignez-vous?

MONDOR.

Monsieur, l'honneur de votre alliance, l'amour...

M. GRICHARD.

Tarare ! l'honneur, l'amour. . . .Ah ! j'enrage, je creve, me voilà vendu, trompé, trahi, assassiné de tous côtés. Mais tu sera pendu, faussaire exécrable.

M. RIGAUT.

Ma foi, Monsieur, vous ne ferez pendre personne : ces deux contrats sont dans mon registre par votre ordre depuis hier, vous les signez aujourd'hui.

ARISTE, *riant.*

Mon frere, si vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres mesures.

M. GRICHARD, *s'en allant.*

Morbleu ! il en coûtera la vie à plus de quatre !

CATAU.

De ses malades peut-être. Mais allons nous réjouir, & que le Grondeur se pende, s'il veut.

FIN.